# ŒUVRES

## COMPLETTES

## DE M. MARMONTEL,

[stamp]

..STORIOGRAPHE DE FRANCE,

*Et Secrétaire perpétuel de l'A..adémie Françoise.*

101958

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

*TOME DIX-SEPTIÈME.*

VOL 17

A PARIS,

he. NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du ..urepoix, près du Pont S. Michel, N°. 13.

.. DCC. LXXXVII.

*A..c Approbation, & Privilège du Roi.*

00101958

00101958

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

# MÉLANGES

# DE PROSE.

# DISCOURS

## DE M. MARMONTEL

### A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

*Lorsqu'il y fut reçu à la place de M. de Bougainville, le Jeudi 22 Décembre 1763.*

Messieurs,

Lorsque des hommes qui ont éclairé leur ſiècle, illuſtré leur patrie, enrichi & conſacré la Langue par des ouvrages immortels, obtiennent l'honneur d'être aſſis parmi vous, ils vous apportent leur gloire en échange de vos ſuffrages ; & le nouveau luſtre qu'ils donnent à l'Académie, ſe joint à l'éclat qu'elle répand ſur eux.

Mais le talent foible & timide qui vient ſe jetter dans vos bras, que vous daignez y

recevoir, & à qui vous rendez l'eſpoir & le courage, vous doit tout avant d'avoir rien mérité; & moins vous avez exigé de lui, plus vous avez droit d'en attendre. Ma reconnoiſſance envers vous, MESSIEURS, n'eſt donc pas le tribut d'un moment; c'eſt le devoir de toute ma vie: je l'emploierai à juſtifier mon ambition & vos eſpérances. Heureux, ſi je pouvois adoucir vos regrets ſur la perte de l'Homme de Lettres dont je viens occuper la place!

Dans ſes Ecrits, comme dans ſes mœurs, tout fut louable, & rien n'annonçoit le vain deſir d'être loué. Avec les talens qui rendent célèbre, il n'aſpira qu'à l'honneur d'être utile.

Sans lui le poëme de l'Anti-Lucrèce ſeroit peut-être encore étranger parmi nous. Ce poëme, écrit en latin, étoit une eſpèce d'injure faite à notre Langue par l'un des hommes qui la parloit avec le plus de grace & de facilité. M. le Cardinal de Polignac regardoit la pompe & l'harmonie des vers latins, comme un avantage qu'il étoit dan-

gereux de laisser à son ennemi; & pour l'attaquer, il prit les mêmes armes.

M. de Bougainville osa croire que la vérité dans tout son éclat, pouvoit se passer de l'illusion; que les deux objets les plus sublimes où l'intelligence humaine pût s'élever, la Religion & la nature, n'avoient pas besoin, pour nous attacher, du foible artifice des vers. A ce prestige il substitua le charme d'une prose nombreuse, & il eut soin d'y réunir la précision, la clarté, la justesse, l'élégance & le coloris: qualités qu'il eût été peut-être impossible de concilier avec la gêne de traduire en vers un poëme qui demandoit l'exactitude la plus fidelle.

Il fit plus encore, & dans la crainte d'avoir affoibli les graces de l'original, il voulut du moins y suppléer par un nouveau degré de force & de lumière. Il donna donc à l'Anti-Lucrèce un frontispice aussi éclatant que solide, le parallèle raisonné de la doctrine d'Epicure & des anciens Matérialistes, avec celle de son auteur: exposé fidèle & frappant, où l'on voit l'erreur se détruire

elle-même, & tomber confondue aux pieds de la Religion, pour en assurer le triomphe.

Ce service rendu aux Lettres lui obtint les suffrages d'une Académie qui doit, MESSIEURS, sa naissance à la vôtre, & qui soutient avec tant d'éclat la gloire de son origine; Société savante & laborieuse que l'on croit voir, le flambeau à la main, errant sur les débris du monde, lutter sans cesse contre le tems, pour lui arracher la vérité qu'il s'efforce d'ensevelir.

Après avoir partagé ces travaux avec autant de succès que de zèle, M. de Bougainville fut chargé du soin d'en rédiger l'histoire. Les volumes qu'il en a donnés attestent la variété & l'étendue de ses connoissances, l'exactitude, la netteté, la facilité de son esprit, la précision & la pureté de son style.

Mais un soin plus touchant pour lui fut d'honorer, par des éloges, la mémoire des Hommes recommandables que la mort enlevoit à sa Compagnie. Et qui mieux que lui pouvoit s'acquitter d'un emploi qui demande

un cœur droit, un discernement juste; une plume éloquente, une ame également au-dessus des bassesses de l'envie & de celles de l'adulation ?

Dans ces Eloges il s'est peint lui-même: on y voit par-tout le goût du vrai, l'amour du bien, une sensibilité délicate pour le mérite & la vertu, quelquefois même la franchise d'un bon citoyen, qui, dans les grandes choses, dédaigne les petits égards; espèce de courage qu'on doit regarder comme l'héroïsme des Gens de Lettres.

Avec le même zèle qu'il loua les talens, il loua ceux qui les avoient aimés. Dans l'éloge qu'il a fait de M. le Cardinal de Rohan, c'est la vérité qui peint la vertu, mais la vertu avec tous ses attraits, parée des graces de l'esprit, unie à tous les dons de plaire, décorée de tout l'éclat des dignités & de la naissance, telle enfin qu'elle se montre aux hommes, quand elle veut rentrer dans tous ses droits. Je vous rappelle, MESSIEURS, une perte sensible; mais vous en êtes dédommagés: le plus doux de vos vœux est

rempli ; le même nom revit dans vos fastes ; les Muses reposent sous le même ombrage.

Tant qu'il y aura des Grands dignes de l'être, jamais les Muses ne manqueront d'appui. L'amour des Lettres est, de tous les goûts, le plus naturel aux belles ames : il tient à l'amour de la gloire & à l'amour de l'humanité. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir dans tous les siècles éclairés, & singuliérement dans le nôtre, les Rois, les Peuples se disputer la possession des hommes de génie. Cet honneur, que plusieurs d'entre vous, MESSIEURS, ont si modestement reçu, est comme un droit acquis aux Hommes éloquens & aux Sages. La nature leur a donné l'empire de l'opinion, leur voix est celle de la renommée ; & de tout le bruit qu'auront fait dans leur tems les plus belles actions des mortels, la postérité n'entendra que le témoignage des Gens de Lettres, placés d'âge en âge comme autant d'échos qui retentissent dans l'avenir. Ce n'est point en passant de bouche en bouche, que les faits, que les noms dignes de mémoire peuvent échapper

aux outrages de la barbarie & du tems. Il faut, pour les en garantir, qu'un Historien vrai les écrive, qu'un digne Orateur les célèbre, qu'un Poëte inspiré les chante, qu'un Philosophe les apprécie. Eux seuls se soutiennent par eux-mêmes au-dessus du vaste abîme de l'oubli, & rien n'y surnage qu'avec eux & par eux.

Cette vérité, MESSIEURS, si flatteuse pour les Lettres, semble avoir frappé votre illustre Fondateur. Tandis qu'occupé des plus grandes vues, il repoussoit la guerre au-dehors, enchaînoit la discorde au-dedans, affermissoit le trône de son Roi, & consommoit, à force de courage, de constance & d'habileté, le grand dessein de ramener l'Etat à l'unité de pouvoir & d'obéissance; ce Ministre, à qui la flatterie compare tous ceux qu'elle veut louer, comptoit au nombre de ses projets celui de fonder cette Académie. Il étoit bien juste qu'après le soin de mériter sa gloire, il n'en eût pas de plus pressant que celui de l'éterniser.

Plus le témoignage des Lettres lui devoit

être avantageux, plus il voulut le rendre imposant; & pour donner aux talens plus d'autorité, il en fit un Corps honorable. Il sentit combien il étoit important qu'une classe d'hommes sur la foi desquels les siècles se jugent l'un l'autre, qu'une Société dispensatrice de la louange & du blâme, & qui donne ou refuse à son gré la plus belle des récompenses, la gloire & l'immortalité, eût dans sa constitution même un caractère de dignité qui lui imposât la loi d'être juste. C'est dans cette vue qu'il vous réunit; & ce fut dès-lors, MESSIEURS, que les Lettres formèrent un état dans l'ordre public; époque mémorable pour elles. Mais leur titre le plus glorieux fut la protection immédiate de nos Rois accordée à l'Académie.

Les Muses affligées autour du tombeau de Séguier, ne savoient plus quel seroit leur appui. LOUIS XIV les voit, les appelle, leur tend une main triomphante, & les invite à venir s'asseoir au pied du trône, à l'ombre des lauriers. Quelle faveur plus signalée! mais aussi quel en sera le prix! Je n'ai garde

de vouloir honorer les Lettres aux dépens de la renommée de ce grand Roi : il la mérita toute entière. Mais c'étoit aux Lettres à la perpétuer.

En vain la Nature sembloit avoir exprès choisi son règne & ses Etats, pour y faire naître les arts & le génie dans tous les genres ; en vain ce Monarque lui-même, par son discernement dans le choix des hommes, par son habileté dans l'emploi des talens, avoit su mettre en valeur l'ouvrage de la Nature, & en seconder les efforts ; sa mémoire l'eût suivi de près au tombeau, si les Lettres ne l'en avoient sauvée. Ce Roi fit fleurir l'Eloquence & la Poésie ; l'Eloquence & la Poésie le feront revivre à jamais ; & le marbre & l'airain qui nous le rappellent, seront réduits en poudre, lorsque les écrits où sa gloire est vivante feront l'entretien & l'admiration de tous les peuples de l'univers.

Oublions toutefois l'intérêt qu'ont eu les grands hommes à protéger les Lettres, & n'en considérons que le charme & l'attrait,

Quelle jouissance plus douce pour celui qui les encourage, que de développer les germes du génie? La Nature a-t-elle des productions plus rares? Est-il un spectacle plus digne d'une ame élevée & sensible, que de voir la Poésie animer ses tableaux, l'Eloquence déployer ses ressorts, l'Histoire percer la nuit des tems, la Philosophie lever le voile de la Nature, de nouvelles générations d'idées éclorre du sein d'un petit nombre d'hommes, & se répandre dans tous les esprits? Les Lettres, sous ce point de vue, peuvent-elles ne pas attacher les regards des Rois, des Héros & des Sages?

Mais c'est à ceux mêmes qui cultivent les Lettres que le commerce en est précieux. Que ne puis-je en exprimer l'avantage comme je le sens! Que ne puis-je avec tous les vrais citoyens de la république littéraire, voir ce qu'ils ont tant souhaité, la Concorde étouffer l'Envie! Non, ce n'est point un vœu chimérique. L'amitié, ce lien des cœurs, est des dons du ciel le plus rare: il l'est parmi les Gens de Lettres, comme il

l'est dans tous les états. Mais le commerce, l'accord des esprits, ce goût mutuel qui les attire, ce besoin de se communiquer, ce plaisir délicat qu'ils éprouvent à s'éclairer, à s'animer l'un l'autre; cette union, dis-je, a fait, dans tous les tems, le bonheur & la gloire des Lettres. Le siècle passé la vit régner parmi ses Ecrivains les plus célèbres. Elle est la même, & plus paisible encore, entre les premiers talens de nos jours. Plusieurs en ont goûté les charmes auprès de ce génie aimable qui manque ici à mon bonheur, auprès de cet homme universel qui m'a permis de l'appeler mon maître, lui qui dans Athènes auroit eu pour disciples les Euripides & les Xénophons. Pourquoi son exemple & le vôtre, MESSIEURS, n'engageroit-il pas les Gens de Lettres à s'honorer par une heureuse intelligence? Leur gloire en dépend, leur besoin les en presse; leurs succès y sont attachés.

Je ne parle point du goût que leur commerce épure, des finesses de l'art qu'il décèle, des replis de la nature qu'il développe;

des traits délicats qu'il y fait saisir ; je me borne au courage, à l'émulation qu'il inspire, à l'essor qu'il fait prendre aux idées, à l'enthousiasme qu'il donne aux talens ; le dirai-je ? à cette espèce d'électricité que les esprits se communiquent, si-tôt que l'intérêt de l'art vient les animer & les mettre en action.

Voyez l'homme de Lettres dans sa solitude : épuisé de fatigue & de veilles, plein d'inquiétudes & d'alarmes, ayant sans cesse devant les yeux un public difficile & sévère, découragé, tantôt par les difficultés de l'art, tantôt par les variations du goût, une ombre l'effraie ; il se craint lui-même : s'il lui vient une lueur d'espoir, c'est un trait de présomption ; il se défie de sa confiance. Livré à lui-même, il ne sent pas ses forces : il n'osera jamais tout ce qu'il peut. Qui levera le foible obstacle qui l'arrête au milieu de sa course ? Qui le ramenera dans la voie, d'où peut-être il n'est éloigné que d'un pas au moment même qu'il se croit égaré ? Sera-ce celui qui s'amuse des Lettres ? Non, mais

celui qui s'en occupe. Le monde est pour un Ecrivain une école de bienséance, de délicatesse, de politesse & d'agrément; mais pour les coups de lumière & de force, les grandes vues, les hardis desseins, il doit consulter ses pareils. Il les consulte; il est ranimé. L'espoir renaît, les craintes se dissipent; les difficultés s'applanissent. Ce n'est point une critique froide, minutieuse, stérile qui préside à leur examen; c'est une critique sévère, mais lumineuse & féconde en ressources: c'est peu d'éclairer, elle inspire; & quel est l'Homme de Lettres, MESSIEURS, qui n'est pas redevable d'une partie de sa gloire à de telles inspirations? Combien de traits de génie ont attendu qu'une idée étrangère les fît éclorre, semblables à ces feux rapides & brillans qu'une étincelle fait éclater? Qui sait ce que Racine, Despréaux, Molière & La Fontaine se devoient réciproquement?

Mais ce commerce si intéressant du côté de l'esprit, peut l'être encore plus du côté de l'ame; & j'ose le dire à la gloire de mon

siècle, jamais l'émulation des vertus n'a plus ennobli celle des talens ; jamais des mœurs si pures n'ont honoré les Lettres ; jamais votre exemple n'a été mieux suivi. Et quelle épreuve n'ai-je pas faite de la sensibilité, de l'élévation d'ame qu'un Homme de Lettres est sûr de trouver dans ceux de son état ? Qui sait mieux que moi avec quelle chaleur le fort y protège le foible ; combien leur estime est solide, leur bienveillance active, leur amitié constante, & combien ce qui seroit pénible & courageux pour des ames vulgaires, paroît simple & facile à ces cœurs généreux ? Pardonnez-moi, MESSIEURS, ce retour sur moi-même. C'est peu pour moi que le souvenir de ce que je dois aux Gens de Lettres soit gravé au fond de mon cœur ; je veux, pour le rendre immortel, qu'il soit consacré dans vos fastes.

Mais pourquoi, dans la société littéraire, voit-on les esprits se concilier, se rapprocher de plus en plus ? C'est que la raison, quoi qu'on en dise, fait d'heureux progrès parmi nous ; c'est qu'à mesure que les hommes

éclairent, ils ſentent mieux le beſoin de s'aimer; c'eſt que tout ſe reſſent de l'exemple d'un Roi à qui l'orgueil eſt odieux, & qui ne connoît d'autre gloire que celle d'être bienfaiſant & juſte.

Voilà, MESSIEURS, les héros que les Muſes doivent ſe plaire à célébrer. Malheur à elles, ſi elles flattoient l'ambition & la violence. C'eſt aux Furies à s'abreuver de ſang & à ſe baigner dans les larmes. Les Muſes ſont filles de la Paix; elles doivent aimer leur mère. Leur règne eſt donc celui d'un bon Roi. C'eſt une ame ſenſible, équitable & modeſte qu'elles aiment à contempler ſur le plus beau trône de l'univers: la reconnoiſſance & les vœux de la terre ſont le tribut qu'elles lui préſentent, ſeul hommage digne d'un Roi, qui, abſolu dans ſa puiſſance, n'a pour volonté que l'amour de l'ordre, du bien public & de la paix. Avec la force, un Roi ſe fait craindre, & c'eſt un avantage que les tyrans peuvent diſputer aux héros: mais l'inébranlable empire de l'amour n'eſt réſervé qu'à la vertu

même ; & si LOUIS en partage la gloire, ce n'est qu'avec le petit nombre de Rois modérés, sages & bienfaisans, qui ont fait les délices du monde.

# RÉPONSE

*De M. Marmontel, Chancelier de l'Académie Françoise, au Discours de M. de la Harpe, lorsqu'il y fut reçu à la place de M. le Duc de Saint-Aignan & de M. Colardeau, le Jeudi 20 Juin 1776.*

MONSIEUR;

Vous avez à consoler l'Académie de deux pertes qui lui ont été sensibles. Mais la première lui étoit annoncée par le tems qui ne flatte point: elle a dû l'affliger, elle n'a pas dû la surprendre. La dernière, aussi prématurée qu'elle a été funeste, a dû la frapper à la fois d'étonnement & de douleur.

Lorsque M. le Duc de Saint-Aignan, dans son dix-neuvième lustre, a terminé sa carrière, l'Académie, qui depuis cinquante ans s'honoroit de le posséder, lui a donné de justes regrets; mais pour les adoucir, elle s'est souvenue de cette longue prospérité qui l'a suivi jusqu'au tombeau. Naissance,

dignités, richesses, emplois glorieux à remplir, tous ces biens que l'ambition recherche avec tant de fatigue, accumulés sans peine sur un siècle de vie, & cette vie, honorablement couronnée par une saine & tranquille vieillesse : tel a été le partage de M. le Duc de Saint-Aignan ; & soit qu'on pense à l'inaltérable sérénité de son ame, soit que l'on considère la pureté, le calme, la douce égalité du cours de ses longues années, c'est bien de lui que l'on peut dire ce que La Fontaine a dit du Sage : *sa fin est le soir d'un beau jour.*

En jettant les yeux sur sa vie & sur la vie de son père, on voit d'abord qu'elles ont embrassé tout l'espace de trois longs règnes, les plus célèbres de la Monarchie, les plus remplis de grands événemens, & les plus féconds en Grands Hommes. Quelle ample moisson de sagesse, entre un père né sous Henri IV, & un fils mort sous Louis XVI, si l'un avoit enrichi l'autre des fruits de son expérience ! Mais âgé de soixante-seize ans lorsqu'il lui donna le jour, à peine eut-il le tems de le voir naître. L'héritage de ses

lumières fut donc perdu pour cet enfant. Non, MESSIEURS, il lui fut transmis par un sage dépositaire. Ce sage, destiné à servir de guide, ou plutôt de père au Duc de Saint-Aignan, étoit le Duc de Beauvilliers son frère, né trente-deux ans avant lui, le même que Louis XIV, le plus éclairé des Monarques, ou le plus heureux dans le choix des hommes, donna pour gouverneur aux enfans de son fils, ce Beauvilliers enfin, l'ami de Fénelon, son émule en vertu, & son digne collègue dans cette éducation fameuse, dont le Duc de Bourgogne fut le prodige, & qui sera long-tems le plus parfait modèle dans l'art de former de bons Rois.

L'heureuse destinée du Duc de Saint-Aignan voulut encore que son enfance répondît à celle du Duc de Bourgogne. Souvent admis à ses études (bonheur que tous les Rois du monde auroient souhaité à leurs enfans), il alloit prendre avec lui les leçons de ce Génie bienfaisant, que vous avez, MONSIEUR, dignement célébré, de ce génie à qui le ciel avoit si éminemment

accordé le don de rendre la vérité intéressante; la sageſſe aimable & la vertu facile.

Eſt-ce dans cette ſource que le Duc de Saint-Aignan avoit puiſé ſes lumières & ſes principes? Eſt-ce de l'ame de Fénelon qu'avoit découlé dans ſon ame cette piété tendre, cette égalité douce, cette aimable ſérénité, cette modeſtie indulgente qui compoſoient ſon caractère? Etoit-ce à Fénelon que l'on devoit enfin un Politique ſans artifice, un Grand ſans faſte & ſans orgueil, un Homme de Cour ſans intrigue, un Homme du monde ſi doux & d'un commerce ſi facile, que ſa bonté faiſoit preſque oublier l'auſtérité de ſa vertu? Quoi qu'il en ſoit, M. le Duc de Saint-Aignan a mérité qu'on l'ait pu croire le diſciple de Fénelon; & cette opinion fait ſon plus grand éloge.

Mais l'ineſtimable avantage qu'il eut ſur Fénelon lui-même, fut de n'avoir point d'ennemis. Soit à la Cour, où il s'étoit fait un port à l'abri des orages, auprès de cette Reine auguſte, dont l'eſtime lui tenoit lieu de la plus brillante faveur; ſoit dans le monde,

que ses mœurs accusoient, mais que sa modestie & sa candeur aimable consoloient de cette censure, jamais il n'a connu de la prospérité ni les dégoûts, ni l'amertume; & dans son rang, il est peut-être le seul homme de tout un siècle, qui, constamment heureux sans trouble, & impunément vertueux, n'ait pas même irrité l'envie. Ce n'est donc pas lui qu'il faut plaindre, MONSIEUR: il a rempli sa destinée; & la nature a été pour lui aussi indulgente que pouvoit le permettre l'inévitable nécessité de ses loix.

Mais qu'un jeune homme, à qui le ciel n'avoit donné que des talens; que dis-je? à qui le ciel avoit vendu si cher ces talens de l'esprit; ces facultés de l'ame, cette organisation délicate, à laquelle il devoit peut-être & la vivacité brillante de son imagination, & la finesse exquise de son goût, & cette sensibilité qui, de son cœur facile & tendre, se répandoit avec tant de charmes dans ses écrits; que ce jeune homme, à qui les Lettres tenoient lieu de tous les biens, même de la santé; qui suspendoit ses douleurs

comme Orphée, digne d'en rappeller l'exemple par la douceur de ses accens ; qui n'avoit d'autre consolation dans ses maux, d'autre ambition, d'autre espérance, vous le savez, MESSIEURS, que de s'assurer du suffrage de la postérité en méritant le vôtre ; qui demandoit, comme la récompense de ses veilles, si douloureuses, l'honneur d'être assis parmi vous ; qui tournoit ses regards mourans vers cette place qui l'attendoit, & dont vous l'aviez jugé digne ; que cet infortuné jeune homme vienne expirer, en vous tendant les bras, sur le seuil de ce sanctuaire, sans que l'impitoyable mort lui permette d'y pénétrer, c'est un malheur d'autant plus cruel qu'il étoit encore sans exemple.

Nous l'avions prévu, ce malheur, quand M. Colardeau, pâle, exténué, défaillant, se traînant à peine vers nous, sembloit n'avoir quitté son lit de mort que pour venir nous demander de recevoir ses derniers soupirs. Mais nous espérions, & la voix publique encourageoit notre espérance, qu'un succès qui l'avoit touché vivement,

contribueroit à prolonger ses jours ; & quelle eût été notre joie, si la sienne eût fait ce prodige !

Vous voyez nos regrets, MONSIEUR. Les mœurs de M. Colardeau, son aménité, sa candeur, dirai-je sa foiblesse aimable, ce défaut si intéressant lorsqu'il ne va pas jusqu'au vice, & qu'il ne tient qu'à la délicatesse d'une ame tendre, simple, & docile aux mouvemens de la bonté ? son caractère enfin nous attiroient vers lui. Qu'il se rendoit peu de justice, qu'il nous connoissoit peu nous-mêmes, quand sa modestie lui faisoit craindre de n'avoir pas assez fait pour se concilier nos voix ! Il s'en excusoit dans la lettre qu'il écrivit à l'Académie, il s'en excusoit sur l'état de souffrance où il languissoit ; & quand nous avons répondu à ses timides espérances, il nous en a fait rendre graces comme d'une faveur ; ses dernières paroles ont été pour nous l'expression de sa reconnoissance ; il en a chargé son ami, comme d'une dette sacrée, dont, en expirant dans ses bras, il lui a prescrit de l'acquitter.

Hélas! que n'a-t-il pu venir entendre de notre bouche quel prix il devoit attacher à ses écrits, qu'il estimoit si peu! Il auroit su que nous n'étions ni assez injustes, ni assez ennemis du goût, pour exiger d'une plume élégante des productions volumineuses; Il auroit su que dans ses essais dramatiques nous avions reconnu le talent précieux de peindre & d'émouvoir, & singuliérement ce tour d'expression noble, facile & naturel, qui, dans les belles scènes de *Caliste*, nous rappeloit la sensibilité, l'élégance & la mélodie du style enchanteur de Racine. Il auroit su que dans ses Héroïdes nous l'avions jugé digne émule des Poëtes qu'il imitoit; & de quels Poëtes, MONSIEUR? de Pope, du Tasse & de Quinault. Il auroit su qu'un seul ouvrage, tel que l'Epître d'Héloïse, étoit, à nos yeux, un monument du goût & de la poésie de notre siècle, plus précieux, plus honorable, que des volumes qui n'attestent que la stérile vanité du faux bel-esprit sans talent.

L'art d'imiter étoit le sien par excellence.

le sentoit; non qu'il manquât de verve & de fécondité : dans son Epître à M. Duhamel, où il a peint les délices de la campagne & les impressions de la nature sur une ame sensible & poétique, on a pu voir avec quelle riche abondance de couleurs il a rendu les effets de cette influence. Mais, soit que par un excès de modestie il se défiât de ses forces, soit que le travail de la création fût en effet trop pénible pour lui, ses pinceaux ne dédaignoient pas de s'exercer sur les desseins d'un autre; & alors, plus sûr de son art, tout lui sembloit également possible. Ni la tristesse monotone des sombres esquisses d'Young, ni le coloris déjà si pur & si brillant de la prose de Montesquieu dans un tableau digne de l'Albane, ni le charme que les vers de Quinault avoient substitué au prestige des vers du Tasse dans la peinture d'Armide, rien ne l'intimidoit. Il avoit fait une étude si assidue & si profonde des ressources de notre langue, & des moyens de lui donner de la souplesse & de la grace dans ses mouvemens variés, que

les difficultés à vaincre étoient pour lui un nouvel avantage, & que ce qui auroit fait le désespoir d'un autre, ne présentoit qu'un attrait de plus à son émulation.

Rien sans doute n'en étoit plus digne que le Poëme de *la Jérusalem délivrée*, qu'il avoit dessein de traduire en vers. Il en avoit déjà tracé les premiers livres, lorsqu'il apprit que l'un de nous s'occupoit du même travail. Dès ce moment il y renonça. L'Homme de Lettres auquel il donnoit cette marque de déférence, eut beau vouloir s'y refuser; M. Colardeau, plus jaloux d'un bon procédé que d'un bon ouvrage, sortit victorieux de ce combat de générosité. Que n'a-t-il pu se renouveler à nos yeux, ce combat si honorable pour les Lettres! L'un des deux Traducteurs du Tasse étoit destiné à recevoir l'autre; & avec quelle satisfaction son ame délicate & sensible se seroit déployée dans le tribut de louanges que son estime lui préparoit! Le destin ne l'a pas permis. Mais à ce spectacle touchant, dont vous êtes privés, MESSIEURS, j'en puis substituer un qui ne l'est pas moins.

M. Colardeau n'avoit pas encore brûlé ce qu'il avoit écrit de la traduction du Tasse. Il a craint qu'après lui, l'empressement à recueillir tous les fruits de ses veilles, ne fît oublier sa résolution; l'homme du monde qui se livroit le plus volontiers à ses amis, & avec le moins de réserve, s'en est défié pour la première fois; il a senti que le courage d'anéantir un de ses écrits seroit au-dessus de leurs forces, & qu'il n'étoit réservé qu'à lui seul; il s'est levé mourant, & comme ranimé pour faire une action honnête, il s'est traîné hors de son lit, & de ses défaillantes mains saisissant ses papiers, il a consommé son sacrifice.

Ce trait seul nous peindroit, MONSIEUR, une ame élevée & sensible; & telle étoit réellement l'ame de M. Colardeau. La délicatesse en étoit l'essence. Trop foible pour être violemment agité sans douleur, il chérissoit les émotions douces. Il est des Poëtes à qui l'aspect des majestueuses horreurs de la nature, le bruit des vagues, la chûte des torrens, le mugissement des tempêtes tiennent

lieu d'inſpiration; le génie de M. Colardeau étoit ami du calme : il ſe plaiſoit dans la ſolitude, mais il vouloit qu'elle fût riante, ou doucement mélancolique. Le chant des oiſeaux étoit pour lui une harmonie délicieuſe ; il paſſoit des nuits à l'entendre. *Ecoute*, diſoit-il à ſon ami (1), qui veilloit avec lui, *écoute : que la voix du roſſignol eſt pure ! que les accens en ſont mélodieux ! Ainſi devroient être mes vers.* Le chantre du printems étoit le ſeul rival dont il ſe permît d'être envieux. Il ne ſentoit point pour la gloire cette paſſion fougueuſe, inquiète & jalouſe, qui ne ſouffre point de partage ; mais il vouloit jouir en paix des faveurs qu'elle lui accordoit. *La critique*, diſoit-il, *me fait tant de mal, que je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre perſonne.*

Voilà, MONSIEUR, dans un Homme de Lettres, un caractère intéreſſant ; & je n'en vois qu'un qui ſoit digne de ſoutenir le parallèle : c'eſt celui qui, avec la même honnêteté, a plus de force & de courage. Le

(1) M. Doyen.

premier se conciliera plus de bienveillance, le second plus d'estime. L'un est celui de ces esprits modérés, lians & tranquilles, qui, jouissant de tout, ne se passionnent pour rien : timides amans de la gloire, ils lui consacrent leurs loisirs, sans lui immoler leur repos ; amis paisibles de la vérité, ils lui seront fidèles, mais non pas dévoués ; ils la suivront dans les sentiers applanis de l'opinion, & ils les semeront de fleurs, mais ils s'arrêteront au bord des précipices. L'autre, plus véhément, est celui des esprits jaloux de l'objet de leur culte, & qui, pleins d'amour pour les Lettres & pour tout ce qui les honore, ne peuvent se résoudre à les voir profaner. Ce caractère est plus compatible qu'on ne pense avec la bonté, car il répugne à faire le mal, comme il répugne à le souffrir ; mais idolâtre des beaux-arts, enthousiaste du génie, il ose en être le vengeur, dût-il en être le martyr. Il voit une lice où les opinions luttent ensemble, les unes en faveur de la malignité, de l'ignorance & de l'envie, les autres en faveur du mérite,

& pour la défenſe du goût, de l'eſprit & de la raiſon ; il croit voir le combat douteux, il s'en irrite, & il s'élance : ſoit qu'il eſpère contribuer à décider la victoire, ſoit qu'il veuille au moins ſe donner la gloire d'avoir combattu ; & ce caractère eſt le vôtre.

L'Homme de Lettres que vous remplacez, pacifique, indulgent, modeſte, ou du moins attentif à ne pas rendre pénible aux autres l'opinion qu'il avoit de lui-même, s'étoit annoncé par des talens heureux, qui, ſans trop alarmer l'envie, gagnoient l'eſtime, & quelquefois déroboient l'admiration. Un goût pur, un eſprit facile, un naturel ingénieux, faiſoient de lui un écrivain charmant. Une ſanté languiſſante annonçoit le peu de durée de cette fleur, qu'un ſouffle alloit ſécher, & rendoit plus précieux encore l'éclat de ſes couleurs & la douceur de ſes parfums.

Vous êtes entré dans la carrière avec une réſolution plus marquée & une ardeur plus impatiente de vous ſignaler ; vous avez moins diſſimulé une ambition & des eſpérances, qui, toutes juſtes qu'elles étoient, n'ont pas

laissé que d'irriter l'amour-propre de vos rivaux.

Aussi, tandis qu'il a joui sans trouble de sa naissante renommée, avec quelle obstination ne vous a-t-on pas disputé vos succès ? Nul homme n'a tous les talens ; nul talent même n'est égal dans toutes ses parties ; en exagérer les défauts, en dissimuler le mérite, c'est le secret de la mauvaise foi, c'est l'abrégé de l'art de nuire. A peine a-t-on voulu reconnoître dans vos écrits ce goût pur, cette raison saine, qui en écarte sévérement & le sophisme ingénieux, & la vaine déclamation, & le précieux du langage, & les faux brillans de l'esprit. Si dans *Warvick* vous avez soutenu, par la chaleur de l'éloquence, une action simple & rapide, on vous a reproché d'en avoir négligé l'intrigue ; comme si l'objet de l'intrigue n'étoit pas rempli, quand l'intérêt croît d'acte en acte, & que l'émotion fait les mêmes progrès. Si dans *Mélanie* vous avez arraché des larmes, on a feint d'ignorer que la véritable action dramatique est dans les mouvemens de l'ame :

on n'a voulu voir dans ces scènes si vives & si déchirantes qu'un dialogue sans action; & lorsqu'entraîné par le charme d'un style simple sans négligence, plein sans roideur, noble sans faste, élégant presque sans parure, on étoit forcé malgré soi de lire & de relire ce Drame attendrissant, la malignité revoltée contre un plaisir involontaire, s'en consoloit, en se flattant de ne jamais voir *Mélanie* occuper le théâtre & y répandre ses douleurs. Enfin, MONSIEUR, quoique la vanité des petits talens, blessée par votre franchise, & affligée par vos succès, ne vous trouvât rien moins que séduisant, elle vous accusoit de nous avoir séduits, lorsque, tout d'une voix, nous vous décernions les couronnes de l'éloquence & de la poésie. Le Public même sourioit avec une maligne joie à cette foule d'ennemis obscurs, qui s'efforçoient de vous déprimer, pour vous rendre, s'ils l'avoient pu, aussi méprisable qu'eux-mêmes; & cependant, dès qu'il y avoit parmi nous une place à remplir, ce Public indéfinissable se hâtoit de vous désigner, & de la demander

pour vous : alternative de malice & d'équité bien étrange sans doute, mais naturelle au cœur humain!

Pour nous, MONSIEUR, sans nous *séduire*, vous nous avez intéressés, par le courage avec lequel nous vous avons vu lutter sans cesse contre le torrent de l'envie, & nous lui disons quelquefois : Tu as beau vouloir le submerger ; tu ne fais qu'exercer & accroître ses forces. *Merses profundo ; pulchrior evenit.*

Dans ces disputes littéraires, où vous défendiez la cause commune du goût, nous vous avons souhaité quelquefois plus de modération, jamais plus de droiture ni de sincérité. L'étude réfléchie des grands modèles, la connoissance approfondie de la saine littérature vous donnoient assez d'avantage : le sel du goût & de l'esprit n'a pas besoin d'être mêlé du sel amer de la satyre. Vous avez laissé la ressource des personnalités à ces ames basses & viles que l'envieuse malignité tient à ses gages ; & digne de sentir le prix des vrais talens, comme d'en partager

la gloire, vous en avez été en même tems l'émule & le panégyriste. Voilà, MONSIEUR, ce qui vous distingue & vous annoblit à nos yeux.

Nous avons estimé en vous le zèle qui vous animoit pour la défense d'un homme illustre qui vous aime, & qui vous a comme adopté. Ses ennemis sont devenus les vôtres, & ses ennemis sont nombreux. La supériorité du génie est peut-être la plus importune de toutes; & dans l'espèce d'ostracisme que l'on exerce contre ces esprits élevés qui dominent l'opinion, & qui pèse sur tout un siècle, leurs admirateurs trop ardens sont traités comme leurs complices. On eût voulu de vous peut-être une admiration muette. MONSIEUR, le silence est d'un lâche, quand c'est à la reconnoissance, à la justice & à la vérité que la crainte étouffe la voix. J'ose donc vous féliciter d'avoir été sincère & juste, aux dépens de votre repos. Je sais qu'on a pris ce courage pour de l'orgueil: on eût mieux aimé des bassesses; & l'on vous en auroit cruellement puni. Laissez au

tems & à votre conduite le soin de votre apologie, & reposez-vous sur la force invincible du bon goût & de la raison, qui vous vengeront à leur tour.

Il y a, MONSIEUR, deux sortes de réputations littéraires [illegible]ne est celle qui prend sa source dans l'op[illegible]es Gens de Lettres, & qui de-là s'éten[illegible] la société; l'autre est celle qui pren[illegible]rce dans ces cercles légers & sérieusement frivoles, qui, se dispersant dans le monde, y vont annoncer le talent qu'ils honorent de leur faveur. On peut comparer l'une à ces eaux vives, qui coulent du sein des montagnes, & qui ne tarissent jamais. L'autre ressemble à ces eaux dormantes, qu'une pénible industrie amasse, élève & suspend à grands frais, pour leur donner un moment l'apparence d'une rapidité naturelle & d'une intarissable fécondité, mais qui, l'instant d'après, retombent & s'écoulent avec une langueur mourante qui annonce leur épuisement.

Cette célébrité, si bruyante & si rapidement passagère, n'a pas été la vôtre, & n'a

pas été celle de M. Colardeau. Vous avez recherché l'un & l'autre, non pas l'opinion de la multitude, qui rarement remonte jusqu'aux Gens de Lettres, mais l'opinion des Gens de Lettres, qui descend vers la multitude, & qui l'entraîne tôt ou tard. Ce sont vos pairs qui les premiers ont apprécié vos talens, même celui qui vous distingue, & qui, j'ose le dire, a peu de vrais juges, celui de bien écrire en vers.

L'art des vers, dans sa nouveauté, avoit quelque chose de mystérieux. Ce problême si compliqué, dont la solution consiste à réunir, dans une mesure prescrite, l'artifice & le naturel, l'élégance & la précision, la contrainte & la liberté, l'harmonie & le coloris, la justesse de la pensée & de l'expression, & l'exactitude sévère de la cadence & de la rime; cet art, sans cesse déguisé sous l'apparence d'une rencontre heureuse, présentoit successivement, dans la difficulté à vaincre un nouvel objet de curiosité, & dans la difficulté vaincue un nouvel objet de surprise: ainsi le prestige du vers suffisoit alors

& au plaiſir du lecteur, & au ſuccès du poëte.

Tout ſe dépaſſe par l'habitude ; & depuis que le merveilleux de cette langue nous eſt devenu familier, le poëte eſt ſoumis à des loix plus ſévères : le goût, plus froid, plus dédaigneux, ne pardonne rien au génie : on veut bien applaudir encore à l'habileté de l'artiſte, mais on remarque que ſon travail ne façonne que de l'or pur.

C'eſt dans ce moment d'indifférence & de ſévérité que vous, MONSIEUR, & M. Colardeau, vous avez trouvé le goût des vers ; & vous avez eu tous les deux la gloire de le ranimer : vous, par une marche plus impoſante, plus périodique, plus analogue à la haute éloquence, à laquelle vous avez ſu prêter la hardieſſe des tours, le relief des images, la majeſté du nombre & l'éclat des couleurs ; lui, par des nuances plus douces, par une mélodie plus ſenſible, par une facilité de ſtyle pleine de molleſſe & de grace, ſans négligence & ſans langueur, où rien n'eſt entaſſé, où rien n'eſt inutile, où chaque

mot ne tient que la place de ſon idée, qu'il ſemble de lui-même être venu remplir ; l'un & l'autre enfin, par ce mérite rare de penſer avant que d'écrire, de ne donner aux mots que la valeur des choſes, & de ne pas amuſer l'oreille ſans occuper [illegible] ou l'eſprit.

Employez-le, M[illegible]UR, cet art de plier notre langue à to[illegible] caractères de l'expreſſion imitative ; [illegible]yez-le, non pas, comme on a fait ſouvent, à d'amuſantes futilités, mais à rendre ſenſible, intéreſſant, aimable, attrayant pour la multitude le langage de la raiſon, de la vertu, de la ſageſſe ; à prêter à la vérité plus d'énergie & plus de charme ; à répandre de plus en plus cette philoſophie des gens de bien, qui n'a, quoi qu'on en diſe, que deux grands ennemis au monde, le fanatiſme & la tyrannie, & qui n'a jamais fait d'autre mal aux hommes que de les éclairer & de les adoucir.

La vérité ſage & décente n'a plus aucun riſque à courir ; & ſi elle étoit pourſuivie, ce ſeroit à l'ombre du Trône qu'elle iroit ſe réfugier : aſyle bien nouveau pour elle !

Mais si, sous les bons Rois, elle perd la gloire de se montrer courageuse, elle acquiert l'avantage d'être plus ingénue, & de pouvoir paroître enfin dans tout l'éclat de sa lumière. Et quelle époque, MONSIEUR, quelle époque plus favora[illegible]our la Poésie & pour l'Eloquence, que [illegible]e d'un Prince devant qui, sans ména[illegible]t & sans crainte, on peut faire l'élo[illegible]outes les vertus & la satyre de tous les vices !

# ESQUISSE

## DE L'ÉLOGE

## DE M. D'ALEMBERT,

*Lue dans l'Assem[illegible]blique de l'Académie Françoise, [illegible] Août 1787.*

MESSIEURS,

Le Prix d'Eloquence proposé pour l'Eloge de M. D'ALEMBERT, est remis encore à l'année prochaine. Les Gens de Lettres, jusqu'à présent, nous ont paru intimidés par la difficulté de traiter dignement ce qu'ils regardent comme la partie éminente de cet Eloge ; & c'est sur quoi nous avons cru devoir les rassurer.

Ce fut sans doute pour M. D'ALEMBERT un beau titre de gloire, que d'être mis au nombre des Géomètres du premier ordre,

dès l'âge de vingt-six ans. Mais sous ce rapport, il n'a pu être bien loué que par ses pareils. Toute l'éloquence d'un Orateur en diroit moins que leur suffrage; & ils ont eu, pour rendre à [illegible] mémoire ce témoignage solemnel, un fidè[illegible] digne interprète. Il suffiroit donc à pr[illegible] d'énoncer, comme une vérité connue [illegible]ouée par l'Envie elle-même, la su[illegible]té prématurée de M. D'ALEMBERT d[illegible]s hautes sciences.

Mais lorsqu'après avoir élevé ses regards sur l'homme de génie dans les Mathématiques, l'Orateur les rameneroit à l'homme de Lettres, & sur-tout à l'homme moral, quel tableau rare & intéressant n'auroit-il pas à retracer!

La vie de M. D'ALEMBERT a eu trois époques, & il n'en est aucune qui n'ait laissé des souvenirs touchans.

Est-ce donc un sujet peu favorable à cette éloquence philosophique, dont il nous a tant de fois lui-même donné l'exemple; est-ce un sujet peu riche & peu fécond, que la destinée d'un jeune homme, qui,

jeté dans la foule dès sa naissance, sans autre asyle que le sein d'une femme obscure & sensible, sans autre soutien que la force de son ame & de son génie, sait ennoblir son infortune, se voit, sans aigreur, rebuté & délaissé par la Nature, ne daigne s'affliger ni se plaindre de son malheur, trouve dans l'amour du travail & les délices de l'étude le dédommagement de toutes ses disgraces, & se dit à lui-même: la dignité de l'homme est un caractère que l'opinion n'a pas droit d'effacer; consolons-nous de ses injures, faisons-lui honte de ses mépris; j'aurai de quoi m'en venger assez, si la Nature, en me refusant ce qu'elle a de plus doux, m'a permis d'acquérir ce qu'elle a de plus rare, des lumières & des vertus?

De-là, MESSIEURS, ce courage modeste avec lequel nous l'avons vu lutter, dans sa jeunesse, contre l'adversité; se placer, comme je l'ai dit, au rang des premiers hommes de l'Europe dans les Mathématiques; travailler avec ses amis à élever aux Sciences, aux Lettres & aux Arts ce vaste monument

de l'Encyclopédie, le décorer d'un frontiſpice qui ſeul immortaliſeroit la main de ſon auteur; faire preuve à la fois d'une ſaine philoſophie, d'une littérature exquiſe, d'un goût ſévère & pur, & d'une ſupériorité déjà marquée dans l'art d'écrire; multiplier, avec ſes travaux, ſes droits à l'eſtime publique; forcer la Gloire à le chercher dans ſon humble & obſcur aſyle, & jetter l'éclat de ſa renommée aux extrémités de l'Europe, & inſpirer aux Souverains l'ambition de le conquérir.

Paſſons à la ſeconde époque, à celle où, attiré dans le monde, il y fit tant chérir l'homme qu'on admiroit. Eſt-ce un tableau peu intéreſſant & peu digne de l'éloquence, que le développement de ce caractère, ſagement libre & naturel, plein d'enjouement & de facilité, mais prudent, même dans ſes ſaillies, meſuré dans ſes hardieſſes, & qui, au milieu d'une ſociété timide eſclave des convenances, ſe jouoit avec leurs liens, ſans jamais en briſer aucun; de ce caractère, dont l'ingénuité avoit toutes les graces

de l'enfance & toute la vigueur de la maturité ; qui répandoit dans tous les entretiens une gaîté vive & piquante, une plaisanterie d'un sel exquis, une mémoire intarissable, & un fond de philosophie, d'où jaillissoit à chaque instant des tr[illegible] de force & de lumière ? Qu'on l'inte[illegible] cette Société dont il ne laisse, hélas ! [illegible] les débris ; elle dira que jamais le savo[illegible]on esprit, le goût, la raison, la vertu, [illegible] tous les agrémens d'un heureux naturel n'ont été plus contens de se trouver ensemble, & n'ont formé un plus parfait accord.

En cherchant un défaut parmi tant d'excellentes qualités, on a voulu le soupçonner de n'être pas assez sensible : on lui a reproché de manquer de chaleur. Non, sans doute, il n'avoit, ni dans ses mœurs ni dans ses écrits, cette chaleur exaltée & factice qui altère également l'ingénuité de l'esprit & de l'ame, & qui ne laisse ni au sentiment ni à la pensée sa justesse & sa vérité. Mais ce degré de sensibilité, qui est la bonté par excellence, parce qu'elle est juste, éclairée, active, la

sensibilité du sage, la chaleur de l'homme de bien, qui jamais en fut mieux doué? Il s'amusoit du ridicule, traitoit assez légérement la sottise & la vanité; & l'orgueil, comme la bassesse, ne lui inspiroit que du mépris. Mais qu'un [illegible] plus criant, ou qu'un vice odieux vînt l'[illegible]er, ce n'étoit pas pour eux qu'il étoit [illegible] & peu sensible; ce n'étoit pas pour le[illegible]ans qu'il étoit indulgent & bon; & cet homme, de qui l'humeur avoit si peu de fiel & d'amertume, que ses amis rioient de ses colères comme de celles d'un enfant, s'enflammoit d'indignation lorsqu'il voyoit l'innocent & le foible gémir sous l'oppression de l'injuste ou du fort. L'humanité avoit sur lui un ascendant irrésistible. Le dirai-je? les indigens lui faisoient grace, en n'abusant pas de sa vertueuse foiblesse. S'ils avoient été aussi indiscrets qu'ils le trouvoient compatissant, ils l'auroient rendu indigent lui-même.

Mais c'étoit sur-tout dans les gens de Lettres que la vue de l'infortune lui étoit insupportable. Qu'un malheureux jeune homme, qui

annonçoit des talens, vînt lui expoſer ſa ſituation; il devenoit, dès ce moment, ſon ami, ſon frère, ſon père; il l'accueilloit, le recommandoit, s'occupoit de lui ſans relâche; ſon image le pourſuivoit, le tourmentoit dans le ſommeil; & il n'avoit point de repos qu'il ne lui eût fait un ſort plus doux. C'eſt à quoi lui ſervoient ſa modique fortune, ſon crédit, ſa célébrité, ſes relations dans le monde, la confiance univerſelle, la faveur, l'amitié des Rois; & ce que je dis là, MESSIEURS, eſt peut-être atteſté dans ce moment par les ſoupirs de quelqu'un de ceux qui m'écoutent.

Et quelle autre paſſion que celle de la bienfaiſance, a jamais dominé ſon ame? L'ambition a voulu le tenter, mais a-t-elle pu le ſéduire? Venez, lui diſoit un Roi couvert de gloire, venez préſider aux talens que je raſſemble dans ma cour, & leur diſtribuer mes graces. Je veux les juger par vos yeux, les récompenſer par vos mains; & quant à vous, votre fortune ſera celle de votre ami. Venez, lui diſoit une Souveraine généreuſe

& puiſſante, venez rendre à mes peuples & à moi-même le plus grand ſervice qu'un homme puiſſe rendre à une Nation, à une Reine, à une mère, former un grand Roi dans mon fils; & comme ce bienfait n'a point de borne, je n'en mets point à ma reconnoiſſance; toute ma faveur vous attend, tous mes tréſors vous ſont ouverts.

Voilà, je crois, MESSIEURS, pour l'éloquence, un moment aſſez favorable; & l'Orateur, pour faire éclater la modération du ſage, n'auroit pas beſoin d'employer ce faſte qui agrandit les petites choſes. M. D'ALEMBERT, diroit-il, avoit une patrie, & dans cette patrie il avoit des amis, du repos, de la liberté; il ne voulut pas d'autres biens.

L'un des liens qui le retenoient, & le plus fort de tous, après celui de l'amitié, c'étoit le commerce des Lettres, & cette ſociété choiſie qu'il s'étoit formée avec tant de ſoin auprès d'une femme célèbre, qui elle-même en faiſoit les charmes. Ah! que l'Orateur les recueille ces ſouvenirs qui nous ſont encore ſi préſens & ſi chers; il apprendra

aux Souverains ce qu'un grand Prince diſoit lui-même (1), qu'aucun d'eux n'eſt aſſez puiſſant pour dédommager les gens de Lettres de l'avantage de vivre enſemble, s'ils ſont aſſez heureux pour en ſentir le prix. Et qui le ſentoit mieux que M. D'ALEMBERT? L'Académie Françoiſe étoit pour lui comme une ſeconde patrie, dont la dignité, les ſuccès, la gloire, le touchoient d'auſſi près & auſſi vivement que ſes intérêts les plus chers.

Mais à ce vif amour des Lettres, qui étoit l'aliment de ſon ame, & qui eſt ſi rare parmi les hommes voués aux ſciences exactes, il ajoutoit, ce qui eſt plus rare encore, des talens littéraires très-diſtingués; & ce phénomène, qui, depuis Platon juſqu'à lui, n'a eu d'exemple que dans Paſcal, mériteroit bien d'occuper les yeux de la Philoſophie & les pinceaux de l'Eloquence.

Celle-ci nous diroit du moins quelle dut être dans le rival des Bernouilli, des Clairaut, des Euler, cette organiſation ſingulière & nouvelle, cette facilité, cette rapidité, cette

(1) Le Duc de Brunſwick régnant.

force

force de conception, cette mobilité, cette souplesse, cette prodigieuse activité de l'esprit & de l'ame, cette variété de talens & d'études, qui lui faisoient presque en même tems créer la Dynamique, dénouer à l'Astronomie des difficultés que Newton lui-même avoit en vain essayé de résoudre, tracer d'une main libre & sûre le cours des sciences humaines, analyser le sentiment du goût & les principes de l'éloquence, peindre les caractères de vingt hommes de Lettres, chacun avec le ton & la couleur de son génie & de son style, démêler dans le parallèle de nos poëtes comiques & les finesses de leur art & la manière qui les distingue; & de-là, se portant sur les hauteurs de l'éloquence, juger la chaire comme le théâtre, & prendre tour-à-tour la plume de Massillon, de Fénelon, de Fléchier, de Bossuet lui-même, pour les peindre & pour les louer.

Enfin, au bout de sa carrière, quel plus attendrissant spectacle que ce déclin de la vie d'un homme, qui, toujours simple & naturel, ne met ni ostentation ni dissimulation

à soutenir sa dernière épreuve, & laisse voir ingénument, jusqu'au dernier soupir, son caractère tel qu'il est, c'est-à-dire, mêlé de force & de foiblesse, mais dont la force est de la vertu, & la foiblesse de la bonté?

Malheureux de survivre à celle dont l'amitié lui auroit adouci toutes les peines de la vieillesse, & pour laquelle il avoit écrit ces vers aimables en lui envoyant son portrait:

De ma tendre amitié ce portrait est le gage:
Qu'il soit dans tous vos maux votre plus doux appui;
Et dites quelquefois, en voyant cette image:
De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui?

dans cet état de solitude, qui est la viduité de l'ame, il avoue que son courage ne suffit point à son malheur. Il ne va point fatiguer de son deuil ce monde impatient de tout ce qui l'attriste; mais il assemble autour de lui des amis dignes de le plaindre, & il n'a pas l'orgueil de craindre leur pitié: il sait de quel respect elle est accompagnée dans le cœur de l'homme de bien. Mais toujours ennemi du faste, il n'a pas même celui de la

douleur ; & en se montrant affligé, il soulage lui-même le cœur de ses amis du poids de son affliction. *J'espère* (disoit-il, en se servant de ce beau mot de son ami Voltaire) *j'espère en celui qui console.* Ce n'est plus cette gaîté vive qui lui étoit si naturelle, c'est une douceur qui sourit, amérement, mais qui sourit encore ; c'est ce touchant desir de plaire qui avoue le besoin d'être aimé ; c'est une attention délicate & suivie de rendre sa société intéressante à ceux qui la composent, soit en y répandant ce qui, par intervalles, lui revient encore d'enjouement, soit en y jettant ces lumières dont son esprit rayonne encore, & qu'il semble verser avec plus d'abondance aux approches de son couchant.

Il y touchoit ; & ce frêle réseau dont la Nature avoit composé ses organes, ne devoit pas résister long-temps aux atteintes de la douleur, de cette douleur déchirante, & d'autant plus cruelle, que ni la cause, ni le remède, ni la durée, ni le terme ne lui en étoit connu.

Ici, MESSIEURS, j'avoue que l'Orateur

n'aura point à vanter cette pénible & fière contenance d'un être foible & vain, qui se roidit & se met à la gêne pour l'honneur de se montrer fort. M. D'ALEMBERT, qui de sa vie n'avoit pris aucun masque, qui détestoit l'hypocrisie, & sur-tout celle de la vertu, n'affecta rien, ne dissimula rien. On l'a vu s'armer de courage contre l'adversité, parce qu'il se sentoit la force de la vaincre. Il est vaincu par la douleur, & il l'avoue en gémissant. *La Nature a laissé*, dit-il, *à l'être sensible & souffrant, le soulagement de la plainte:* & comme celle des affligés ne lui fut jamais importune, il ne peut se persuader que la sienne le soit, même aux indifférens. Il ne s'impose donc ni la contrainte du silence, ni celle de la solitude, & son ame cherche autour d'elle l'appui des cœurs compatissans.

Cependant il se reprochoit de trop affliger ses amis. *Pardonnez-moi*, leur disoit-il, *pardonnez-moi mes impatiences. Si vous saviez quel est le tourment qui les cause! . . . J'ai peine à concevoir qu'un être si débile puisse tant souffrir*

*sans mourir.* Et l'instant d'après, si l'accès de la douleur avoit quelque relâche, on le voyoit avec un air, je ne dis pas serein, mais où des rayons de gaîté perçoient à travers le nuage, se livrer à nos entretiens, les animer lui-même, les embellir encore; &, comme on nous dit que Socrate oublioit la ciguë, pour donner ses derniers momens aux effusions de l'amitié, notre Sage oublioit de même la mort inévitable & prochaine qui l'attendoit. Cette mort lui fut annoncée; & du moment qu'il vit le terme de la douleur, il parut se réconcilier avec la Nature, & cesser de s'en plaindre. Tant qu'il avoit fallu souffrir, il avoit eu besoin de consolation, d'assistance; mais pour mourir avec courage, sa propre force lui suffit. Son ame, recueillie en elle-même, semble déjà s'être isolée, & ne plus s'occuper de la triste dépouille qu'elle va laisser au tombeau. Ah! ce seroit ici pour l'Orateur le moment de peindre cette ame, qui, avec le calme de l'innocence & la constance de la vertu, se dispose à franchir la dernière limite du

présent & de l'avenir, & va chercher la solution du grand problême de la vie.

Je n'ai fait, MESSIEURS, qu'indiquer les traits de l'esquisse d'un grand tableau. Ce n'est pas à moi de le peindre ; mais je crois en avoir dit assez pour faire voir que, sans s'étendre sur le mérite de M. D'ALEMBERT en qualité de Géomètre, ses talens littéraires, ses vertus, sa bonté, cette simplicité de moeurs si éloignée de toute jactance & de toute affectation, ce mélange de force & de foiblesse aimable, cette candeur intéressante, ces agrémens si naturels de l'esprit & du caractère, cette vie, enfin cette mort, sont pour l'Eloquence un sujet auquel il ne manque qu'un Orateur.

# LETTRE DE M. MARMONTEL A M***, SUR LA CÉRÉMONIE DU SACRE DE LOUIS XVI.

*Reims, le 11 Juin 1775.*

JE n'ai su, mon ami, à quoi je m'engageois, quand j'ai promis de vous décrire la cérémonie auguste dont j'allois être le témoin. Tout ce qui n'intéresse que l'imagination peut se peindre; mais ce qui touche & pénètre l'ame, comment le retracer? Cela n'est pas possible : il faut le voir pour en jouir.

On croit se faire une assez haute idée de cette pompe solemnelle, de cette fête en même tems politique & religieuse, dans laquelle, en face du ciel & de la nation, le Monarque vient imprimer un caractère

plus ſenſible & plus inviolable encore à ſes devoirs & à ſes droits. On ſe repréſente un jeune Roi, déjà connu pour vouloir le bien & pour s'en occuper ſans ceſſe, reçu partout comme l'objet de l'eſpérance de ſes peuples : on le ſuit des yeux ſur ſa route ; dans les villes, dans les campagnes, on l'entend louer & bénir. A Reims, cent mille de ſes ſujets l'attendent ; il y paroît dans tout l'éclat de la majeſté ; cette multitude l'entoure & ſe preſſe autour de ſon char ; l'air retentit ſur ſon paſſage d'acclamations & de vœux : juſques-là tout eſt ſimple & juſte.

On peut s'imaginer encore la cordialité des Rémois, leur empreſſement à remplir les devoirs de l'hoſpitalité, dont leur zèle paſſe les bornes : cette émulation louable n'eſt que l'effuſion de la joie : il eſt ſi naturel à l'homme heureux de deſirer que tout ſoit heureux avec lui !

On n'eſt pas plus ſurpris de la magnificence d'une ville qui met ſa gloire à recevoir ſon Roi, à le poſſéder dans ſon ſein, & quoiqu'il ſoit rare de voir, dans une ſi grande affluence,

l'ordre, le calme, la police la plus tranquille & la plus sûre, l'abondance de tout, &, dans l'enivrement de la félicité publique, une vigilance si sage, que, sans gêner la liberté, elle prévient toute licence; on ne voit là qu'un bel exemple : en l'admirant on le conçoit.

Qu'est-ce donc, allez-vous me dire, qui passe la croyance & l'imagination ? Est-ce la pompe même de la cérémonie ? Non, mon ami : l'objet l'annonce ; & bien que dans le temple le plus majestueux, décoré d'un goût sage & noble, on ait vu réuni tout ce que le Trône & l'Autel, la Noblesse & le Sacerdoce, l'Eglise, la Cour & l'Etat ont de plus respectable & de plus imposant ; bien que dans cette auguste & nombreuse assemblée, un Prélat jeune encore & déjà distingué (1), ait osé faire entendre au Roi le langage austère & sensible de la vérité courageuse, de l'humanité gémissante ; ni ce prélude digne de la solemnité dont il portoit le caractère, ni cette solemnité même, dans sa religieuse splendeur, n'auroient été l'objet de votre étonnement.

(1) M. l'Archevêque d'Aix.

Vous auriez vu notre bon Roi, (car un ſeul an de règne lui a mérité ce titre) vous l'auriez vu, avec cet air de ſimplicité qui peint la candeur de ſon ame, ſans faſte, ſans oſtentation, ſans apparence de vaine gloire, au milieu d'une pompe ſi propre à éblouir, y conſerver cette dignité ſage qui eſt la décence de ſon rang; mais vous ſavez combien la vanité le bleſſe: il n'a fait que ſe reſſembler.

Qu'ai-je donc à vous dire encore? Ce qu'il eſt impoſſible, je le répète, d'imaginer & de décrire: l'impreſſion ſoudaine & profonde qu'a faite ſur tous les eſprits le moment où les Pairs de France, venant de placer de leurs mains & de ſoutenir ſur la tête de Louis XVI la Couronne de Charlemagne, le Roi s'eſt montré tout-à-coup, accompagné de ce noble cortège, ſur une tribune exhauſſée, ſéparant le chœur & la nef, où ſon Trône étoit élevé, & qu'il s'eſt aſſis ſur ce Trône entre ſa Nobleſſe & ſon Peuple. Repréſentez-vous ce tableau.

A peine le bruit des trompettes, des cloches, de l'artillerie annonce le couronnement;

les portes s'ouvrent, le peuple à flots pressés inonde cette Eglise immense, & dans l'instant fait retentir les voûtes d'un concert de *vive le Roi*, qui répète en écho la multitude des assistans dont toute l'enceinte du chœur est remplie en amphithéâtre. Ces cris, mille fois renvoyés du fond du sanctuaire au-delà du parvis, font taire les chants de l'Eglise, absorbent le son des trompettes, couvrent le bruit des cloches & celui du canon.

C'est alors qu'un attendrissement inexprimable a saisi toute l'assemblée, & que les larmes ont coulé: c'est alors que, toutes les voix étouffées par les sanglots, un mouvement involontaire a excité des battemens de mains, qui, dans l'instant sont devenus universels. Les Grands, la Cour, le Peuple animés du même transport, n'ont eu que la même manière de l'exprimer: l'ivresse étoit au comble; & ce n'a plus été qu'une alternative rapide d'acclamations & d'applaudissemens. Ces marques éclatantes de joie & de tendresse ont redoublé dans le moment que les Frères du Roi & les Princes de son

Sang, qui repréſentoient les anciens Pairs laïcs, s'avançant juſqu'au pied du Trône, ont reçu du Roi le baiſer de paix. Le vœu de la Nation, pour une concorde ſi précieuſe, a été marqué par le plus unanime & le plus doux tranſport. Enfin, dans tout ce qu'on a pu entendre des hymnes de l'Egliſe, il n'y a pas un ſeul mot ſuſceptible d'alluſion aux vertus du Roi, à l'amour de ſon peuple, à la proſpérité de ſon règne, qui n'ait été ſaiſi & relevé par des cris de *vive le Roi.*

Oublierois-je, dans ce tableau, ce qu'il y a eu de plus touchant! La Reine, qui avoit ſuivi des yeux tous les détails de la cérémonie avec le plus tendre intérêt, immobile, attentive, & reſpirant à peine, ne perdant pas le Roi de vue un ſeul inſtant, ſoutenoit ſon émotion, & ſe ſoulageoit par ſes larmes; mais au moment du grand éclat de l'allégreſſe univerſelle, à ce moment du plus beau triomphe qu'ait jamais décerné l'amour, l'impreſſion a été trop forte: Elle n'a pu y réſiſter; & obligée de ſortir pour reſpirer, Elle a perdu quelques inſtans du plus beau

jour de sa vie. Cette scène touchante n'a fait que redoubler l'enthousiasme de l'assemblée ; & quand la Reine a reparu, la Nation a rempli le plus cher des vœux de son Roi, & l'a fait jouir à son tour de l'hommage adressé aux vertus de la Reine.

Ainsi s'est passé, mon ami, ce spectacle auguste & sublime. Un Africain en a été presque aussi attendri que nous. Oui, l'Envoyé de Tripoli est devenu François dans ce moment ; j'étois auprès de lui, & je l'ai vu baigné de larmes.

Le Roi a été accompagné jusques à son palais par de nouvelles acclamations. Il a paru sensiblement touché des marques d'amour de son Peuple. Quel nouveau gage pour la France des soins qu'il prend de son bonheur !

Après son dîner, le Roi ayant appris que le Peuple assemblé aux portes du palais desiroit le voir encore, a fait annoncer qu'il alloit se promener dans la galerie, qui du palais conduit au vestibule de l'Eglise. Le Peuple, de lui-même, s'est rangé en deux

haies sous ce portique. Le Roi s'est avancé, sans garde, sans cortège, &c, seul avec la Reine, s'est promené long-tems au milieu de la foule, se laissant toucher par les uns, prêtant l'oreille aux vœux des autres, y répondant avec bonté, s'arrêtant même avec complaisance si quelqu'un vouloit lui parler, donnant à tous, par ses regards, des témoignages de son amour. Cette popularité si touchante n'a pas surpris la ville de Reims : elle lui étoit annoncée par une réponse du Roi, lorsqu'on lui avoit demandé si l'on tapisseroit, selon l'ancien usage, les rues par lesquelles Sa Majesté devoit passer. *Point de tapisserie*, avoit répondu le Roi ; *je ne veux rien qui empêche mon Peuple & moi de nous voir.*

Avouez, mon ami, que voilà un beau jour à consacrer dans l'histoire.

Je suis, &c.

# AVIS.

Le Discours suivant fut envoyé en 1757 à la Société économique de Pétersbourg. Il a été inséré depuis dans les Ephémérides du citoyen, avec cette note des Editeurs, dont on ne retranche ici que des éloges.

« La Société libre économique de Péters-» bourg reçut, au mois de Décembre 1766, » une boîte cachetée contenant mille ducats » (un peu plus de dix mille francs mon-» noie de France), avec un billet qui laif-» soit à la disposition de la Société l'emploi » de cette somme, en la priant néanmoins » de propofer un Prix pour le meilleur Ou-» vrage sur cette question politique fort im-» portante dans le Nord :

» *Est-il avantageux pour un Etat, que le » Payfan possède en propre du terrein, ou qu'il » ait feulement des biens meubles? Et jufqu'où le » droit du Payfan, fur cette propriété, devroit-il » s'étendre pour l'avantage de l'Etat?*

» Parmi les Discours qui concoururent

» pour le prix propoſé, celui qu'on va lire
» attira ſinguliérement l'attention des Juges.

» Sans apprécier les ménagemens tirés des
» lieux & des circonſtances, qui firent pré-
» férer dans le tems une diſſertation très-
» inférieure pour le fonds & pour la forme,
» nous croyons faire plaiſir à nos Lecteurs
» de conſerver dans ce recueil un Diſcours
» plein de raiſon..... ſur une matière très-
» intéreſſante».

# DISCOURS

## EN FAVEUR

## DES PAYSANS DU NORD.

Hos ſapere & ſolos aio bene vivere, quorum
Conſpicitur nitidis fundata pecunia villis.

HORAT. *Lib. I, Epiſt. 15.*

LA tutrice de la vérité, la gardienne incorruptible des droits de la nature, la plus courageuſe ennemie de l'injuſtice & de l'erreur, celle à qui jamais l'habitude, l'opinion, le préjugé n'impoſent, & qui ne connoît rien de ſacré ſur la terre que le bien, le juſte & le vrai; la Philoſophie, en un mot, a pénétré dans les climats du Nord: elle y eſt aſſiſe ſur des trônes, & ſous ſon règne fortuné, l'humanité long-tems muette dans les chaînes du deſpotiſme, élève enfin ſa voix mal aſſurée encore, & prend, pour réclamer ſes droits, le ton modeſte & réſervé du doute.

C'eſt la raiſon, l'expérience, la vérité qu'elle interroge. Puiſſent-elles, pour lui répondre, faire parler ces ſages éloquens dont le génie & les vertus font la gloire de notre ſiècle! Je n'ai pas leurs lumières, mais j'aurai leur courage, & mon zèle au moins touchera les amis de l'humanité.

Pour décider ce qui peut être avantageux à un Etat, déterminons d'abord quels ſont ſes avantages.

Les avantages d'un Etat, ſont la ſolidité, la force & le bonheur de ſa conſtitution.

Ces trois objets ſont ſi étroitement liés, qu'ils rentrent ſouvent l'un dans l'autre. Qu'on ne ſoit donc pas étonné ſi je les confonds quelquefois.

## SOLIDITÉ.

La ſolidité d'un Etat dépend de la cohérence de ſes parties, & de leur repos reſpectif dans l'ordre où les place la loi. Or, cette union, ce repos ne peut jamais être durable qu'autant que l'Etat eſt fondé ſur des loix égales & juſtes, & que ces loix ſont affermies par le lien du bien commun.

Il eſt égal que la ſociété ſoit d'inſtitution volontaire, ou forcée; qu'elle ait choiſi ſa forme, ou qu'elle l'ait reçue; qu'un peuple ait pris chez l'étranger, comme les anciens Eſclavons (1), des chefs pour appaiſer ſes troubles domeſtiques, pour le gouverner au-dedans, & le protéger au-dehors; ou qu'il ſe ſoit livré à ſes libérateurs par amour, par eſtime & par reconnoiſſance, comme ces mêmes Eſclavons affranchis du joug des Tartares; qu'en ſe donnant des chefs il ait capitulé, qu'il ait fait un pacte avec eux (2), ou que ſa confiance entière n'ait mis ni borne ni réſerve à leur autorité ſuprême (3). Ces différences apparentes dans ce qu'on appelle le droit, n'en font aucune dans le fait. Pour ſubſiſter en paix, en bonne intelligence, & en ſûreté avec elle-même, toute ſociété n'a jamais qu'un moyen, c'eſt d'être telle que des hommes libres, éclairés ſur leurs intérêts,

(1) De Nowogorod.

(2) Comme avec le Tſar Vaſili.

(3) Comme avec Michaël Romanof.

aient pu la contracter ensemble, & y *trouver leur avantage :* car c'est l'accord des intérêts qui fait l'accord des volontés ; & que cette condition soit expresse ou tacite, elle n'en est ni plus ni moins réelle : le serment même en est un signe superflu : sans lui elle est inviolable ; & tant quil sera naturel aux hommes d'aimer, de chercher leur bien-être, il sera essentiel aux Rois de rendre leurs Peuples heureux.

Si c'est l'artifice & la fraude qui d'abord ont surpris l'aveu d'une des classes de l'Etat pour une convention faite à son préjudice, & si le tort est grave, s'il est injurieux, s'il est décourageant pour elle, le droit qu'elle a de réclamer contre la surprise & l'erreur est à jamais imprescriptible ; il n'y a d'incertain que le tems où elle usera de ce droit.

Si c'est la force qui a fait la loi, & si la loi n'est pas équitable, le parti lésé n'y souscrit qu'autant qu'il n'est pas le plus fort. Si ce parti fait le plus grand nombre, on sera sans cesse obligé de l'affoiblir en l'opprimant, & d'empêcher qu'il ne s'éclaire sur

l'iniquité de la loi, ou qu'il ne conspire contre elle.

On ne peut penser, sans frémir, que Lycurgue, en formant son Aristocratie, pour assurer la supériorité du peuple roi sur le peuple esclave, permit aux citoyens la chasse des Ilotes, seul moyen d'empêcher qu'en se multipliant, ils ne devinssent redoutables (1). On sait que Rome, la superbe

(1) Plutarque a voulu nier que cette loi, qu'on appelloit *criptia*, eût été faite par Lycurgue. L'usage d'aller à l'affût des Ilotes ne fut établi, dit-il, qu'après leur soulevement en faveur des Messéniens; & il se fonde sur la douceur & la justice de Lycurgue. Mais Aristote n'hésite point à lui attribuer cette loi; & il est bien aisé de voir qu'elle lui étoit nécessaire. Le citoyen de Sparte, politique & guerrier, ne pouvoit être, par ses loix, ni laboureur, ni artisan, il falloit donc lui attacher un peuple qui le fût pour lui. Il falloit s'assurer que ce peuple d'esclaves seroit toujours plus foible que ses maîtres, & hors d'état de s'affranchir. Or, le plus sûr & le seul moyen d'empêcher un peuple cultivateur de se multiplier plus qu'un peuple guerrier, c'étoit d'en user avec lui comme avec les bêtes sauvages; & Lycurgue étoit conséquent. C'est d'après

Rome, a tremblé devant ses esclaves, dès qu'il s'est trouvé parmi eux un Spartacus pour les commander. On sait, hélas! pour le malheur & l'opprobre éternel de l'humanité, à quel prix & par quels moyens l'Europe est venue à bout de subjuguer l'Amérique.

Les efforts que l'on fait pour contenir un peuple dans la crainte, la gêne & l'asservissement, font violence à la nature; & plus l'obéissance devient pénible, plus l'autorité réprimante a besoin d'être rigoureuse (1).

---

le même principe, que Sparte, dans un besoin pressant, ayant armé ses esclaves, & deux mille d'entre eux ayant donné des preuves d'une extrême valeur, on les couronna de lauriers, on les promena autour des temples, & peu de jours après il se trouva qu'ils étoient tous morts, *sans qu'on eût su comment*, dit Plutarque. Au moins savoit-on bien pourquoi. *Voyez* Plutarque, *vie de Lycurgue*, & Thucydide, *histoire du Péloponnèse*.

(1) Dans quelques Etats de l'Europe, le Seigneur a droit de vie & de mort sur ses vassaux. Dans d'autres, ce droit seul est excepté du despotisme domestique. La loi, en livrant l'homme à l'homme, permet qu'il soit battu, meurtri de coups, pourv

Ainſi le joug s'appeſantit juſqu'à ce qu'il ſoit accablant. Alors, ou l'on obtient (déplorable ſuccès!) que l'homme, oubliant qu'il eſt homme, endurci à la peine, inſenſible à la honte, rampe réduit au rang des bêtes; ou s'il oſe ſe ſouvenir de ſa dignité dégradée, s'il oſe penſer à ſes droits, reſſentir ſon injure & conſulter ſes forces, dès ce moment le nœud ſocial eſt rompu, & l'Etat oppreſſeur & l'Etat opprimé deviennent ennemis irréconciliables. La Suiſſe & la Hollande ont dû leur liberté au deſpotiſme de leurs Maîtres; & par-tout la révolte eſt née du ſein de l'oppreſſion.

Je veux cependant qu'on ait ſu donner un frein ſacré au peuple qu'on opprime, & qu'on faſſe émaner du ciel ou l'injuſte loi qu'on lui impoſe, ou le pouvoir qui l'y ſoumet. Dès-lors la conſtitution eſt appuyée ſur la

---

qu'il n'en meure pas ſur le champ, & qu'il lui reſte aſſez de vie pour n'expirer que dans trois jours: cela appelle un adouciſſement aux rigueurs de la ſervitude. Voilà cependant où conduit une première loi contraire à la nature. *Ruit per vetitum nefas.*

croyance: le reſſort du Gouvernement eſt dans les mains du Sacerdoce; le Prince en eſt l'eſclave, & l'Etat dépendant. Or, qu'on me diſe ſi c'eſt là une politique bien ſage? ſi le bandeau de l'opinion ne tombe jamais de lui-même? & ſi jamais ceux qui l'ont mis n'ont intérêt à l'arracher (1)?

On voit donc bien que ni la force, ni l'habitude, ni l'opinion, ni tous les moyens qu'on emploie pour étayer l'édifice d'un injuſte Gouvernement, rien ne peut ſuppléer à la ſolidité que ſon poids ſeul lui donneroit, s'il portoit ſur des loix étroitement unies par le lien de l'*intérêt commun*.

Rome eſt pour nous un grand exemple des révolutions qu'entraîne la rupture de ce lien. Qui peut eſpérer jamais d'avoir un meilleur peuple à gouverner? Quelles mœurs! quelle diſcipline! quel zèle pour le bien public! quel dévouement à la patrie! quel reſpect pour les loix, que celui des Romains

(1) Qu'on ſe rappelle combien le Czar Pierre a redouté *les longues barbes*.

ſous

tous leurs premiers Consuls ! D'un autre côté, quelles loix que celles qu'ils avoient puisées chez les Sages de l'Orient (1) ! Ce peuple en sentoit tout le prix, il étoit digne d'être libre, il adoroit sa liberté, il détestoit la tyrannie. Eh bien, l'équité du Sénat se démentit en un seul point; le partage des terres fut refusé au peuple; ce refus rompit tous les nœuds, tous les ressorts de la République: liberté, patrie, honneur même, tout céda au ressentiment de ce refus obstiné; & le peuple aima mieux servir les Marius & les Carbons, qu'un Sénat dont l'iniquité abusoit de sa patience, & le dépouilloit de ses droits.

Il s'agit ici, je l'avoue, d'un peuple cultivateur, & non d'un peuple conquérant: mais le droit de société supplée à celui de conquête. Ce droit, puisé dans la nature, est commun à toutes les classes dont l'Etat dut se composer pour subvenir à ses besoins. Et quelle classe lui fut jamais plus absolument nécessaire que celle des cultivateurs? Il seroit

(1) Les loix des Douze-Tables.

donc aussi injuste que dangereux de disputer au paysan le droit d'associé, & d'associé libre.

L'égalité est de l'essence de toutes les loix sociales ; l'inégalité éventuelle ne peut donc être juste qu'en vertu de la loi qui l'aura introduite. Par exemple, la loi permet de s'enrichir par des moyens qu'elle autorise, & qui sont les mêmes pour tous. De-là, quelque inégalité qui survienne dans les fortunes, la loi de la propriété ne cesse pas d'être équitable : elle n'a mis ni préférence, ni exclusion dans le droit.

Une autre loi, pour exciter l'émulation des vertus, aura proposé la noblesse, comme un prix destiné au mérite éminent, & aux services signalés : toute excessive que paroît cette récompense héréditaire, chacun ayant droit d'y prétendre, la liberté de s'en rendre digne & de l'acquérir à ce prix, fait l'égalité de la loi.

Ainsi, hors le droit de régner, que de grands intérêts ont pu rendre exclusif, l'Etat ne doit avoir ni dignité, ni rang absolument inaccessible à aucun ordre de citoyens.

Chez les Romains, que j'aime à citer pour exemple, tant que les vertus du Sénat justifièrent son orgueil, on souffrit l'intervalle que les loix avoient mis entre la noblesse & le peuple; mais à peine les grands eurent-ils abusé de leur prérogative injuste, qu'on s'indigna de la barrière élevée entre les deux classes; & il fallut que le Sénat consentît à la renverser.

L'obscur & simple citoyen veut bien n'avoir, pour ses enfans, que l'espérance la plus éloignée de les voir s'enrichir, s'élever, s'agrandir; mais toute foible & fugitive que peut être cette espérance, elle le flatte, le console, & lui fait prononcer le nom de patrie avec intérêt (1).

Mais plus le droit est naturel à l'égard du bien dont on est exclu, plus l'exclusion est

(1) Pierre I, en invitant la Noblesse à s'élever de grade en grade aux premiers emplois de l'Etat, laissa aux enfans du peuple l'espoir d'y arriver eux-mêmes par des services signalés: c'étoit ne pas les en exclure, & ménager entre les hommes quelque espèce d'égalité.

révoltante ; & voici le moment d'appliquer nos principes au droit qu'il s'agit d'interdire, ou d'accorder au payſan.

La terre eſt un don ſolemnel que la nature a fait à l'homme : y naître eſt pour chacun de nous un titre de poſſeſſion. L'enfant n'a pas un droit plus réel & plus ſaint ſur la mamelle de ſa mère. De cet héritage commun, le *travail* a fait des biens propres : l'ordre de la ſociété l'a voulu ; l'homme l'a permis. Mais quelle claſſe d'hommes a jamais renoncé à ſa portion de cet héritage ? & quel renverſement de l'ordre naturel, qu'une loi qui rendroit étranger à la terre le laboureur qui l'enrichit ? Ah ! donnez à cet homme brute la faculté de penſer, & vous l'entendrez dire en traçant ſon ſillon : « Les plus oiſifs, » les plus inutiles, & ſouvent les plus vils » des hommes, ont droit de poſſéder le » champ que je laboure ; & la loi l'interdit » à moi, qui l'arroſe de ma ſueur » !

Ces réflexions, me direz-vous, ne viennent point au Laboureur : content d'un modique pécule, & des biens meubles à ſon

usage, il vit de son salaire, & ne connoît pas mieux.

Il ne connoît pas mieux : une longue habitude le rend insensible au malheur, je le crois ; mais qui vous répond que sa stupidité sera long-tems la même ? Quoi ! ne peut-il jamais savoir qu'il est au monde des climats où ses pareils, n'ayant pour maîtres que leur Dieu, leur prince & leurs loix, jouissent du droit d'acquérir, & de transmettre à leurs enfans le champ qu'ils ont rendu fertile ; où celui qui laboure le sol de l'étranger, peut espérer un jour de labourer le sien, de s'y élever une cabane, d'y vivre indépendant au sein de sa famille, de voir dans la prairie ajoutée à son champ par son travail & ses épargnes, ses troupeaux se multiplier, ses richesses se reproduire, & préparer à ses neveux l'aisance, le repos, peut-être le passage de leur humble & pénible état à des conditions plus douces ?

Ces différences de sa destinée avec celle de ses voisins (1), seront-elles pour lui un

(1) La même nation est quelquefois mêlée d'esclaves

éternel myſtère? Perſonne n'aura-t-il jamais l'occaſion de l'en inſtruire? Et s'il en eſt inſtruit, ſera-t-il aſſez lâche pour ne pas en être indigné?

Un Etat où le peuple eſt fruſtré par la loi des premiers droits de la nature, ne peut manquer d'être ſujet à de fréquentes émigrations; il n'a, pour s'en dédommager, que les acquiſitions nouvelles. Or, comment peut-il attirer les étrangers dans ſon ſein, & ſur-tout des étrangers libres, s'il ne leur fait un ſort plus doux qu'à ſes ſujets? Et combien cette préférence n'eſt-elle pas dénaturée? La patrie eſt une mère pour les enfans qu'elle adopte, une marâtre pour les ſiens! Quelle ſource de jalouſie, de haines, de diſſenſions! Et où eſt le peuple aſſez abject, aſſez vil, aſſez inſenſible pour ſupporter patiemment une pareille iniquité? Se repoſer ſur l'inertie &

& d'hommes libres. Les Odnodivorzi en Ruſſie ne ſont ni nobles, ni ſerfs. L'eſclave alors, pour ſentir ſes droits, ſon injure, & l'indignité de ſon ſort, n'a qu'à regarder à côte de lui.

l'ignorance de tout un peuple, c'est insulter le lion qui dort, parce qu'on le voit immobile.

Quant au foible adoucissement qu'on apporte au sort de ce peuple, à quoi se réduit-il? & qu'est-ce que ces biens qu'on lui permet de posséder? Des biens meubles! les uns périssent par l'usage, les autres n'ont rien de réel, & ne sont qu'un moyen d'échange. Quel fruit peut produire l'argent dans les mains du cultivateur, supposé même qu'un maître avide lui permette d'en amasser? Il n'en connoît le prix qu'autant qu'il le dépense, ou qu'il peut le réaliser. La terre est le seul bien solide, le seul dont les fruits renaissans se perpétuent d'âge en âge, le seul où se puisse fonder l'espérance de l'avenir. Et qui le sait mieux que celui qui, tous les ans, lui fait produire & les troupeaux & les moissons, qui vit attaché à son sein & ne connoît d'autre bien qu'elle? Aussi sa seule ambition est-elle d'avoir un domaine; & quand il l'a, c'est de l'étendre. Lui interdire jusqu'à l'espérance de cette possession, c'est

le réduire au sentiment de son existence actuelle, & au plus stupide abandon de tous les soins de l'avenir.

Mais le présent, me direz-vous encore, n'en est pour lui que plus tranquille : il est moins malheureux, que s'il avoit à lui quelques biens fonds, dont les impôts lui rendroient la charge onéreuse.

En attendant que j'en vienne à l'article du bonheur, je réponds que ce n'est jamais par un mal, qu'un mal s'autorise, à moins qu'il n'y ait pas de milieu : mais ici ces deux maux sont-ils inévitables, & l'égale distribution d'un impôt modéré sur les biens fonds du peuple, ne concilieroit-elle pas l'aisance & la propriété ? On abuse de tout sans doute ; mais les abus sont passagers, au lieu que les loix sont durables.

L'homme injuste mourra ; mais la loi ne meurt point. L'abus ne fait haïr que l'auteur de l'abus ; mais l'iniquité de la loi fait haïr la loi même, & l'Etat qui l'impose. Enfin la loi, lorsqu'elle est juste, est le recours de l'opprimé ; mais si c'est elle qui l'opprime, quel

sera son refuge ? & n'est-il pas réduit à la détester en silence, ou à se révolter contre elle, s'il se lasse enfin de souffrir ? Or, telle est la situation pénible, inquiète & violente où la loi de l'exclusion à la propriété des terres met la classe des paysans, la classe qui nourrit l'Etat, qui l'enrichit, qui le protège & au-dedans & au-dehors, qui fait sa destinée, & qui peut la changer. De-là je laisse à décider si une loi désespérante pour le peuple cultivateur est avantageuse à l'Etat ; si avec cette loi il est sûr de lui-même ; & s'il peut se croire affermi sur de solides fondemens.

## FORCE.

Par la solidité d'un Etat, j'ai entendu sa consistance, son repos, sa stabilité : par la force, j'entends une puissance active, qui tend à s'accroître elle-même, ou du moins à se garantir, & des secousses du dedans, & des attaques du dehors. Cette force consiste dans le nombre des hommes, leurs facultés, leur volonté.

On a obfervé que la population étoit par-tout en raifon du bien-être & des moyens de fubfifter.

Plus on eft fûr, & pour foi-même, & pour ceux que l'on met au jour, d'une fubfiftance commode, plus le defir de fe reproduire a de charme & d'activité : mais plus ce defir eft mêlé de trouble & d'inquiétude fur le fort des enfans à qui l'on donne l'être, plus il eft foible & languiffant. Ce vif & doux preffentiment des affections de la nature, cette paternité anticipée, qui nous fait chérir nos enfans, même avant qu'ils foient nés, & qui, dans l'état du bien-être, nous fait fi ardemment fouhaiter leur naiffance, fe change en répugnance à leur donner la vie, lorfque nous prévoyons qu'ils feroient malheureux.

C'eft à ce découragement qu'il faut attribuer la folitude qui par-tout environne la tyrannie.

Rappellons-nous ce que fut la Grèce, parcourons des yeux ces campagnes fi belles, fi floriffantes autrefois. Où font ces Peuples

Rois qui les fertilisoient? Où sont ces villes si superbes? Hélas! sans les tristes débris de leurs palais & de leurs temples, le voyageur ne croiroit point qu'il marche à travers leurs ruines; il ne croiroit jamais que c'étoit-là *Tempé*, là les champs de *Larisse*, là ces isles heureuses, dont les noms rappellent encore l'image de la liberté, de l'abondance & des plaisirs. Le despotisme a tout détruit, il a fait de la Grèce un pays fabuleux; & à la place de ces campagnes si peuplées & si fertiles, il a mis de vastes déserts où règnent avec lui l'effroi, la solitude & le silence. Mais sans porter nos regards si loin, comparons l'état florissant de la Turinge, où le peuple est libre, avec le déplorable état de la Lusace, où il est serf. La nature semble à regret faire naître des esclaves; elle ne se plaît à peupler que les champs de la liberté.

Or, quoi qu'on fasse, il n'est pas possible que le peuple, exclu par la loi de la propriété du terrein, soit jamais réellement libre. Que toutes les loix se réunissent pour adoucir le tort que lui fait une seule, & pour

lui assurer du moins la propriété personnelle, celle des fruits de son travail & de l'épargne de ses pères ; ce plan consolant en idée ne s'exécutera jamais. La loi d'exclusion a mis tant d'intervalle entre le paysan serf & le propriétaire, elle rend l'un si dépendant de l'autre, & donne à celui-ci tant de détours secrets pour éluder les autres loix, tant de moyens d'intimider ou de punir celui qui les réclameroit, qu'on n'osera jamais le citer devant elles : mais quand on l'oseroit, comment vérifier l'abus du pouvoir domestique ? Et si le despotisme est par-tout établi, si tout un empire à la fois retentit des gémissemens du paysan foulé, dépouillé par ses maîtres, quelle digue les loix peuvent-elles former contre ce déluge de maux ? Dans tous les Grands d'une Nation, comment réprimer, contenir l'habitude de la licence ? Et si l'autorité leur impose de près, comme en Bohême, en Moravie, leur imposera-t-elle à ces longues distances, où la voix de la vérité & les plaintes de la foiblesse ont des déserts à traverser pour arriver au pied du trône ?

Dans les pays même où les loix ont gardé plus d'égalité, il eſt encore ſi difficile de préſerver le foible des injures du fort, de mettre un frein à la rapine, aux vexations, aux violences! quelque indépendant, quelque libre que ſoit le peuple des campagnes, les loix ont beſoin de tant de vigilance, de vigueur & d'activité pour le ſauver de l'oppreſſion! Que ſeroit-ce dans un Etat où ce peuple ſeroit à la merci des Grands; où la crainte, qui ſuit toujours la dépendance, ajouteroit encore à la timidité qui accompagne la foibleſſe; où le droit excluſif à la propriété porteroit l'orgueil des richeſſes au plus haut degré d'arrogance; où la loi même autoriſeroit l'homme à méconnoître ſon égal; où celui-ci, par ſa baſſeſſe & par ſon imbécillité, l'y autoriſeroit lui-même, & vivroit ſous ſa dépendance dans la crainte & le tremblement? Rien n'eſt ſûr pour l'homme aſſervi par la néceſſité de vivre; & le maître qui tous les jours a droit de le chaſſer du champ qui le nourrit, diſpoſe de ſon exiſtence. Que fait ce malheureux? Il cède à la dure néceſſité;

il se laisse enlever le fruit de son travail; il est né pour souffrir; & il souffre pour vivre; il dévore ses larmes, il étouffe les cris de sa femme & de ses enfans; & il dissimule ses maux, de peur de les accroître encore: mais en baignant de pleurs ces enfans malheureux, que la nature lui a surpris, il se reproche leur naissance; & le desir d'être encore père l'épouvante & le fait frémir.

Qu'on observe à présent que c'est de cette classe de laboureurs découragés que doivent naître les armées; qu'on pense que l'agriculture, comme l'a dit Xénophon, est la mère de la milice; & qu'on juge combien un Etat s'affoiblit lorsque, par une loi injuste, il lui fait un malheur de sa fécondité.

Heureux les pays où le laboureur, satisfait du présent & sûr de l'avenir, met sa prospérité, son espoir, sa richesse, dans le nombre de ses enfans! L'Etat n'a pas besoin de tirer du dehors des matelots & des soldats. Les campagnes, où surabonde une jeunesse vigoureuse, lui forment des hommes robustes, patients, courageux, dociles, accoutumés

d'avance aux plus rudes travaux, &, sans se dépeupler, lui donnent tous les ans ce tribut de fécondité, qui tous les ans se renouvelle.

La terre ne produit que le nombre d'hommes qu'elle peut nourrir aisément. Ainsi la population se met au niveau de la subsistance; & celle-ci, dans les campagnes, dépend de la fertilité. Or la terre n'est jamais plus fertile & plus riche que lorsque chacun a le droit d'y cultiver son propre champ: 1° parce que la seule idée de la propriété attache l'homme, & qu'on n'aime rien tant que ce qui est à soi; 2°. parce que l'on mesure ses avances sur le tems que l'on doit jouir; 3°. parce que la terre, divisée en un plus grand nombre de possessions, en est beaucoup mieux cultivée.

La première de ces trois causes n'a pas besoin d'être développée: c'est un sentiment naturel, une émanation de l'amour de soi-même; & plus ce sentiment est réfléchi, plus il est fort. « Cet angle de terre est à » moi; toute l'autorité des loix, toutes les » forces de l'Etat m'en assurent la jouissance;

» tout ce qu'il produira, le tribut prélevé,
» m'appartient, n'appartient qu'à moi : j'y
» vivrai, j'y mourrai tranquille, avec l'in-
» faillible assurance de le laisser à mes enfans,
» sans que l'usurpateur avide ose leur disputer
» le champ que leur père aura cultivé, ni le
» toit qui les a vu naître, & qui m'aura vu
» mourir ». Voilà de quoi passionner l'ame du cultivateur, & lui donner pour le travail un goût, une ardeur inconnne à ce laboureur mercenaire qui, semblable au bœuf attelé au joug, & compagnon de ses taureaux dans le sillon de l'étranger, s'y traîne courbé sous le poids d'une éternelle dépendance.

Si toutefois la concession d'une jouissance précaire lui fait faire quelques efforts, il les mesure au tems qui lui reste à jouir ; & si ce tems est incertain, s'il dépend des caprices d'un pouvoir arbitraire, il regrette comme perdus & les soins & les frais qu'il met à la culture d'un fonds qui tous les jours peut lui être enlevé.

Une des causes qui ont rendu l'agriculture si florissante en Angleterre, c'est la longue

possession que le bail assure aux fermiers (1). En France, le terme plus court ne laisse point assez d'espace au laboureur; & cette seule différence, si l'on n'a soin d'y remédier, assure l'avantage à la culture angloise. Quel est, à plus forte raison, l'effet de la propriété? Quel encouragement, quelle émulation elle répand dans les campagnes! C'est alors qu'on n'épargne rien parce qu'on ne hasarde rien. Un fermier peut semer, un propriétaire plante. L'un cherche une terre fertile pour l'épuiser & s'enrichir; l'autre s'attache même à une terre ingrate: il l'engraisse, il la fertilise, il lui confie des avances qu'elle rendra, non pas à lui, mais, après lui, à ses enfans; il voit en elle leur richesse: il a peu de tems à jouir de cette grange qu'il élève, il ne se délassera point sous ces arbres qu'il a plantés; mais il se voit renaître, il espère revivre dans ceux qui les posséderont.

---

(1) Il en est de même sur le Bas-Rhin; & la plus grande prospérité de l'agriculture s'en est suivie. Il n'est point rare de voir, au pays de Cologne, une famille de fermiers depuis un siècle sur la même cense.

Le plus grand encouragement de l'agriculture, comme de la population, eſt donc la propriété du terrein accordée au cultivateur; & aux raiſons que j'en ai données ſe joint encore celle-ci, que par-tout où le payſan ſera exclu du droit de poſſéder les fonds, les fruits mêmes ſeront pour lui une poſſeſſion douteuſe; & ce ſera le coup mortel pour la population & pour l'agriculture.

La ſeule incertitude de l'impôt arbitraire, par-tout où il eſt établi, rebute les cultivateurs, & leur fait préférer une indigence oiſive à un travail dont le produit ne leur ſeroit pas aſſuré. Combien plus déſolant ſeroit encore pour eux un deſpotiſme domeſtique, toujours prêt à les dépouiller, toujours ſûr d'échapper aux loix qui les protègent? « Pour qui travaillons-nous? & que nous » ſerviroit d'épargner, d'amaſſer du bien? » Le raviſſeur attend ſa proie. Le peu que » nous aurions nous ſeroit enlevé ». A cette penſée accablante ils abandonnent la charrue, ou ſe traînent languiſſamment au bout d'un pénible ſillon. Donnez-leur un maître équitable

& doux ; ce ne ſera pour eux encore qu'un ſoulagement paſſager. Demain ce bon maître, en mourant, va leur laiſſer, dans ſon fils impatient de jouir, un diſſipateur avide, un impitoyable oppreſſeur. Ainſi jamais le préſent ne leur répond de l'avenir.

Enfin, toutes choſes égales, moins on a de terrein, & mieux on le cultive, dès qu'on eſt ſûr qu'il eſt à ſoi : le beſoin qu'on a d'en tirer ſa ſubſiſtance eſt un aiguillon ; l'eſpoir d'en tirer ſon aiſance, & quelque moyen d'agrandir ſon héritage, eſt un nouvel attrait pour l'induſtrie & le travail. Auſſi ne voit-on les prodiges de la culture & de l'abondance, que dans les campagnes diviſées entre une foule de poſſeſſeurs. C'eſt-là qu'on voit auſſi la population dans le plus haut degré poſſible.

Plus les limites des champs s'étendent, plus les hameaux deviennent rares, & de vaſtes poſſeſſions ne ſont que de vaſtes déſerts. Ce n'eſt pas qu'elles ſoient ſtériles ; mais un fermier occupe ſeul un fonds, qui, partagé, nourriroit cent familles. Le Seigneur tient à ſon ſervice une foule d'hommes oiſifs ; & les

fruits des campagnes vont nourrir dans les villes des attelages, des valets, des complaisans, & des artistes, en pure perte pour l'Etat.

J'ai entendu dire souvent que les riches propriétaires ont plus de moyens de donner à leur fonds toute sa valeur.

Ils ont plus de moyens; mais ils n'en usent pas. L'opulence est presque toujours dissipatrice ou négligente: elle dédaigne les détails d'une culture économique, & sacrifie l'utilité à l'agrément & à l'ostentation. De-là ces immenses enclos que le luxe condamne à la stérilité, & qui, pour les plaisirs d'un homme, privent de l'existence un peuple qui naîtroit pour les cultiver. Il n'en est pas ainsi des terres partagées entre le peuple des campagnes. Ce n'est point autour des hameaux, où chaque famille est nourrie des fruits de son verger, du lait de son troupeau, & du bled de son champ; ce n'est point là qu'on voit la terre méprisée rester oisive sous le sable, ou sous des tapis de gazon.

A moins que le peuple ne soit foulé, ce

qui n'eſt point inévitable, & qu'on ne lui ôte abſolument la faculté de ſubvenir aux frais d'une bonne culture, l'ingénieuſe néceſſité lui fait inventer des moyens de tirer, du peu qu'il poſſède, des reſſources auxquelles un deſpote opulent ne daigne pas même penſer.

Ainſi la terre produit davantage, tandis que les hommes dépenſent moins : nouvelle raiſon pour qu'il en naiſſe & qu'il en vive un plus grand nombre lorſque les fruits de la culture ſont conſommés dans les campagnes, que lorſqu'ils paſſent dans les villes par les mains des grands poſſeſſeurs.

Que l'on compare la profuſion, la prodigalité du luxe, ſes diſſipations, ſes dégâts, avec l'économie & la frugalité ruſtique, & qu'à ce calcul on ajoute cette multitude d'animaux domeſtiques dont un luxe inſenſé nourrit l'oiſiveté, & qui, dans l'enceinte des villes, tiennent la place d'autant d'hommes dont ils dévorent la ſubſtance ; on ſentira combien l'Etat gagneroit à laiſſer les champs ſe peupler de cultivateurs & de conſommateurs des fruits de la culture.

A l'avantage du plus grand nombre d'hommes qui décide en faveur du partage des terres, se joint celui de l'espèce, beaucoup meilleure à tous égards dans les campagnes que dans les villes ; & cet avantage est encore plus important que celui du nombre : car ce ne sont jamais des hommes sédentaires & amollis par le repos, qui font la force de l'Etat ; & l'on distinguera toujours dans les travaux, dans les combats, & sur-tout dans la discipline, l'homme docile & fort, tiré de la charrue, de l'homme énervé, dissolu, qu'on a pris à l'ombre des murs.

La richesse d'un Etat fait partie de sa force, & la richesse des campagnes fait la richesse de l'Etat. Toutes les mines du Mexique & du Pérou ne tiennent pas lieu à l'Espagne de sa culture négligée ; & l'Angleterre est beaucoup moins puissante par son commerce que par sa fertilité. Or, les campagnes, divisées en petites propriétés, sont plus riches que les campagnes qui forment de vastes domaines : la preuve en est dans les produits plus abondans de la culture : donc l'Etat s'affoiblit

encore à cet égard, en s'opposant au seul moyen de diviser les possessions.

Dans les campagnes, plus il y a de riches & moins il y a de richesse. Ce paradoxe en apparence devient une vérité simple, dès que l'on met dans la balance la somme des facultés. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à supposer que l'impôt se lève en nature comme la dîme de Vauban; le nombre des gerbes levées dans l'une & dans l'autre culture, fera voir laquelle des deux donne réellement le plus de facultés & de ressources à l'Etat.

Je ne suivrai point ici les autres branches de l'industrie dont l'esclavage est la mort. Mon sujet me borne lui-même aux produits de l'agriculture; & il me suffit d'avoir démontré que dans l'état de liberté & de propriété universelle, ils sont infiniment plus grands, plus utilement employés.

Mais ni les facultés du peuple des campagnes, ni l'avantage de son affluence, ni celui de son naturel, ne feroient la force publique, si la volonté n'y étoit pas.

Il reste donc à examiner dans lequel de

nos deux systêmes le peuple des campagnes doit naturellement être le plus fidèle, le plus affectionné, le plus dévoué à l'Etat, ou lorsqu'on l'y laisse jouir de tous ses droits de sujet libre, ou lorsque les loix l'ont exclu de l'un des plus chers de ces droits. Exposer la question, c'est presque la résoudre.

La force publique est dans un Etat la puissance exécutrice de la volonté publique. Son plus haut degré d'énergie, c'est donc lorsque, les volontés tendant toutes au même but, toutes les forces s'y dirigent. C'est ce que l'on voit, par exemple, lorsqu'il s'agit du salut commun: alors l'égalité, l'unité d'intérêt donne la même impulsion à toutes les volontés, & réunit toutes les forces. Si, au contraire, ce qu'on appelle le bien public n'est que le bien d'un seul, ou que le bien d'un petit nombre; s'il est indifférent, s'il est contraire au bien de tout le reste de l'Etat; la volonté publique n'est plus le vœu de tous, la force de l'Etat n'est plus le concours de toutes les forces.

On veut qu'un peuple s'intéresse au maintien de

de l'ordre établi, à la grandeur, à la proſ-périté, à la durée de l'Etat! Mais ſi cet ordre n'eſt pour lui que le renverſement des loix de la nature & des droits de l'humanité; ſi dans la grandeur de l'Etat il ne voit pour lui que la honte de ſervir des maîtres plus fiers, & que l'appeſantiſſement du joug dont ces maîtres l'accablent; ſi de cette proſpérité, à laquelle on veut qu'il s'immole, il ne lui revient ni repos, ni aiſance, ni liberté; ſi pour lui le plus grand des maux, c'eſt la durée de cet Etat même, où il n'éprouve qu'amertume, qu'humiliation & que ſouf-france; quelle volonté, quelle ardeur peut-il avoir à le ſervir?

N'exagérons rien cependant, & bornons-nous au fait tel qu'on nous le propoſe; ſavoir, qu'un peuple ſoit exclu de la pro-priété des biens fonds. Je dis que cette ex-cluſion, ne fût-elle ſuivie d'aucune autre injuſtice, ce que je ne crois pas poſſible; en cela ſeul qu'elle rend l'homme étranger à la République, elle le rend indifférent à l'exiſ-tence de l'Etat. On l'y nourrit pour le travail,

dans l'humiliation, l'indigence ; & en quel lieu du monde ne trouveroit-il pas un ſort pareil, un ſort plus doux ? Quelle condition plus dure lui impoſeroit un ennemi ? Que tout s'écroule & ſe renverſe, que peut-il jamais lui arriver de plus triſte & de plus cruel, que de ſe voir ravir juſqu'à l'eſpérance d'avoir ſur la terre un eſpace libre pour repoſer & pour mourir ? Aimera-t-il, défendra-t-il comme ſes foyers, & comme ſa patrie, un lieu d'eſclavage & d'exil, où il ne pourra jamais dire : Le point que j'occupe eſt à moi ?

L'artifice & la violence ont trouvé le moyen de faire agir les hommes contre leurs intérêts, ou ſans autre intérêt que de fuir la peine attachée au crime de déſobéir. La religion eſt venue au ſecours de la politique ; l'habitude à l'appui de l'inſtitution ; l'ame, avec le tems, s'eſt pliée à une obéiſſance aveugle, & cette attitude contrainte eſt devenue enfin comme ſon état naturel. C'eſt ainſi qu'on a vu des armées d'eſclaves ſuivre leurs maîtres aux combats, avec une intrépidité

qui fait honte à des peuples libres : mais comme leur courage est ſans enthouſiaſme, il eſt preſque auſſi ſans ardeur : ferme & paſſif, il n'a pour lui qu'une immobile réſiſtance ; il feroit trop redoutable, s'il étoit plus animé. Toutefois, c'eſt moins la chaleur que la lumière qui lui manque : il eſt aveugle, & par-là dangereux pour la puiſſance qui l'emploie : c'eſt ici l'objet important.

Un homme qui ſert ſon pays parce qu'il l'aime, qu'il eſt heureux, ou qu'il eſpère au moins de l'être ; parce qu'il ne voit dans les loix ni excluſion, ni préférence qui l'empêche de ſe flatter qu'il participe au bien public ; parce qu'au deſtin de l'Etat il croit voir attaché le ſort de ſa famille, le ſien, celui de ſes amis ; cet homme, dis-je, eſt éclairé dans ſon zèle & dans ſon courage : il peut, ſans être abſurde, aimer dans ſa patrie une mère qui le chérit ; & cet amour, porté jusqu'à l'héroïſme, peut ſe dégager à la fin de tout intérêt perſonnel ; il peut paſſer dans tous les cœurs, devenir la vertu du peuple ;

& plus ce peuple est courageux, plus l'Etat doit compter sur lui.

Mais le soldat qui n'obéit que parce qu'un chef lui commande, obéira sans discernement à qui osera lui commander. Etranger à tous les partis, tous les partis lui sont égaux. Semblable au canon d'un rempart que l'on tourne contre la place, & qui, dès ce moment, foudroie les assiégés qu'il défendoit, une armée que rien n'attache à la constitution présente, la défend aujourd'hui, l'attaquera demain, suivant l'impulsion ou la direction du moment.

On compte sur un faux instinct d'attachement, d'obéissance; mais quoi que l'on ait fait pour étouffer dans l'homme le sentiment de ce qui lui est dû, la nature n'est qu'assoupie, un seul cri la peut réveiller.

Qu'au milieu de ce peuple stupide & vaillant, qui va combattre sans savoir pourquoi, tout-à-coup il s'élève un chef assez ambitieux & assez téméraire pour lui dire: « Arrêtez, » reconnoissez vos droits & le digne emploi » de vos forces. La terre qui vous a vus naître

» vous a répudiés : les loix vous ont exclus » de cet héritage commun : vous l'avez dé- » friché ; mais d'autres le possèdent ; vous & » le bœuf, qui sous le joug est attaché à la » charrue, vous êtes mis au même rang. La » nature vous appellent au partage de son » domaine, la tyrannie vous a repoussés, & » vous a dit : *Vous n'êtes point des hommes ;* » *vivez comme ces animaux, pour me servir &* » *m'obéir.* O mes amis ! est-il donc vrai que » vous soyez pareils aux animaux serviles ? » Est-il vrai que comme eux vous trembliez » sous vos maîtres, vous qui ne tremblez » point devant vos ennemis ? Ah ! vos en- » nemis sont vos maîtres, & c'est pour eux » que vous voulez aller répandre votre sang ! » Connoissez mieux le prix de ce sang qu'on » prodigue. C'est votre liberté ravie qu'il sera » beau de racheter. Vous avez laissé dans les » fers vos pères, vos enfans, vos femmes ; » & vous cherchez d'autres périls que celui » de les délivrer ! Peut-être un exacteur avide » les dépouille dans ce moment.... Suivez- » moi, venez réclamer les droits sacrés de



101958

» la nature ; forcez les loix à rétracter l'in-
» jure qu'elle vous ont faite, & l'État à la
» réparer ».

A ces mots, je demande s'il est avantageux, pour ce qu'on appelle l'État, que cette armée ait du courage ; si le frein de la discipline est un garant bien sûr de sa fidélité (1)?

---

(1) Pour s'attacher le peuple, & affoiblir ses maîtres, on lui a offert contre eux le refuge des loix & de l'autorité publique. En Bohême & en Moravie, on lui a donné des Avocats chargés de prendre sa défense, & des Tribunaux pour juger entre ses despotes & lui. Mais les Tribunaux établis pour protéger le foible contre l'homme puissant, seront-ils toujours vigilans, fermes, justes, incorruptibles ? Et en supposant la faveur, ou plutôt l'équité des loix constamment assurée à de pauvres esclaves contre des maîtres opulens, ceux-ci n'auront-ils pas encore le moyen de se venger par mille chagrins domestiques ? Favoriser un peuple esclave, ce n'est que pallier le mal. L'affranchir est le vrai remède. D'ailleurs, *diviser pour régner* est une politique a[illegible]é & pénible pour les Souverains qui l'emploient : il faut unir, & dominer par l'ascendant de la justice & de l'intérêt général.

Celui de la religion ſera plus reſpecté peut-être; mais combien n'eſt-il pas facile de convaincre un peuple opprimé, que la religion ne peut autoriſer ce qui outrage la nature; que tous les hommes ſont égaux devant l'Être éternel dont ils ſont tous l'ouvrage, & que tout ce qui porte le caractère de l'iniquité ne vient point de lui? Ce qui répugne le plus à l'homme, c'eſt de croire à un Dieu injuſte. Et quoi de plus injuſte, que le Dieu qui auroit fait des eſclaves & des tyrans?

L'excluſion donnée au peuple laboureur, pour la propriété des terres, nuiroit donc autant à la force qu'à la ſolidité de la conſtitution. Mais c'eſt peu qu'un Etat ſoit ſolide & puiſſant, il faut encore qu'il ſoit heureux; & cet avantage lui ſeul balanceroit les deux autres, s'il leur étoit oppoſé. Il nous reſte à voir s'ils s'accordent.

## BONHEUR.

Quand on eſt bien ſoi-même, croire que tout eſt bien, c'eſt le calcul de l'amour-propre, que la politique a ſouvent adopté.

Le bonheur de l'Etat, comme chacun l'entend, n'eſt bien ſouvent que le bonheur de la claſſe que l'on conſulte, ou de l'homme qu'on interroge. Tâchons ici de le voir dans toute ſon étendue, ſans excluſion ni préférence, avec les yeux de l'équité.

Le bonheur de l'Etat n'eſt excluſivement ni le bonheur du Souverain, ni le bonheur des Grands, ni le bonheur du peuple ; c'eſt le bonheur de tous les ordres de l'Etat, ſurtout celui du plus grand nombre dans le plus haut degré poſſible ; & le ſyſtême qui concilie le plus facilement & le plus ſûrement tous ces intérêts diviſés & contraires en apparence, eſt le plan qu'on doit préférer.

D'abord on ſent bien que la force & la ſolidité de la conſtitution doivent être la baſe du bonheur de l'Etat, puiſque ſa ſûreté, ſon repos en dépendent, & que ſa conſidération, d'où réſultent mille agrémens, lui vient du reſpect qu'il imprime, de l'aſcendant qu'il peut avoir, & du poids dont il eſt dans la grande balance des intérêts des Nations. Mais à ce bonheur collectif, qui réſulte

De ſon repos, de ſa ſûreté, de ſa gloire, ſe joint un bonheur de détail, diſtribué ſelon les rangs, & qu'un Légiſlateur ne doit pas négliger.

Les hommes cherchent leur bien-être ; ils ont cru le trouver dans la ſociété, & la ſociété s'eſt formée. Il a fallu des loix, & un dépoſitaire des loix ; il a fallu une force publique, & un dépoſitaire de cette force. Si la balance & le glaive avoient été remis en des mains différentes, la force auroit été ſans frein, & la loi ſans vigueur. On a réuni l'une & l'autre. Tel peuple, ſelon ſon génie, a pris pour dépoſitaire un Sénat ; tel autre un Roi, plus ou moins abſolu ; mais chacun d'eux, en ſe donnant un tuteur, un modérateur, n'a conſulté que ſon bien-être.

Dans le nombre des aſſociés, il s'en eſt trouvé de plus ſages, de plus vaillans, de plus utiles, que l'Etat regardoit comme ſes bienfaiteurs. Soit eſtime, ou reconnoiſſance, ou deſſein d'exciter par eux une noble émulation, la multitude a pu vouloir les élever au-deſſus d'elle, par des honneurs, des privilèges

& des possessions distinguées ; mais c'est encore son intérêt qu'elle a consulté en les favorisant.

Enfin elle s'est fait un sort à elle-même des avantages les plus naturels, & qui doivent lui être communs avec les classes privilégiées. Voilà donc trois rangs établis d'institution primitive, & par conséquent trois degrés de bien-être ; car le bien-être est la jouissance des avantages attachés à la condition de chacun.

Il est aisé de pressentir les conséquences de cette hypothèse ; mais on peut m'objecter d'abord qu'elle est gratuite, en ce qu'elle suppose le peuple instituteur de la société & distribuant le bien-être, lui qui, selon toute apparence, commença par être asservi.

Je réponds à cela que dans l'ordre établi rien n'est juste, & rien n'est durable que ce qui fut convenu selon la nature, l'équité, la saine raison, ou qui put l'être, dès la première institution entre des associés libres. Il est donc du plus grand intérêt pour l'Etat que la convention ait été libre, ou passe pour

l'avoir été, ſans quoi l'engagement commun ſeroit nul de droit naturel. La diſtinction des trois ordres établis par le plus nombreux, le plus utile & le plus fort, & ſur-tout par celui des trois qu'elle a le moins favoriſé, eſt donc ce qu'il y a de plus juſte, de plus prudent à ſuppoſer. Je paſſe aux conſéquences, & d'abord j'examine quels ſont les biens auxquels le plus grand nombre n'a jamais pu renoncer de plein gré, à moins d'erreur & de ſurpriſe : je le ſuppoſe auſſi modeſte qu'il put l'être dans le partage, & je le reduis à deux biens, la ſûreté & la liberté.

Par la ſûreté du peuple, j'entends pour lui le droit de vivre en paix du fruit de ſon travail, exempt de trouble & de dommage.

Or, à l'égard du cultivateur, ce droit exige l'aſſurance de poſſéder le fonds qu'il aura cultivé. Je crois avoir prouvé que l'un dépend de l'autre. Donc, pour ne pas laiſſer ſa vie à la merci de ſes aſſociés, la claſſe des cultivateurs dut s'aſſurer d'abord un fonds ſuffiſant à ſa ſubſiſtance ; & pour elle la propriété fut de première inſtitution.

Cette propriété n'intéresse pas moins la liberté que la vie ; car il n'est point de liberté dans la dépendance absolue ; & l'homme attaché à la terre, dépend de ceux qui la possèdent, & n'est libre qu'autant qu'il la peut posséder. C'est encore un point sur lequel il ne doit rester aucun doute.

Quelque humble & modéré que fût le plus grand nombre, il ne put donc pas s'interdire la propriété des biens-fonds ; & si le peuple fondateur, ou n'avoit pas été appellé au partage, ou n'y avoit pas consenti, ou si même il avoit été assez foible, assez insensé, assez ennemi de lui-même, pour se priver des premiers droits que la nature attache à sa condition, ses descendans seroient dispensés de plein droit de subir une loi si dure : selon les loix civiles même, une lésion excessive rend nul un contrat frauduleux.

Mais si la liberté, si la propriété sont de l'apanage du peuple, quels seront les privilèges de la Noblesse & des Grands ? Qu'on n'en soit pas en peine, il leur en reste assez pour nourrir leur orgueil, leur paresse &

leur faſte, & plus que les vertus, les talens n'en exigent, lorſqu'ils ont le mieux mérité. On peut voir ſi dans les Etats où le peuple eſt libre, & jouit des droits de la propriété, les Grands ſont dépouillés de tous leurs avantages; s'il n'eſt plus ni diſtinctions, ni prérogatives pour eux.

Voyons cependant s'ils entendent les intérêts de leur bonheur, & que l'un d'eux nous diſe ici ce qui les attache ſi fort à ce droit excluſif à la propriété.

« Ce droit, nous dira-t-il, nous vient de nos ancêtres; il eſt le prix de leur conquête, & le titre de leur grandeur: maîtres des enfans des vaincus, nous régnons ſur un peuple eſclave; il rampe & tremble devant nous; riches du fruit de ſon travail, nous lui en laiſſons ce qui ſuffit aux premiers beſoins de la vie; le reſte fait notre opulence, entretient notre faſte, & paye nos plaiſirs ».

Eh bien, raſſurez-vous, hommes durs & ſuperbes, ce faſte & ces plaiſirs vous ſeront conſervés. Ce peuple qui pour vous, ſoutient le poids du jour, ce peuple qui trempe ſon

pain dans sa sueur & dans ses larmes, n'exige pas que l'on retranche des délices de votre vie ce qui peut adoucir les rigueurs de la sienne. Vous êtes opulens, vous le serez encore, & vous le serez beaucoup plus. Le tribut qu'il vous doit, il veut vous le payer; en se multipliant, en peuplant vos campagnes, il veut les rendre plus fertiles, & ajouter à vos richesses le nouveau tribut des moissons dont il couvrira ces déserts. Il ne demande que le droit de ne plus craindre vos caprices, vos vexations, vos insultes; de pouvoir dire, en labourant le champ que vous lui aurez cédé : Il est à moi, la loi le garde & veille à ma propriété.

*La propriété*, dites-vous, *suppose la liberté; je n'aurai donc plus d'esclaves.* Des esclaves, cruel! & qu'en voulez-vous faire? Attenter à leur vie? Vous êtes donc un tigre. Au bien qu'ils auront amassé? Vous êtes donc un brigand. A l'innocence, à la pudeur de leurs femmes & de leurs filles? Vous êtes donc un vil & lâche corrupteur. Si vous n'exigez d'eux que l'amour, le respect, le

zèle à vous ſervir, ſachez que vos bienfaits, vos ſoins à protéger & à ſoulager leur foibleſſe, vous en répondent mieux que tous vos titres vains de conquête & de deſpotiſme. *Vos ancêtres les ont ſoumis!* Je ne conteſte point ce titre, dont on connoît la vanité : mais les ſoldats de vos ancêtres ont fait la conquête avec eux, leurs enfans ſont parmi ce peuple ; voyez ſi vous avez auſſi le droit d'opprimer le vainqueur. Que dis-je ? Et que vous ſerviroit ce droit frivole & chimérique, ſi jamais un bon Roi, laſſé de vos refus, diſoit à ce peuple : « Armez-vous, la loi vous » affranchit, & l'État vous protège ». Entre la loi qui déſavoue votre dureté tyrannique, & la nature, qui s'en indigne, & demande à s'en délivrer, quelle eſt donc votre confiance ? Seuls au milieu d'un peuple que vous rendez farouche, vous croyez-vous en ſûreté ? Je ne vous parle point encore des vices attachés à la ſervitude, comme la fourberie & la baſſeſſe d'ame, la perfidie & la noirceur. Je ſuppoſe, en faveur de ce peuple aſſervi, qu'il ſoit honnête malgré vous ; que la bonté

du naturel l'ait emporté ſur l'habitude de la honte & de l'aviliſſement ; je veux que tout ce qu'on a fait pour le dépraver, le corrompre, n'ait pu étouffer dans ſon ame le germe de l'honneur & celui des vertus. Malheur à vous, ſi jamais ce germe ſe développe, & ſi, avec lui, ſe raniment les ſentimens de nobleſſe, d'égalité, de liberté. Ce ſera le moment de la révolution ; & ce moment peut-être approche. Voilà preſque toute l'Europe ſortie de l'abrutiſſement. Les ſciences, les arts & la philoſophie chaſſent pas à pas devant eux la barbarie comme un nuage (1) ; & déja leurs rayons éclairent les climats où vous dominez. Appellez-vous heureuſe une ſituation où tout ſera perdu pour vous, ſi la raiſon, ſi la nature ſe fait entendre à vos vaſſaux, & les tire de cette enfance brutalement imbécille où vous les avez retenus ?

(1) La ſervitude eſt abolie dans la Carinthie & dans la Stirie. Ces provinces ſont diviſées en bien nobles & en biens vaſſaux. La liberté de la Poméranie eſt un bienfait du Roi de Pruſſe. Par-tout on ſent l'avantage d'avoir des citoyens plutôt que des eſclaves.

Vainement espéreriez-vous leur faire aimer la servitude par les ménagemens, la bonté, l'indulgence, dont vous useriez envers eux: il est aussi dangereux pour vous d'être doux, que d'être barbares; & vous le savez bien, vous qui dites sans cesse, qu'ils sont féroces & rebelles, & que jamais on ne les dompte que par la gêne & la rigueur. Vous dites vrai. Quand on fait tant que de tenir un peuple vigoureux à la chaîne, il faut que sa chaîne l'accable: plus légère, il la briseroit. Son ame n'est rampante qu'autant qu'elle est flétrie, atterrée par le malheur. S'il respire, il réfléchira; s'il réfléchit, il frémira de honte en voyant son abaissement. Tenez sa tête assujettie & inclinée sous le joug, de peur qu'il ne lève les yeux & n'ose regarder le ciel, son origine. Ah Dieu! quel destin que le vôtre! Vous êtes condamnés à faire sans relâche une foule de malheureux. La nature peut-être vous avoit fait un cœur doux, sensible, compatissant; & jamais vous ne goûterez le charme de la bienfaisance: jamais vous n'oserez relever le courage de

l'infortuné qui vous sert : ce seroit vous trahir que de lui révéler qu'il est né votre égal, que vous êtes son frère. Il repousseroit jusqu'aux marques d'une indigne & fausse pitié. « Si nous sommes égaux, & si nous » sommes frères, rends-moi libre, vous » diroit-il, & pour premier bienfait cesse de » me ravir les dons que m'a faits la nature ».

Eh quoi ! l'orgueil invétéré d'un despotisme héréditaire vous auroit-il endurci l'ame au point de vous rendre insensibles au cri de la nature indignée & souffrante, aux larmes de l'humanité ! Si le droit d'avilir, d'écraser vos semblables vous rend heureux, c'est vous qui n'êtes plus des hommes, & c'est vous qu'il faut enchaîner.

Mais je veux, comme vous, ne penser qu'à vous-mêmes, & ne voir que vos intérêts. La première de vos richesses, ce sont ces hommes avilis ; & sans le travail de leurs mains, vous seriez aussi pauvres qu'eux : il est donc important pour vous de vous les attacher ; il en est deux moyens, ou la contrainte, ou le bien-être.

Par la contrainte il eſt poſſible de retenir ceux qui ſont nés ; mais elle n'agit point ſur ceux qui ſont à naître, ou plutôt elle les repouſſe, s'il eſt permis de le dire, dans le néant, d'où l'eſpérance du bonheur les eût fait ſortir. Ainſi tout ce qu'elle dérobe à la vie, eſt perdu pour vous, & retranché de vos richeſſes.

A l'égard du peuple exiſtant, la contrainte le retient-elle ? La fuite eſt la reſſource des foibles opprimés. La nature la leur ménage, & la loi s'y oppoſe en vain. En vain vous demandez à la force publique de s'élever & de ſévir contre une évaſion ruineuſe pour vous. Dans l'alternative preſſante, ou de négliger la pourſuite de vos eſclaves échappés, ou de révolter la nature, en les ramenant dans vos chaînes, pour y vieillir déſeſpérés, la loi, honteuſe d'elle-même, ſe relâche de ſa rigueur : pour n'être pas atroce, elle demeure oiſive. Les loix de Sparte dormirent un jour ; celle-ci, plus dénaturée, doit dormir éternellement. Ainſi vous perdez à la fois l'homme & le fruit de ſon travail ;

ainsi vos campagnes désertes sont des bi
stériles pour vous.

Le changement prodigieux qu'apporteroit dans ces campagnes le bien-être du paysan devenu possesseur & libre, la population, l'abondance, qui seroient tour-à-tour l'effet l'une de l'autre; l'accroissement de vos richesses, qui seroit la suite infaillible de la culture encouragée; tout cela, dis-je, est éloigné & ne vous touche que foiblement. L'intérêt du moment l'emporte, & vous ne consultez que lui. Cet intérêt qui vous séduit est le tribut de l'industrie & du travail de vos esclaves: tribut décourageant pour eux, & par-là ruineux pour l'Etat & pour vous. « Quand les Sauvages de la Louisiane veulent » cueillir les fruits d'un arbre, ils l'abattent, » dit Montesquieu; c'est l'image du despo- » tisme »: c'est sur-tout l'image du vôtre. Votre avarice impatiente se trahit elle-même en voulant s'assouvir.

Non, dans l'état de liberté, de propriété universelle, vos vassaux n'acheteroient point de vous le droit de s'enrichir, d'enrichir

ur patrie ; mais en y versant les produits de l'industrie & du commerce, ils donneroient chez vous aux fruits de la culture plus de débit & de valeur ; ils ne seroient plus condamnés à laisser submerger & périr leurs moissons, pour aller recueillir les vôtres (1) ; vous seriez obligés d'en partager les fruits avec d'heureux cultivateurs ; mais alors même ce partage vous seroit plus avantageux que ne l'est aujourd'hui la pleine jouissance des fruits d'un servile travail. La terre à regret cultivée, semble être fertile à regret ; & sous des mains avares de leurs peines, elle est avare de ses dons.

Enfin, si vous vous refusez à cette espérance éloignée, serez-vous sans inquiétude sur les dangers que vous courez, entourés de ces malheureux que tout semble inviter

(1) Les corvées seront toujours une source de vexation. Telle journée du paysan dérobée à son propre champ lui fera perdre sa récolte. Il est à souhaiter que jamais, dans aucun pays, on ne charge la terre que d'une redevance en fruits, ou que d'une rente en argent.

au crime, & que vous avez mis au po
de ne pouvoir être punis ?

J'ai ſuppoſé juſqu'à préſent vos eſclaves exempts des vices attachés à leur condition : mais s'ils ſont tels que leur baſſeſſe & votre dureté l'annoncent, avilis, dépravés, aigris par le malheur, effarouchés par la ſouffrance, rendus fourbes & traîtres par leur abjection, durs & cruels par votre exemple, ſans aucun ſentiment, ni d'honneur, ni de honte, ne connoiſſant de droit que celui de la force, tel que vous l'exercez ſur eux, preſſés par la miſère & par le déſeſpoir ; quel eſt, pour eux, le frein du crime ? Quel en ſera le châtiment ? La mort ? Elle n'eſt effrayante qu'autant que l'on tient à la vie ; & celui dont la vie eſt un cercle de maux, doit craindre bien peu de mourir. Rien de plus commun que d'entendre les ſcélérats s'encourager par ce mot conſolant pour eux, *la mort n'eſt qu'un inſtant.*

Il eſt des peines plus durables, plus effrayantes que la mort pour l'homme accoutumé à une vie heureuſe ; mais à des hommes

opprimés dans leur état d'innocence, quelle peine infliger lorſqu'ils ſont criminels ? L'homme étranger par-tout ne connoît point d'exil. Où ſera-t-il plus malheureux que dans les lieux qui l'ont vu naître ? Condamné en naiſſant au plus dur eſclavage, il ne peut qu'en changer ; & vous l'avez réduit à défier les loix de le rendre plus miſérable. Il lui eſt égal de traîner la chaîne de l'Etat, ou celle d'un maître ; & forçat de l'un ou de l'autre, il ne voit jamais devant lui que travail, miſère & tourment.

Toutes les peines ſont relatives à la condition habituelle des hommes : ainſi, dans un Eat où le peuple eſt heureux, des peines modérées ſont reſpecter les loix, & l'intervalle entre le ſort de l'innocent & du coupable eſt aſſez effrayant pour arrêter le crime. Mais lorſque la condition de l'homme irréprochable touche à celle du criminel, le paſſage de l'une à l'autre n'intimide point celui-ci : on eſt forcé de recourir aux ſupplices les plus horribles, de renoncer à la clémence, d'être cruel par humanité. Encore

la mort est-elle un terme où le coupable est sûr que ses maux finiront ; & son courage devient atroce, comme les peines qu'on lui destine. Tremblez donc, vous qui réduisez les hommes au courage du désespoir : vos biens, vos jours, rien n'est en sûreté au milieu d'un troupeau d'esclaves, qui, n'ayant rien à regretter, n'ont aussi presque rien à craindre : à moins que d'être aussi stupides, & aussi abrutis qu'eux-mêmes, vous ne serez jamais heureux.

Quant au Souverain, si son cœur n'est pas absolument pervers, il doit trouver son plus grand bien dans le plus grand bien de ses peuples. Son vrai bonheur consiste à être aimé & obéi de ses sujets, à être libre pour le bien, & aussi puissant qu'il est juste. Et qui ne voit que tous ces avantages sont du côté des loix qui laisseront aux hommes le plus de liberté possible, en ne prenant jamais sur l'*égalité* que ce qu'elle a d'incompatible avec le droit, l'ordre & le bien public ?

Or, ni la liberté, ni la propriété accordée à la classe d'hommes la plus nombreuse, la plus

[illegible]ile, la plus précieuſe à l'Etat, n'ont rien d'oppoſé, de nuiſible à l'ordre & au maintien de la ſociété. Si donc un Souverain conſent lui-même à l'excluſion que la loi donne à cette claſſe dédaignée, il ſe reconnoît foible, ou ſe déclare injuſte; & ſi c'eſt impuiſſance, il ſe fait mépriſer; ſi c'eſt abandon volontaire, il autoriſe à le haïr.

Plus le peuple eſt heureux, plus le Prince eſt puiſſant: c'eſt une règle invariable. Plus l'autorité ſubalterne eſt limitée & reſtreinte, plus l'autorité dominante a de liberté, d'énergie, de conſiſtance & de vigueur. Ces petits pouvoirs diſperſés ſont autant d'écueils & d'obſtacles pour la volonté ſouveraine; & la raiſon en eſt ſenſible: l'objet naturel de la volonté ſouveraine eſt le bien public dont ces pouvoirs ſont ennemis, parce qu'ils ſont autant d'abus & de calamités publiques. Ainſi, tout ce qu'un Prince entreprend de plus juſte & de plus utile à l'Etat eſt traverſé par l'intérêt de ceux qui ſont heureux du malheur de ſes peuples.

Mais que dis-je, *ſes peuples?* ils ne feront

à lui que du moment qu'ils seront libres: leur dépendance immédiate absorbe leur soumission. Aveugles instrumens des volontés d'un maître, ils ne connoissent de devoir qu'une obéissance servile, de vertu que la patience, de raison que l'habitude & que la nécessité. Rois, ils vous seront dévoués, si on leur ordonne de l'être; si on leur dit de vous trahir, de se soulever contre vous, ils croiront aussi le devoir. Ainsi vous dépendez de ceux dont ils dépendent; & votre liberté ne vous sera rendue qu'avec celle de vos sujets. Ne vous laissez point éblouir par cet appareil de puissance que peuvent vous donner de nombreuses armées, qu'on envoie à la mort quand vous le commandez. Que vous importe d'étaler toutes ces forces au-dehors, si au-dedans vous êtes foibles, si vous l'êtes sur-tout pour opérer le bien? Une loi sage & salutaire vous honoreroit plus que dix combats sanglans; & cette loi, vous n'avez pas l'autorité de l'établir, s'il faut l'établir aux dépens de cette classe despotique qui domine sur vos sujets. Voilà quelle est pour vous la

peine de laisser votre peuple dans l'esclavage. Avec un cœur sensible, une ame bienfaisante, pourriez-vous être heureux, & les voir opprimer ?

Non sans doute : on en peut juger par les efforts que vous faites pour affranchir vos sujets, pour attirer la liberté, & tout le bien qu'elle produit dans les champs où la barbarie avoit traîné la servitude.

O rives du Volga ! plaines de Saratof, où trente mille familles, que l'infortune a chassées de leur pays, trouvent une heureuse patrie, & forment un peuple nouveau ! avez-vous vu le despotisme leur imposer les loix d'un honteux esclavage ? C'est à la voix de la Nature & de l'Humanité qu'elles ont accouru. « Venez, leur a dit cette voix, venez être » heureuses & libres. Voilà des champs » qui ne demandent que la main du culti- » vateur : ils sont à vous, les fruits vous en » sont assurés ; l'Etat lui-même renonce pour » long-tems au tribut qui lui en feroit dû. De » nouveaux sujets, qu'il s'engage à rendre » heureux comme leurs pères, sont le seul

» bien qu'il veut de vous. Béniſſez votre
» Souveraine, aimez-la, proſpérez en paix;
» voilà ſes loix & vos devoirs : la liberté,
» l'égalité, la ſûreté la plus profonde, la
» propriété inviolable & des champs qu'elle
» vous accorde & des riches moiſſons dont
» ils vont ſe couvrir; voilà ſes bienfaits
» & vos droits (1) ».

Ainſi le bonheur d'un Etat, ſa force, ſa ſolidité, tout réclame, en faveur du peuple des campagnes, la propriété du terrein, comme un droit d'aſſocié libre, que les loix n'ont pu lui ravir.

Mais voyons ſi tant d'avantages ne ſeroient point contrariés par quelques inconvéniens.

Le premier qui ſe préſente eſt l'apparence de deſpotiſme qu'il y auroit à dépouiller les nobles d'une longue poſſeſſion.

Je réponds que la poſſeſſion n'eſt légitime qu'autant que l'acquiſition a pu l'être, & qu'elle ne tient jamais lieu que du titre qu'elle ſuppoſe. Ce point de droit mérite d'être développé.

(1) Cette eſpérance n'a pas été remplie.

Une terre, par exemple, doit appartenir à quelqu'un; elle eſt cenſée appartenir à celui qui la poſſède, juſqu'à ce qu'il ſoit prouvé qu'elle ne lui appartient pas; il doit même y avoir un terme au-delà duquel cette preuve ne ſoit plus admiſe; & comme il n'eſt point de titres qui ne périſſent avec le tems, la ſûreté publique exige que le tems tienne lieu des titres que lui-même il aura détruits. C'eſt ainſi qu'eſt fondé le droit de preſcription: il ſuppoſe, comme l'on voit, la poſſibilité d'une acquiſition légitime; & par la raiſon contraire, le droit de réclamer un bien évidemment uſurpé, ne preſcrit jamais. Or, la propriété de ſoi-même, ou la liberté perſonnelle, eſt un bien dont jamais un peuple n'a pu ſe deſſaiſir, à moins que, par la fraude, ou par la violence, on ne l'en ait dépouillé. Le droit qu'il a d'y rentrer ne peut donc jamais preſcrire. Il en eſt de même du droit de poſſéder des biens-fonds, auquel, comme on vient de le voir, il n'a jamais pu renoncer, & que nulle autre claſſe ne peut s'attribuer à l'excluſion d'un peuple libre.

La propriété des biens-fonds est toujours conditionnelle.. Les biens sont, pour l'Etat, la source de la vie ; & il faut que l'Etat subsiste à quelque prix que ce soit : il a donc le droit d'exiger qu'ils ne demeurent pas incultes, & de dire à la classe qui les possède : « Ou cultivez-les vous-mêmes, ou hâtez-vous » de les céder à qui les cultivera ». Or, si le peuple est libre, on ne peut exiger qu'il cultive des champs qui ne sont point à lui ; & si, pour prix de son labeur, il demande sa part à la propriété, il faudra bien qu'on la lui rende. La loi qui la lui rend ne fait donc qu'obliger le propriétaire à prévenir la juste demande du peuple, & à subir la condition que le peuple lui imposeroit.

Le droit de rendre la liberté & la propriété au peuple est encore plus manifeste dans un Etat où la Noblesse vient elle-même d'être affranchie, & de prouver, par son exemple, que pour rendre les hommes libres, l'Etat n'a besoin que d'un acte de sa suprême volonté (1).

(1) Je conviens que l'opinion, l'usage, l'habitude,

Le second inconvénient eſt le danger de ruiner les nobles, ſi on affranchit leurs vaſſaux. Ceux-ci doivent haïr leurs maîtres; & s'ils ſont livrés à eux-mêmes, leur premier mouvement ſera de les quitter. Dès-lors la liberté des uns, ſeroit la ruine des autres; & cette déſertion ſeroit ſur-tout à craindre dans un pays où le Monarque auroit d'immenſes territoires à donner aux cultivateurs: car ils y ſeroient attirés par la conceſſion gratuite, par la franchiſe & les ſecours que l'Etat leur accorderoit.

Mais il eſt aiſé d'empêcher que la loi de propriété ne cauſe aux Grands ce préjudice. La liberté d'acquérir peut d'abord avoir pour

un attachement obſtiné à d'anciens abus, exigent des ménagemens; mais quand on a pour ſoi la raiſon, la juſtice, l'intérêt public, le bien même de ceux qu'on y trouve oppoſés, les ménagemens qu'on leur doit ſe bornent à ne rien preſſer, & à donner le tems aux eſprits prévenus de revenir au vrai par la plus douce voie. C'eſt le cas du précepte *feſtina lentè*, à l'exemple de la Nature, qui procède dans ſes ouvrages avec conſtance & lenteur.

limites celles du territoire où le paysan ser… né. Ce territoire, évalué par des arbitres publics, le Seigneur feroit obligé de le céder à ses vassaux, à des conditions prescrites & réglées sur sa valeur; & le paysan n'auroit droit d'aller s'établir au-dehors que sur le refus du Seigneur de l'établir dans son domaine. Par-là leurs intérêts feroient conciliés: le Seigneur, au lieu d'un esclave, auroit un tributaire libre; & son droit, plus juste & moins dur, en feroit bien plus assuré.

Le troisième inconvénient est le désordre que peut causer cette grande révolution. Un peuple, ou par son naturel, ou par la dureté de son institution, peut avoir des mœurs si abjectes & si fortes en même tems, qu'il feroit dangereux peut-être de lui rendre la liberté.

Ce passage, en effet, peut être inquiétant; mais l'expérience rassure. On voit en Russie une classe d'hommes naturels du pays, qui ne sont ni nobles ni esclaves: ce sont des paysans libres qui possèdent en propre, & cultivent eux-mêmes, ou font cultiver leur

[illegible]n (1). Ces sujets de l'Etat, les plus heureux sans doute, sont-ils & sans mœurs & sans frein ? L'empire & le pouvoir que les loix ont sur eux, elles l'auront sur leurs semblables. Il est absurde de prétendre que l'homme soit plus intraitable lorsqu'il devient plus heureux.

Des esclaves accoutumés à la hauteur du despotisme, soupçonnent, dit-on, de foiblesse & de timidité celui qui les ménage : la rigueur est pour eux le signe de la force ; indociles à la douceur, ils ne cèdent qu'à la menace & à la crainte des châtimens.

Cela doit être ainsi ; & c'est une raison pour leur donner des loix sévères, & dont la rigueur leur impose : mais il faut que ces loix réprimantes soient justes. Car si la loi n'est envers eux que dure, impérieuse,

---

(1) Le nombre en est considérable dans les Gouvernemens de Woronez, de Cazan, de Moscou, & dans la petite Russie : il y en a, dit-on, jusqu'à 450000 qui paient la capitation ; c'est cette espèce de Tiers-Etat, qu'on appelle Odnodwortzi.

inique, elle ſe fera craindre encore moins que haïr; il faut qu'on la craigne & qu'on l'aime.

Malgré la dégradation de la nature dans un tel peuple, on a remarqué qu'il eſtime la droiture & la probité; on l'a vu, dans les armées, rejetter avec mépris un chef qui l'avoit trompé, même en des choſes légères, refuſer de lui obéir, & demander qu'on lui donnât un homme plus digne de le commander. Ce trait de caractère indique l'aſcendant qu'auroit ſur ces eſprits farouches, la droite & ſévère équité.

Enfin, l'Eſclavon ſe ſoumet aux règles de la diſcipline, & les reſpecte autant & plus qu'aucun peuple de l'Univers. Que l'on donne à ſes loix civiles toute l'autorité de ſes loix militaires, il les reſpectera de même, & l'on verra bientôt ces loix l'apprivoiſer & l'adoucir, lui inſpirer des mœurs honnêtes, des lumières & des vertus.

Le quatrième inconvénient intéreſſe le peuple même. On peut craindre, non ſans raiſon, que les payſans affranchis & devenus

propriétaires, ne trouvent des tyrans publics plus avides, plus inhumains, & plus ſûrs de l'impunité. Un maître épargne ſes eſclaves, par intérêt du moins, ſi ce n'eſt par juſtice : mais les déprédateurs publics n'ont aucun intérêt à ménager leur proie. Contre eux le refuge du peuple, c'eſt le Seigneur qui le protège, qui reçoit ſa plainte, & qui la porte au pied du Trône, où, ſans lui, elle n'arriveroit jamais. Le payſan n'ayant plus de maître, n'aura plus de défenſeur : livré à lui-même, il eſt à la merci de ces exacteurs inflexibles ; & l'on voit plus d'un peuple libre écraſé ſous le poids des impôts arbitraires, porter envie à la pauvreté du ſerf que ſon maître nourrit.

Entre ces deux ſortes d'oppreſſions, je ſens qu'on ſeroit effrayé du choix : mais je l'ai déjà dit, ni l'un ni l'autre excès n'eſt un malheur inévitable.

Dans toutes les grandes Monarchies où l'on a voulu aſſurer la liberté, la propriété, le repos, le bonheur des peuples, comme dans celle des Romains, dans celle des

Chinois, dans celle des Incas, on n'a eu qu'un moyen; & c'est par-tout le même. Par-tout on a vu que des Juges & des préposés sédentaires se laissoient corrompre & gagner; qu'intéressés aux vexations, ils en devenoient les complices. On a institué des Tribunaux mobiles & des surveillans passagers (1), qui, étrangers par-tout, ne contractoient jamais ni liaison, ni habitude, & qui, dans leur message imprévu & rapide, ne donnoient pas le tems à la séduction de fléchir leur sévérité. C'est par eux que les Princes ont fait, dans leurs Etats, l'inspection la plus fidelle; & ces hommes intègres, affidés au Monarque, & dévoués au bien public, ont été, pour la sagesse & la justice des bons Rois, ce que le télescope est pour l'astronomie: ils leur ont prolongé la vue, & rendu présens les objets que la distance auroit dérobés à leurs yeux. Avec ce moyen,

(1) Les Romains les appelloient *Curiosi*; les Péruviens, *Cucuiricoc*, ceux qui ont l'œil à tout; & les François *Missi Dominici*.

pratiqué aux extrémités des deux mondes ; un Prince peut être lui-même le protecteur de ses sujets ; & ils trouveront sous ses loix un refuge plus sûr que sous le joug d'un maître.

En supposant donc le problême de la propriété résolu en faveur du peuple des campagnes, on demande jusqu'où ce droit de propriété devroit s'étendre pour l'avantage de l'Etat. A quoi je réponds : aussi loin que la faculté d'acquérir.

Hélas ! a-t-on besoin de mettre d'autres bornes à la fortune de celui qui ne peut s'enrichir qu'à force de travaux ? Et plût au ciel qu'il espérât de s'élever jusqu'à la classe du citoyen riche & puissant ! Acquérir dans le territoire auquel l'attache sa naissance, est la seule restriction qu'on puisse donner à la loi. Toute limite imposée à l'émulation des hommes rétrécit leur ame & l'attriste ; & c'est sur-tout pour l'espérance que la prison la plus vaste est toujours une prison.

Qu'il soit permis au laboureur de se flatter que ses neveux tenteront un riche commerce ;

que le commerçant à son tour puisse [illegible] pour la patrie, un jeune guerrier plein d'ardeur; que la carrière de la gloire soit ouverte à ce citoyen, & que du soc de la charrue jusqu'au faîte des honneurs, l'abîme soit comblé, l'intervalle applani; c'est alors que l'Etat n'est qu'un corps animé par l'intérêt patriotique, & que tout homme est citoyen; parce que les loix sont égales, & que nul n'est exclu d'aucun des avantages que promet la société.

Prima enim pars æquitatis est æqualitas.

SENEC. *Epist.* 30.

# FRAGMENS
## DE
# PHILOSOPHIE MORALE.

## DE LA GLOIRE.

LA gloire eſt l'éclat de la bonne renommée. L'eſtime eſt un ſentiment tranquille & perſonnel ; l'admiration, un mouvement rapide & quelquefois momentané ; la célébrité, une renommée étendue ; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime & ſoutenu d'une admiration univerſelle.

L'eſtime a pour baſe l'honnête ; l'admiration, le rare & le grand dans le bien moral ou phyſique ; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude ; la gloire, le merveilleux.

Nous appellons merveilleux ce qui s'élève

ou semble s'élever au-dessus des fo[illegible] la nature : ainsi la gloire humaine, la seule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion : elle est vraie ou fausse comme elle.

Il y a deux sortes de fausse gloire : l'une est fondée sur un faux merveilleux ; l'autre sur un merveilleux réel, mais funeste. Il semble qu'il y ait aussi deux espèces de vraie gloire, l'une fondée sur un merveilleux agréable, l'autre sur un merveilleux utile au monde ; mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée sur un faux merveilleux, n'a que le règne de l'illusion, & s'évanouit avec elle : telle est la gloire de la prospérité. La prospérité n'a point de gloire qui lui appartienne ; elle usurpe celle des talens & des vertus, dont on suppose qu'elle est la compagne : elle en est bientôt dépouillée, si l'on s'apperçoit que ce n'est qu'un larcin ; & pour l'en convaincre, il suffit d'un revers : *eripitur personna, manet res.* On adoroit la Fortune dans son favori ; il est disgracié ; on le

méprise. Mais ce retour n'eſt que pour le peuple : aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la proſpérité ne prouve rien, l'adverſité n'a rien à détruire.

Qu'avec un eſprit ſouple & une ame rampante, un homme né pour l'oubli, s'élève au ſommet de la fortune ; qu'il parvienne au comble de la faveur ; c'eſt un phénomène que le vulgaire n'oſe contempler d'un œil fixe : il admire, & il ſe proſterne ; mais l'homme ſage n'en eſt point ébloui : en obſervant ce corps lumineux en apparence, il voit que ce qu'on appelle ſa lumière, n'eſt rien qu'un éclat réfléchi, ſuperficiel & paſſager.

La gloire fondée ſur un merveilleux funeſte, fait une impreſſion plus univerſelle ; &, à la honte des hommes, il faut des ſiècles pour l'effacer : telle eſt la gloire des talens ſupérieurs, appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeſte, mais le plus frappant, fut toujours l'éclat des conquêtes. Il va nous ſervir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il eſt

absurde d'attacher la gloire aux causes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes, dans l'espoir du butin, en ont suivi un seul au carnage. D'abord un seul homme à la tête de vingt mille hommes déterminés & dociles, intrépides & soumis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou subjugué un plus grand nombre. Leur chef a eu le front de dire, *J'ai combattu, je suis vainqueur ;* & l'univers a répété, *Il a combattu, il est vainqueur :* de-là le merveilleux & la gloire des conquêtes.

Savez-vous ce que vous faites, peut-on demander à ceux qui célèbrent les conquérans ? vous applaudissez à des gladiateurs, qui, s'exerçant au milieu de vous, se disputent le prix que vous réservez à qui vous portera les coups les plus sûrs & les plus terribles. Redoublez d'acclamations & d'éloges : aujourd'hui ce sont les corps sanglans de vos voisins qui tombent épars dans l'arène ; demain ce sera votre tour.

Telle est la force du merveilleux sur

les esprits de la multitude. Les opérations productrices ſont la plupart lentes & tranquilles ; elles ne nous étonnent point. Les opérations destructives ſont rapides & bruyantes ; nous les plaçons au rang des prodiges. Il ne faut qu'un mois pour ravager une province ; il faut dix ans pour la fertiliſer. On admire celui qui l'a ravagée ; à peine daigne-t-on penſer à celui qui la rend fertile. Faut-il s'étonner qu'il ſe faſſe tant de grands maux, & ſi peu de grands biens ?

Les peuples n'auront-ils jamais le courage, ou le bon ſens de ſe réunir contre celui qui les immole à ſon ambition effrénée, & de lui dire d'un côté comme les ſoldats de Céſar :

*Liceat diſcedere, Cæſar,*
*A rabie ſcelerum. Quæris terrâque marique*
*His ferrum jugulis. Animas effundere viles,*
*Quolibet hoſte, paras.* (Lucan.)

de l'autre côté, comme le Scythe à Alexandre : « Qu'avons-nous à démêler avec toi ?
» Jamais nous n'avons mis le pied dans ton

» pays. N'eſt-il pas permis à ceux qui vivent
» dans les bois d'ignorer qui tu es, & d'où
» tu viens » ?

N'y aura-t-il pas du moins une claſſe d'hommes aſſez au-deſſus du vulgaire, aſſez ſages, aſſez courageux, aſſez éloquens, pour ſoulever le monde contre ſes opreſſeurs, & lui rendre odieuſe une gloire barbare ?

Les gens de lettres déterminent l'opinion d'un ſiècle à l'autre : c'eſt par eux qu'elle eſt fixée & tranſmiſe : en quoi ils peuvent être les arbitres de la gloire, & par conſéquent les plus utiles des hommes, ou les plus pernicieux.

*Vixêre fortes ante Agamemnona*
*Multi ; ſed omnes illacrymabiles*
*Urgentur, ignotique longâ*
*Nocte, carent quia vate ſacro.* (Horat.)

Abandonnée au peuple, la vérité s'altère & s'obſcurcit par la tradition ; elle s'y perd dans un déluge de fables. L'héroïque devient abſurde en paſſant de bouche en bouche.

D'abord on l'admire comme un prodige ; bientôt on le méprise comme un conte suranné, & l'on finit par l'oublier. La saine postérité ne croit des siècles reculés, que ce qu'il a plu aux Ecrivains célèbres.

Louis XII disoit : « Les Grecs ont fait » peu de choses ; mais ils ont ennobli le peu » qu'ils ont fait par la sublimité de leur » éloquence. Les François ont fait de grandes » choses & en grand nombre ; mais ils n'ont » pas su les écrire. Les seuls Romains ont eu » le double avantage de faire de grandes » choses, & de les célébrer dignement ». C'est un Roi qui reconnoît que la gloire des Nations est dans les mains des gens de lettres.

Mais, il faut l'avouer, ceux-ci ont trop souvent oublié la dignité de leur état ; & leurs éloges prostitués aux crimes heureux, ont fait de grands maux à la terre.

Demandez à Virgile quel étoit le droit des Romains sur le reste des hommes ; il vous répond hardiment,

*Parcere subjectis, & debellare superbos.*

Demandez à Solis ce qu'on doit penser de Cortès & de Montézuma, des Mexicains & des Espagnols : il vous répond que Cortès étoit un héros, & Montézuma un tyran; que les Mexicains étoient des barbares, & les Espagnols des gens de bien.

En écrivant, on adopte un personnage, une patrie; & il semble qu'il n'y ait plus rien au monde, ou que tout soit fait pour eux seuls. La patrie d'un sage est la terre, son héros est le genre humain.

Qu'un courtisan soit un flatteur, son état l'excuse en quelque sorte, & le rend moins dangereux. On doit se défier de son témoignage : il n'est pas libre. Mais qui oblige l'homme de lettres à se trahir lui-même & ses semblables, la nature & la vérité ?

Ce n'est pas tant la crainte, l'intérêt, la bassesse, que l'éblouissement, l'illusion, l'enthousiasme, qui ont porté les gens de lettres à décerner la gloire aux forfaits éclatans. On est frappé d'une force d'esprit ou d'ame, surprenante dans les grands crimes, comme dans les grandes vertus. Les imaginations

vives n'en ont vu l'explosion que comme un développement prodigieux des ressorts de la nature, comme un tableau magnifique à peindre. En admirant la cause, on a loué les effets: ainsi les tyrans de la terre en sont devenus les héros.

Les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée où l'opinion l'avoit mise. Alexandre avoit sans cesse devant les yeux la fable d'Achille; Charles XII, l'histoire d'Alexandre: de-là cette émulation funeste qui, de deux Rois pleins de valeur & de talens, fit des guerriers impitoyables. Le roman de Quinte-Curce a peut-être fait les malheurs de la Suède; le poëme d'Homère, les malheurs de l'Inde; puisse l'histoire de Charles XII ne perpétuer que ses vertus!

Le sage seul est bon poëte, disoient les Stoïciens. Ils avoient raison: sans un esprit droit & une ame pure, l'imagination n'est qu'une Circé, & l'harmonie qu'une Sirène.

Il en est de l'Historien & de l'Orateur comme du Poëte: éclairés & vertueux, ce sont les organes de la justice, les flambeaux

de la vérité ; paſſionnés & corrompus, ce ne ſont plus que les courtiſans de la proſpérité, les vils adulateurs du crime.

Les Philoſophes ont uſé de leurs droits, & parlé de la gloire en maîtres.

« Savez-vous (dit Pline à Trajan) où réſide » la gloire véritable, la gloire immortelle » d'un Souverain ? Les arcs de triomphe, les » ſtatues, les temples même & les autels » ſont démolis par le tems ; l'oubli les efface » de la terre. Mais la gloire d'un Héros, qui, » ſupérieur à ſa puiſſance illimitée, ſait la » dompter & y mettre un frein, cette gloire » inaltérable fleurira même en vieilliſſant ».

« En quoi reſſembloit à Hercule ce jeune » inſenſé qui prétendoit ſuivre les traces (dit » Sénèque en parlant d'Alexandre), lui qui » cherchoit la gloire ſans en connoître ni la » nature ni les limites, & qui n'avoit pour » vertu qu'une heureuſe témérité ? Hercule » ne vainquit jamais pour lui-même ; il tra- » verſa le monde pour le venger, & non pour » l'envahir. Qu'avoit-il beſoin de conquêtes, » ce héros, l'ennemi des méchans, le vengeur

des

» des bons, le pacificateur de la terre & des » mers ? Mais Alexandre, enclin dès l'enfance à la rapine, fut le désolateur des » Nations, le fléau de ses amis & de ses ennemis. Il faisoit consister le souverain bien » à se rendre redoutable à tous les hommes; » il oublioit que cet avantage lui étoit commun, non-seulement avec les plus féroces, » mais encore avec les plus lâches & les plus » vils des animaux, qui se font craindre par » leur venin ».

C'est ainsi que les hommes, nés pour instruire & pour juger les autres hommes, devroient leur présenter sans cesse en opposition, la valeur protectrice & la valeur destructive, pour leur apprendre à distinguer le culte de l'amour, de celui de la crainte, qu'ils confondent le plus souvent.

Il suffit, direz-vous, à l'ambitieux d'être craint : la crainte lui tient lieu d'amour : il domine, ses vœux sont remplis. Mais ne voyez-vous pas que si l'illusion cesse, la crainte s'évanouit ? L'ambitieux, livré à lui-même, n'est plus qu'un homme foible &

timide. Persuadez à ceux qui le servent qu'ils se perdent en le servant; que ses ennemis sont leurs frères, & qu'il est leur bourreau commun; rendez-le odieux à ceux mêmes qui le rendent redoutable; que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout devoit trembler? Tamerlan, l'effroi de l'Asie, n'en sera plus que la fable: quatre hommes suffisent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'est à quoi seroit réduite la force & la gloire des conquérans, si l'on arrachoit au peuple le bandeau de l'opinion & les entraves de la crainte.

Quelques-uns se sont crus fort sages en mettant dans la balance, pour apprécier la gloire d'un vainqueur, ce qu'il devoit au hasard & à ses troupes, avec ce qu'il ne devoit qu'à lui seul. Il s'agit bien là de partager la gloire! C'est la honte qu'il faut répandre, c'est l'horreur qu'il faut inspirer. Celui qui épouvante la terre, est pour elle un Dieu infernal ou céleste: on l'adorera, si on ne l'abhorre: la superstition ne connoît point de milieu.

Ce n'eſt pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un conquérant : foible moyen de le dégrader ! Ce n'eſt pas lui qui a vaincu, mais c'eſt lui qui a fait vaincre. N'eſt-ce rien que d'inſpirer à une multitude d'hommes la réſolution de combattre & de mourir ſous ſes drapeaux ? Cet aſcendant ſur les eſprits, ſuffiroit lui ſeul à ſa gloire. Ne cherchez donc pas à détruire le merveilleux des conquêtes ; mais rendez ce merveilleux auſſi déteſtable qu'il eſt funeſte : c'eſt par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force & l'élévation d'une ame bienfaiſante & généreuſe, que l'activité d'un eſprit ſupérieur, appliquée au bonheur du monde, ſoient les objets de vos hommages ; & de la même main qui élevera des autels au déſintéreſſement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, ſoient traînées par les cheveux au tribunal redoutable de l'incorruptible poſtérité : c'eſt alors que vous ſerez les Néméſis de votre ſiècle, les Radamantes des vivans.

Si les vivans vous intimident, qu'avez-

vous à craindre des morts ? Vous ne leur devez que l'éloge du bien ; le blâme du mal, vous le devez à la Terre : l'opprobre attaché à leur nom rejaillira sur leurs imitateurs. Ceux-ci trembleront de subir à leur tour l'arrêt qui flétrit leurs modèles ; ils se verront dans l'avenir ; ils frémiront de leur mémoire.

Mais à l'égard des vivans mêmes, quel parti doit prendre l'homme de lettres, à la vue des succès injustes & des crimes heureux ? S'élever contre, s'il en a la liberté & le courage ; se taire, s'il ne peut, ou s'il n'ose rien de plus.

Ce silence universel des gens de lettres seroit lui-même un jugement terrible, si on étoit accoutumé à les voir se réunir pour rendre un témoignage éclatant aux actions vraiment glorieuses. Que l'on suppose ce concert unanime, tel qu'il devroit être : tous les Poëtes, tous les Historiens, tous les Orateurs se répondant des extrémités du monde, & prêtant à la renommée d'un bon Roi, d'un héros bienfaisant, d'un vainqueur pacifique, des voix éloquentes & sublimes,

pour répandre son nom & sa gloire dans l'univers ; que tout homme, qui, par ses talens & ses vertus aura bien mérité de sa patrie & de l'humanité, soit porté comme en triomphe dans les écrits de ses contemporains ; qu'il paroisse alors un homme injuste, violent, ambitieux, quelque puissant, quelque heureux qu'il soit, les organes de la gloire seront muets ; la terre entendra ce silence, le tyran l'entendra lui-même, & il en sera confondu. Je suis condamné, dira-t-il ; & pour graver ma honte en airain, on n'attend plus que ma chûte.

Quel respect n'imprimeroient pas le pinceau de la poésie, le burin de l'histoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables & pures ? Le crayon foible, mais hardi, de l'Arétin faisoit trembler les empereurs.

La fausse gloire des conquérans n'est pas la seule qu'il faudroit convertir en opprobre ; mais les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui ressemble.

La vraie gloire a pour objet l'utile, l'honnête & le juste ; & c'est la seule qui soutienne les regards de la vérité. Ce qu'elle a de merveilleux consiste dans les efforts de talent ou de vertu dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons observé qu'il sembloit y avoir une sorte de gloire accordée au merveilleux agréable ; mais ce n'est qu'une participation à la gloire attachée au merveilleux utile : telle est la gloire des beaux-arts.

Les beaux-arts ont leur merveilleux ; ce merveilleux a fait leur gloire. Le pouvoir de l'éloquence, le prestige de la poésie, le charme de la musique, l'illusion de la peinture, &c. ont dû paroître des prodiges, dans les tems sur-tout où l'éloquence changeoit la face des Etats, où la musique & la poésie civilisoient les hommes, où la sculpture & la peinture imprimoient à la Terre le respect & l'adoration.

Ces effets merveilleux des arts ont été mis au rang de ce que les hommes avoient produit de plus étonnant & de plus utile ; & l'éclatante célébrité qu'ils ont eue, a

formé l'une des espèces comprises sous le nom générique de gloire : soit que les hommes aient compté leurs plaisirs au nombre des plus grands biens, & les arts qui les causoient, au nombre des dons les plus précieux que le ciel eût faits à la Terre ; soit qu'ils n'aient jamais cru pouvoir trop honorer ce qui avoit contribué à les rendre moins barbares ; & que les arts, considérés comme compagnons des vertus, aient été jugés dignes d'en partager le triomphe après en avoir secondé les travaux.

Ce n'est même qu'à ce titre que les talens, en général, nous semblent avoir droit d'entrer en société de gloire avec les vertus ; & la société devient plus intime, à mesure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin est le bonheur du monde : ainsi les talens qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux, devroient naturellement avoir le plus de part à la gloire. Mais ce prix attaché aux talens, doit être encore en raison de leur rareté & de leur utilité combinées. Ce qui n'est que difficile,

ne mérite aucune attention; ce qui est aisé, quoiqu'utile, pour exercer un talent commun, n'attend qu'un salaire modique. Ce qui est en même tems d'une grande importance & d'une extrême difficulté, demande des encouragemens proportionnés aux facultés qu'on y emploie. Le mérite du succès est en raison de l'utilité de l'entreprise, & de la rareté des moyens.

Suivant cette règle, les talens appliqués aux beaux-arts, quoique peut-être les plus étonnans, ne sont pas les premiers admis au partage de la gloire. Avec moins de génie que Tacite & que Corneille, un Ministre, un Législateur seront placés au-dessus d'eux.

Suivant cette règle encore, les mêmes talens ne sont pas toujours également recommandables; & leurs protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent consulter la disposition des esprits & la constitution des choses; favoriser, par exemple, la Poésie dans les tems de barbarie & de férocité, l'Eloquence dans des tems d'abattement & de désolation, la Philosophie dans des tems de

ſuperſtition & de fanatiſme. La première adoucira les mœurs, & rendra les ames flexibles ; la ſeconde relevera le courage des peuples, & leur inſpirera ces réſolutions vigoureuſes qui triomphent des revers ; la dernière diſſipera les fantômes de l'erreur & de la crainte, & montrera aux hommes le précipice où ils ſe laiſſent conduire, les mains liées & les yeux bandés.

Mais comme ces effets ne ſont pas excluſifs ; que les talens qui les opèrent ſe communiquent & ſe confondent ; que la philoſophie éclaire la poéſie qui l'embellit ; que l'éloquence anime l'une & l'autre, & s'enrichit de leurs tréſors ; le parti le plus avantageux ſeroit de les nourrir, de les exercer enſemble, pour les faire agir à propos, tour-à-tour, ou de concert, ſuivant les hommes, les lieux & les tems. Ce ſont des moyens bien puiſſans & bien négligés, de conduire & de gouverner les peuples ! La ſageſſe des anciennes républiques brilla ſurtout dans l'emploi des talens capables de perſuader & d'émouvoir.

Au contraire, rien n'annonce plus la corruption & l'ivreſſe où les eſprits ſont plongés, que les honneurs extravagans accordés à des arts frivoles. Rome n'eſt plus qu'un objet de pitié, lorſqu'elle ſe diviſe en factions pour des pantomimes, lorſque l'exil de ces hommes perdus eſt une calamité, & leur retour un triomphe.

La gloire, comme nous l'avons dit, doit être réſervée aux coopérateurs du bien public; & non-ſeulement les talens, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aſpirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius immolant ſa fille, eſt auſſi forte & plus pure que celle de Brutus condamnant ſon fils; cependant la dernière eſt glorieuſe, la première ne l'eſt pas. Pourquoi? Virginius ne ſauvoit que l'honneur des ſiens; Brutus ſauvoit l'honneur des loix & de la patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus, peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil; il n'y avoit dans celle de Virginius que de l'honnêteté & du courage; mais celui-ci faiſoit tout pour ſa

famille, & celui-là faisoit tout, ou sembloit faire tout pour Rome; & Rome, qui n'a regardé l'action de Virginius que comme celle d'un honnête homme & d'un bon p... consacré l'action de Brutus comme celle d'un héros: rien n'est plus juste que ce retour.

Les grands sacrifices de l'intérêt personnel au bien public, demandent un effort qui élève l'homme au-dessus de lui-même; & la gloire est le seul prix qui soit digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui qui immole sa vie, comme Decius; son honneur, comme Fabius; son ressentiment, comme Camille; ses enfans, comme Brutus & Manlius? La vertu qui se suffit, est une vertu plus qu'humaine: il n'est donc ni prudent, ni juste d'exiger que la vertu se suffise. Sa récompense doit être proportionnée au bien qu'elle opère, au sacrifice qu'il lui en coûte, aux talens personnels qui la secondent, ou si les talens personnels lui manquent, au choix des talens étrangers qu'elle appelle à son secours: car ce choix, dans un homme public, renferme en lui tous les talens.

L'homme public qui feroit tout par lui-même, feroit peu de choses. L'éloge que donne Horace à Auguste, *cum tot sustineas, & tanta negotia solus*, signifie seulement que tout se faisoit en son nom, que tout se passoit sous ses yeux. Le don de régner avec gloire n'exige qu'un talent & qu'une vertu : ils tiennent lieu de tout, & rien n'y supplée : cette vertu, c'est d'aimer les hommes ; ce talent, c'est de les placer. Qu'un Roi veuille courageusement le bien ; qu'il y emploie avec discernement les moyens les plus infaillibles ; ce qu'il fait par inspiration n'en est pas moins à lui ; & la gloire qui lui en revient ne fait que remonter à sa source.

Il ne faut pas croire que les talens & les vertus sublimes se donnent rendez-vous, pour se trouver ensemble dans tel siècle & dans tel pays : on doit supposer un aimant qui les attire, un souffle qui les développe, un esprit qui les anime, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'est donc à juste titre qu'on attribue à un Roi,

qui a su régner, toute la gloire de son règne : ce qu'il a inspiré, il l'a fait, & l'hommage lui en est dû.

Voyez un Roi qui, par les liens de la confiance & de l'amour, unit toutes les parties de son Etat, en fait un Corps dont il est l'ame, encourage la population & l'industrie, fait fleurir l'agriculture & le commerce, excite, aiguillonne les arts, rend les talens actifs & les vertus fécondes : ce Roi, sans coûter une larme à ses sujets, une goutte de sang à la terre, accumule, au sein du repos, un trésor immense de gloire, & la moisson en appartient à la main qui l'a semée.

Mais la gloire, comme la lumière, se communique sans s'affoiblir : celle du Souverain se répand sur la Nation ; & chacun des grands hommes, dont les travaux y contribuent, brille en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit, le grand Condé, le grand Colbert, le grand Corneille, comme on a dit Louis le grand. Celui des sujets qui contribue & participe le plus à la gloire d'un

règne heureux, c'eſt un miniſtre éclairé, laborieux, acceſſible, également dévoué à l'Etat & au Prince, qui s'oublie lui-même, & qui ne voit que le bien; mais la gloire même de cet homme étonnant remonte au Roi qui ſe l'attache. En effet, ſi l'utile & le merveilleux font la gloire, quoi de plus glorieux pour un Prince, que la découverte, & que le choix d'un digne ami?

Dans la balance de la gloire doivent entrer, avec le bien qu'on a fait, les difficultés qu'on a ſurmontées: c'eſt l'avantage des fondateurs, tels que Lycurgue & le Czar Pierre. Mais on doit auſſi diſtraire du mérite du ſuccès, tout ce qu'a fait la violence. La ſeule domination glorieuſe eſt celle que les hommes préfèrent, ou par raiſon, ou par amour: *Imperatoriam majeſtatem armis decoratam, legibus oportet eſſe armatam* (1)

De tous ceux qui ont déſolé la terre, il n'en eſt aucun qui, à l'en croire, n'en voulût aſſurer le bonheur. Défiez-vous de

(1) *Inſtit. Proem.*

quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être ; c'eſt la chimère des uſurpateurs, & le prétexte des tyrans. Celui qui fonde un empire pour lui-même, taille dans un peuple comme dans le marbre ſans en regretter les débris ; celui qui fonde un empire pour le peuple qui le compoſe, commence par rendre ce peuple flexible, & le modifie ſans le briſer. En général, la perſonnalité dans la cauſe publique, eſt un crime de lèſe-humanité : l'homme qui ſacrifie à lui ſeul le repos, le bonheur des hommes, eſt de tous les animaux le plus cruel & le plus vorace : tout doit s'unir pour l'accabler.

Sur ce principe nous nous ſommes élevés contre les auteurs de toute guerre injuſte ; nous avons invité les diſpenſateurs de la gloire à couvrir d'opprobre les ſuccès mêmes des conquérans ambitieux ; mais nous ſommes bien éloignés de diſputer à la profeſſion des armes la part qu'elle doit avoir à la gloire de l'Etat dont elle eſt le bouclier, & du trône dont elle eſt la barrière.

Que celui qui sert son prince ou sa patrie ; soit armé pour la bonne ou pour la mauvaise cause, qu'il reçoive l'épée des mains de la Justice ou des mains de l'Ambition, il n'est ni juge ni garant des projets qu'il exécute ; sa gloire personnelle est sans tache ; elle doit être proportionnée aux efforts qu'elle lui coûte. L'austérité de la discipline à laquelle il se soumet, la rigueur des travaux qu'il s'impose, les dangers affreux qu'il va courir, en un mot, les sacrifices multipliés de sa liberté, de son repos & de sa vie, ne peuvent être dignement payés que par la gloire. A cette gloire, qui accompagne la valeur généreuse & pure, se joint encore la gloire des talens, qui, dans un grand capitaine, éclairent, secondent & couronnent la valeur.

Sous ce point de vue, il n'est point de gloire comparable à celle des Guerriers : car celle même des Législateurs exige peut-être plus de talens, mais beaucoup moins de sacrifices : leurs travaux sont assidus & pénibles, mais ils ne sont pas dangereux. En supposant donc le fléau de la guerre inévitable

pour l'humanité, la profession des armes doit être la plus honorable, comme elle est la plus périlleuse. Il seroit dangereux, sur-tout, de lui donner une rivale, dans des Etats exposés, par leur situation, à la jalousie & aux insultes de leurs voisins. C'est peu d'y honorer le mérite qui commande, il faut y honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une masse de gloire pour le Corps qui se distingue: car si la gloire n'est pas l'objet de chaque soldat en particulier, elle est l'objet de la multitude réunie. Un Légionnaire pense en homme, une légion pense en héros; & ce qu'on appelle *l'esprit du Corps*, ne peut avoir d'autre aliment, d'autre mobile que la gloire.

On se plaint que notre histoire est froide & sèche, en comparaison de celle des Grecs & des Romains. La raison en est bien sensible: l'histoire ancienne est celle des hommes, l'histoire moderne est celle de deux ou trois hommes: un Roi, un Ministre, un Général.

Dans le régiment de Champagne, un

Officier demande, pour un coup-de-main, douze hommes de bonne volonté : tout le Corps reste immobile, & personne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même silence. Eh quoi, dit l'Officier, l'on ne m'entend point ! L'on vous entend, s'écrie une voix ; mais qu'appellez-vous douze hommes de bonne volonté ? Nous le sommes tous ; vous n'avez qu'à choisir.

La tranchée de Philisbourg étoit inondée, le soldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune Officier, à qui son âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faisoit porter de main en main. Un Grenadier le présentoit à son camarade, afin qu'il le prît dans ses bras : Mets-le sur mon dos, dit celui-ci ; s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.

Le militaire françois a mille traits de cette beauté, que Plutarque & Tacite auroient eu grand soin de recueillir (1). Nous les

(1) Depuis que j'ai fait cette observation, un homme de lettres, qui pense en citoyen & qui

reléguons dans des mémoires particuliers, comme peu dignes de la majeſté de l'hiſtoire. Il faut eſpérer qu'un Hiſtorien philoſophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des ames réſolues aux grands ſacrifices de l'intérêt perſonnel, doivent avoir pour encouragement la perſpective, du moins éloignée, de la gloire perſonnelle. On ſait bien que les Philoſophes, pour rendre la vertu inébranlable, l'ont préparée à ſe paſſer de tout: *non vis eſſe juſtus ſine gloriâ; at, me herculè, ſæpè juſtus eſſe debebis cum infamiâ.* Mais la vertu même ne ſe roidit que contre une honte paſſagère, & dans l'eſpoir d'une gloire à venir. Fabius ſe laiſſe inſulter dans le camp d'Annibal, & déshonorer dans Rome, pendant le cours d'une campagne; auroit-il pu

voit en homme d'Etat, a été chargé par le Miniſtère de raſſembler, pour l'école de nos Guerriers, ces faits intéreſſans qu'on avoit négligés. Ce recueil eſt le meilleur Livre qu'on ait pu mettre dans les mains de la jeuneſſe militaire.

ſe réſoudre à mourir déshonoré, à l'être à jamais dans la mémoire des hommes? N'attendons pas ces efforts de la foibleſſe de notre nature: la religion ſeule en eſt capable; & ſes ſacrifices mêmes ne ſont rien moins que déſintéreſſés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une gloire périſſable, qu'en échange d'une gloire immortelle. Ce fut l'eſpoir de cette immortalité qui ſoutint Socrate & Caton. Un Philoſophe ancien diſoit: *comment veux-tu que je ſois ſenſible au blâme, ſi tu ne veux pas que je ſois ſenſible à l'éloge?*

A l'exemple de la Théologie, la Morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude & le mépris des hommes, en lui montrant, dans le lointain, des tems plus heureux & un monde plus juſte.

« La gloire accompagne la vertu comme » ſon ombre, dit Sénèque; mais comme » l'ombre d'un corps tantôt le précède, & » tantôt le ſuit, de même la gloire tantôt » devance la vertu, & ſe préſente la pre- » mière, tantôt ne vient qu'à ſa ſuite,

lorſque l'envie s'eſt retirée ; & alors elle eſt d'autant plus grande, qu'elle ſe montre plus tard ».

C'eſt donc une philoſophie auſſi dangereuſe que vaine, de combattre dans l'homme le preſſentiment de la poſtérité & le deſir de ſe ſurvivre. Cette philoſophie a trouvé quelques ames ſublimes, qui ont fait le bien dans la ſeule vue de remplir leur deſtination. Mais on ne doit jamais compter ſur des caractères de cette trempe. Il faut permettre à l'homme qui fait le bien, d'aimer la gloire ; il faut même la lui montrer au-delà du tombeau, afin que le tombeau ne ſoit pas l'écueil de ſon courage & de ſa conſtance.

Celui qui borne ſa gloire au court eſpace de ſa vie, eſt eſclave de l'opinion & des égards du moment : rebuté, ſi ſon ſiècle eſt injuſte ; découragé, s'il eſt ingrat ; impatient ſur-tout de jouir, il veut recueillir ce qu'il ſème ; il préfère une gloire précoce & paſſagère, à une gloire tardive & durable : il n'entreprendra rien de grand.

Celui qui se transporte dans l'avenir qui jouit de sa mémoire, travaillera pour tous les siècles, comme s'il étoit immortel. Que ses contemporains lui refusent la gloire qu'il a méritée, leurs neveux l'en dédommagent : car son imagination le rend présent à la postérité.

C'est un beau songe, dira-t-on. Eh! jouit-on jamais de sa gloire autrement qu'en songe? Ce n'est pas le petit nombre de spectateurs qui vous environnent, qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'est glorieuse qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas, où vous ne serez jamais. Pourquoi donc seroit-il plus insensé d'étendre en idée son existence aux siècles à venir, qu'aux climats éloignés? L'espace réel n'est pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous vous renfermez dans l'un ou dans l'autre, votre ame y va languir abattue, comme dans une étroite prison. Le desir d'éterniser sa gloire est un enthousiasme qui nous agrandit, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes & de notre siècle; & quiconque

« raisonne, n'est pas digne de sentir. « Mé-
» priser la gloire, dit Tacite, c'est mépriser
» les vertus qui y mènent » : *Contemptâ famâ, virtutes contemnuntur.*

# DE LA GRANDEUR.

En physique & en géométrie le terme de Grandeur est souvent absolu, & ne suppose aucune comparaison : il est synonyme de quantité, d'étendue. En morale il est relatif, & porte l'idée de supériorité. Ainsi, quand on l'applique aux qualités de l'esprit ou de l'ame, ou collectivement à la personne, il exprime un haut degré d'élévation au-dessus de la multitude.

Mais cette élévation peut être ou naturelle, ou factice ; & c'est-là ce qui distingue la grandeur réelle de la grandeur d'institution. Essayons de les définir.

La grandeur d'ame, c'est-à-dire, la fermeté, la droiture, l'élévation des sentimens, est la plus belle partie de la grandeur personnelle. Ajoutez-y un esprit vaste, lumineux, profond, & vous aurez un grand homme.

Dans l'idée collective & générale de grand homme,

homme, il femble que l'on devroit comprendre les plus belles proportions du corps; le peuple n'y manque jamais. On eft furpris de lire qu'Alexandre étoit petit; & l'on trouve Achille bien plus grand, lorfqu'on voit dans l'Iliade, qu'aucun de fes compagnons ne pouvoit remuer fa lance. Cette propenfion que nous avons tous à mêler du phyfique au moral, dans l'idée de la grandeur, vient, 1°. de l'imagination, qui veut des mefures fenfibles; 2°. de l'épreuve habituelle que nous faifons de l'union de l'ame & du corps, de leur dépendance & de leur action réciproque, des opérations qui réfultent du concours de leurs facultés. Il étoit naturel fur-tout que, dans les tems où la fupériorité entre les hommes fe décidoit à force de bras, les avantages corporels fuffent mis au nombre des qualités héroïques. Dans des fiècles moins barbares, on a rangé dans leurs claffes ces qualités qui nous font communes avec les bêtes, & que les bêtes ont au-deffus de nous. Un grand homme a été difpenfé d'être beau, nerveux, & robufte.

Mais il s'en faut bien que dans l'opinion du vulgaire, l'idée de grandeur perſonnelle ſoit réduite encore à ſa vérité philoſophique. La raiſon eſt eſclave de l'imagination, & l'imagination eſt eſclave des ſens. Celle-ci meſure les cauſes morales à la grandeur phyſique des effets qu'elles ont produits, & les apprécie à la toiſe.

Il eſt vraiſemblable que celui des Rois d'Egypte qui avoit fait élever la plus haute des pyramides, ſe croyoit le plus grand de ces Rois: c'eſt à-peu-près ainſi que l'on juge vulgairement ce qu'on appelle les grands hommes.

Le nombre des combattans qu'ils ont armés, ou qu'ils ont vaincus, l'étendue de pays qu'ils ont ravagée ou conquiſe, le poids dont leur fortune a été dans la balance du monde, ſont comme les matériaux de l'idée de grandeur que l'on attache à leur perſonne. La réponſe du Pirate à Alexandre, *Quia tu magnâ claſſe, Imperator*, exprime avec autant de force que de vérité, notre manière de meſurer & d'eſtimer la grandeur humaine.

Un Roi qui aura paſſé ſa vie à entretenir dans ſes Etats l'abondance, l'harmonie & la paix, tiendra peu de place dans l'hiſtoire. On dira de lui froidement, *Il fut bon;* on ne dira jamais, *Il fût grand.* Louis IX ſeroit oublié, ſans la déplorable expédition des Croiſades.

A-t-on jamais entendu parler de la grandeur de Sparte, incorruptible dans ſes mœurs, inébranlable par ſes loix, invincible par la ſageſſe & l'auſtérité de ſa diſcipline? Eſt-ce à Rome vertueuſe & libre que l'on penſe, en rappellant ſa grandeur? L'idée qu'on y attache eſt formée de toutes les cauſes de ſa décadence. On appelle ſa grandeur, ce qui entraîna ſa ruine, l'éclat des triomphes, le fracas des conquêtes, les folles entrepriſes, les ſuccès inſoutenables, les richeſſes corruptrices, l'enflure du pouvoir, & cette domination vaſte, dont l'étendue faiſoit la foibleſſe, & qui alloit crouler ſous ſon propre poids.

Ceux qui ont eu l'eſprit aſſez juſte pour ne pas altérer, par tout cet alliage phyſique,

l'idée morale de grandeur, ont cru du moins pouvoir la restreindre à quelques-unes des qualités qu'elle embrasse. Car où trouver un grand homme, à prendre ce terme à la rigueur ?

Alexandre avoit de l'élévation dans l'esprit & de la force dans l'ame. Mais voit-on dans ses projets ce plan de justice & de sagesse, qui annonce une ame qui se possède, & un génie qui se consulte ? ce plan qui embrasse & dispose l'avenir, où tous les succès ont leur avantage, où tous les maux inévitables sont compensés par de plus grands biens ? *Detecto fine terrarum, per suum rediturus orbem, tristis est.* (Sénec.) Les vues de César étoient plus belles & plus sages. Mais il faut commencer par le laver du crime de trahison, & oublier ou reconnoître le citoyen dans l'Empereur, pour trouver en lui un grand homme. Il en est à-peu-près de même de tous les Princes auxquels la flatterie ou l'admiration a donné le nom de Grands. Ils l'ont été dans quelques parties, dans la législation, dans la politique, dans l'art de la guerre, dans le

choix des hommes qu'ils ont employés ; & au lieu de dire, *Il a telle ou telle grande qualité*, on a dit du Guerrier, du Politique, du Législateur, *C'est un grand homme. Huc & illud accedat, ut perfecta virtus sit, æqualitas ac tenor vitæ, per omnia constans sibi.* (Sénec.)

Il est une grandeur factice ou d'institution, qui n'a rien de commun avec la grandeur personnelle. Il faut des Grands dans un Etat, & l'on n'a pas toujours de grands hommes. On a donc imaginé d'élever au besoin ceux qu'on ne pouvoit agrandir ; & cette élévation artificielle a pris le nom de *Grandeur*. Ce terme au singulier est donc susceptible de deux sens, & les Grands n'ont pas manqué de se prévaloir de l'équivoque. Mais son pluriel (les Grandeurs) ne présente plus rien de personnel : c'est le terme abstrait de *Grand* dans son acception politique : ensorte qu'un grand homme peut n'avoir aucun des caractères qui distinguent ce qu'on appelle les *Grands*, & qu'un Grand peut n'avoir aucune des qualités qui constituent le grand homme.

Mais un Grand, dans un Etat, tient la

place d'un grand homme: il le représente; il en a le volume, quoiqu'il arrive souvent qu'il n'en ait pas la solidité. Rien de plus beau que de voir réunis le mérite avec la place: ils le sont quelquefois à beaucoup d'égards, & notre siècle en a des exemples; mais sans faire la satyre d'aucun tems ni d'aucun pays, nous dirons un mot de la condition & des mœurs des Grands, tels qu'il en est par-tout, en protestant d'avance contre toute allusion & toute application personnelle.

Un Grand doit être auprès du peuple l'homme de la Cour, & à la Cour l'homme du peuple. L'une & l'autre de ces fonctions demandent ou un mérite recommandable, ou, pour y suppléer, un extérieur imposant. Le mérite ne se donne point, mais l'extérieur peut se prescrire: on l'étudie, on le compose: c'est un personnage à jouer. L'extérieur d'un Grand devroit être la décence & la dignité. La décence est une dignité négative, qui consiste à ne rien se permettre de ce qui peut avilir ou dégrader son état,

& y attacher le ridicule, ou y répandre le mépris. Il s'agit de modifier les dehors de la grandeur, suivant le goût, le caractère & les mœurs des Nations. Une gravité taciturne est ridicule en France; elle l'auroit été à Athènes. Une politesse légère eût été ridicule à Lacédémone; elle le seroit en Espagne. La popularité des Pairs d'Angleterre seroit déplacée dans les nobles Vénitiens. C'est ce que l'exemple & l'usage nous enseignent, sans étude & sans réflexion. Il semble donc assez facile d'être grand avec décence.

Mais la dignité positive, dans un Grand, est l'accord parfait de ses actions, de son langage, de sa conduite en un mot, avec la place qu'il occupe. Or cette dignité suppose le mérite, & un mérite égal au rang. C'est ce qu'on appelle *payer de sa personne.* Ainsi les premiers hommes de l'Etat devroient faire les plus grandes choses: condition toujours pénible, souvent impossible à remplir.

Il a donc fallu suppléer à la dignité par la décoration, & cet appareil a produit son

effet : le vulgaire a pris le fantôme pour la réalité ; il a confondu la personne avec la place. C'eſt une erreur qu'il faut lui laiſſer ; car l'illuſion eſt la reine du peuple.

Mais qu'il nous ſoit permis de le dire : les Grands ſont quelquefois les premiers à détruire cette illuſion, par une hauteur imprudente.

Celui qui, dans les grandeurs, ne fait que repréſenter, devroit ſavoir qu'il n'éblouit pas tout le monde, & ménager du moins ſes confidens, pour les engager au ſilence. Qu'un homme qui voit les choſes en elles-mêmes, qui reſpecte les préjugés, & qui n'en a point, ſe montre à l'audience d'un Grand avec ſa ſimplicité modeſte ; que celui-ci le reçoive avec cet air de ſupériorité qui protège & qui humilie, le ſage n'en ſera ni offenſé, ni ſurpris : c'eſt une ſcène pour le peuple. Mais quand la foule s'eſt écoulée, ſi le Grand conſerve ſa gravité froide & ſévère, ſi ſon maintien & ſon langage ne daignent pas s'humaniſer, l'homme ſimple ſe retire en ſouriant, & en diſant de

l'homme superbe ce qu'on disoit du comédien Baron : *il joue encore hors du théâtre.*

Il le dit tout bas, & il ne le dit qu'à lui-même ; car le sage est bon citoyen. Il sait que la grandeur, même fictive, exige des ménagemens : il respectera, dans celui qui en abuse, ou les aieux qui la lui ont transmise, ou le choix du Prince qui l'en a décoré, ou, quoi qu'il en soit, la constitution de l'Etat qui demande que les Grands soient en honneur, & à la Cour, & parmi le peuple.

Mais tous ceux qui ont la pénétration du sage, n'en ont pas la modération. *Paucis imponit leviter extrinsecus induta facies..... Tenue est mendacium : perlucet, si diligenter inspexeris* (Sénec.). Dans un monde cultivé, sur-tout, la vanité des petits humiliée, a des yeux de lynx pour pénétrer la petitesse orgueilleuse des Grands ; & celui qui, en faisant sentir le poids de sa grandeur, en laisse appercevoir le vuide, peut s'assurer qu'il est de tous les hommes le plus sévérement jugé.

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie, & d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient sa grandeur par lui-même, plus il l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aieux & ses valets, & sous cet attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est pas lui; osez le distinguer de sa naissance & de sa place; c'est lui arracher la plus chère partie de son existence: réduit à lui-même, il n'est plus rien. Etonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il s'inspire à lui-même; il s'habitue, avec ses valets, à humilier des hommes libres; & tout le monde est peuple à ses yeux.

*Asperius nihil est humili qui surgit in altum.*

(Claud.)

C'est ainsi que la plupart des Grands se trahissent & nous détrompent. Car un seul

mécontent, qui a leur ſecret, ſuffira pour le répandre; & leur perſonnage n'eſt plus que ridicule, dès que l'illuſion a ceſſé.

Qu'un Grand, qui a beſoin d'en impoſer à la multitude, s'obſerve donc avec les gens qui penſent, & qu'il ſe diſe à lui-même ce que diroient de lui ceux qu'il auroit reçus avec dédain, ou rebutés avec arrogance.

« Qui es-tu donc, pour mépriſer les hom-
» mes tes ſemblables? & qui t'élève au-deſſus
» d'eux? Tes ſervices, ou tes vertus? Mais
» combien d'hommes obſcurs, plus vertueux
» que toi, plus laborieux, plus utiles? Ta
» naiſſance? On la reſpecte: on ſalue en toi
» l'ombre de tes ancêtres; mais eſt-ce à l'om-
» bre à s'enorgueillir des hommages rendus
» au corps? Tu aurois lieu de te glorifier, ſi
» l'on donnoit ton nom à tes aieux, comme on
» donnoit au père de Caton le nom de ce fils,
» *la lumière de Rome*. (Cic. off.). Mais quel
» orgueil peut t'inſpirer un nom qui ne te
» doit rien, & que tu ne dois qu'au haſard?
» La naiſſance excite l'émulation dans les

» grandes ames, & l'orgueil dans les pe-
» tites. Ecoute des hommes qui pensoient
» noblement, & qui savoient apprécier les
» hommes. *Point de Rois qui n'aient eu pour
» aieux des esclaves; point d'esclaves qui n'aient
» eu des Rois pour aieux* (Plat.). *Personne n'est
» né pour notre gloire: ce qui fut avant nous
» n'est point à nous* (Sénec.). Consulte-toi,
» rentre en toi-même: *Nudum inspice, animum
» intuere, qualis quantusque sit alieno an suo
» magnus.* (Idem.) ».

Il n'y a que la véritable grandeur, nous dira-t-on, qui puisse soutenir cette épreuve; la grandeur factice n'est imposante que par ses dehors. Eh bien, qu'elle ait un cortège fastueux, & des moeurs simples: ce qu'elle aura de dominant sera de l'état, non de la personne. Mais un Grand, dont le faste est dans l'ame, nous insulte corps à corps. C'est l'homme qui dit à l'homme, *Tu rampes au-dessous de moi:* ce n'est pas du haut de son rang, c'est du haut de son orgueil qu'il nous regarde & nous méprise.

Mais ne faut-il pas un mérite supérieur,

pour conserver des mœurs simples dans un rang élevé ? Cela peut être, & cela prouve qu'il est très-difficile d'occuper décemment les grandes places, sans les remplir, & de n'être pas ridicule par-tout où l'on est déplacé.

Un Grand, lorsqu'il est un grand homme, n'a recours ni à cette hauteur humiliante, qui est le singe de la dignité, ni à ce faste imposant, qui est le fantôme de la gloire, & qui ruine la haute Noblesse par la contagion de l'exemple & l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du sage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à se montrer tel qu'il est. Le respect le devance, la vénération l'environne; sa vertu le couvre tout entier: elle est son cortège & sa pompe. Sa grandeur a beau se ramasser en lui-même, & se dérober à nos hommages; nos hommages vont la chercher (1). Mais qu'il faut avoir un sentiment noble & pur de la véritable grandeur, pour ne

(1) *Voy.* La Bruyère. Du mérite personnel.

pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui eſt étranger ! Qui d'entre les Grands de notre âge, voudroit être ſurpris, comme Fabrice, par les Ambaſſadeurs de Pyrrhus, faiſant cuire ſes légumes ?

# DES GRANDS.

ON donne en général le nom de Grands à ceux qui occupent les premières places de l'État, soit dans le gouvernement, soit auprès du Prince.

On peut considérer les Grands, ou par rapport aux mœurs de la société, ou par rapport à la constitution politique. Nous prenons ici les Grands en qualité d'hommes publics.

Dans la démocratie pure il n'y a de Grands que les Magistrats, ou plutôt il n'y a de Grand que le Peuple. Les Magistrats ne sont grands que par le Peuple & pour le Peuple; c'est son pouvoir, sa dignité, sa majesté, qu'il leur confie. De-là vient que dans les Républiques bien constituées, on faisoit un crime autrefois de chercher à acquérir une autorité personnelle. Les Généraux d'armée n'étoient grands qu'à la tête des armées; leur autorité étoit celle de la discipline; ils

la dépoſoient en même tems que le ſoldat quittoit les armes ; & la paix les rendoit égaux.

Il eſt de l'eſſence de la démocratie que les grandeurs ſoient électives, & que perſonne n'en ſoit exclu par état. Dès qu'une ſeule claſſe de citoyens eſt condamnée à ſervir ſans eſpoir de commander, le gouvernement eſt ariſtocratique. La moins mauvaiſe ariſtocratie eſt celle où l'autorité des Grands ſe fait le moins ſentir. La plus vicieuſe eſt celle où les Grands ſont deſpotes, & les Peuples eſclaves. Si les Nobles ſont des tyrans, le mal eſt ſans remède. Un Sénat ne meurt point.

Si l'ariſtocratie eſt militaire, l'autorité des Grands tend à ſe réunir dans un ſeul : le gouvernement touche à la monarchie, ou au deſpotiſme. Si l'ariſtocratie n'a que le bouclier des loix, il faut, pour ſubſiſter, qu'elle ſoit le plus juſte & le plus modéré de tous les gouvernemens. Le peuple, pour ſupporter l'autorité excluſive des Grands, doit être heureux comme à Veniſe, ou abattu comme en Pologne.

De quelle ſageſſe, de quelle modeſtie la Nobleſſe Vénitienne n'a-t-elle pas beſoin, pour ménager l'obéiſſance du peuple ! De quels moyens n'uſe-t-elle pas pour le conſoler de l'inégalité ! Les courtiſannes & le carnaval de Veniſe ſont d'inſtitution politique. Par l'un de ces moyens, les richeſſes des Grands refluent, ſans faſte & ſans éclat, vers le peuple : par l'autre, le peuple ſe trouve, ſix mois de l'année, au pair des Grands, & oublie avec eux, ſous le maſque, ſa dépendance & leur domination.

La liberté romaine avoit chéri l'autorité des Rois ; elle ne put ſouffrir l'autorité des Grands. L'eſprit républicain fut indigné d'une diſtinction humiliante. Le Peuple voulut bien s'exclure des premières places, mais il ne voulut pas en être exclu ; & la preuve qu'il méritoit d'y prétendre, c'eſt qu'il eut la ſageſſe & la vertu de s'en abſtenir.

En un mot, la République n'eſt une, que dans le cas du droit univerſel aux premières dignités. Toute prééminence héréditaire y

détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, & divise les citoyens.

Le danger de la liberté n'est donc pas que le Peuple prétende élire entre les citoyens, sans exception, ses Magistrats & ses Juges, mais qu'il les méconnoisse après les avoir élus. C'est ainsi que les Romains ont passé de la liberté à la licence, de la licence à la servitude.

Dans le gouvernement républicain, les Grands, revêtus de l'autorité, l'exercent dans toute sa force. Dans le gouvernement monarchique, ils l'exercent quelquefois, & ne la possèdent jamais: c'est par eux qu'elle passe; ce n'est point en eux qu'elle réside: ils en sont comme les canaux; mais le Prince en ouvre & ferme la source, la divise en ruisseaux, en mesure le volume, en observe & dirige le cours.

Les Grands, comblés d'honneurs, & dénués de force, représentent le Monarque auprès du Peuple, & le Peuple auprès du Monarque. Si le principe du gouvernement est corrompu dans les Grands, il faudra

bien de la vertu, & dans le Prince, & dans le Peuple, pour maintenir dans un juſte équilibre l'autorité protectrice de l'un, & la liberté légitime de l'autre; mais ſi cet ordre eſt compoſé de fidèles ſujets & de bons patriotes, il ſera le point d'appui des forces de l'Etat, le lien de l'obéiſſance & de l'autorité.

Il eſt de l'eſſence du gouvernement monarchique, comme du républicain, que l'Etat ne ſoit qu'un, que les parties dont il eſt compoſé forment un tout ſolide & compacte. Cette machine vaſte, toute ſimple qu'elle eſt, ne ſauroit ſubſiſter que par une exacte combinaiſon de ſes pièces; & ſi les mouvemens ſont interrompus ou oppoſés, le principe même de l'activité devient celui de la deſtruction.

Or, la poſition des Grands, dans un Etat monarchique, ſert merveilleuſement à établir & à conſerver cette harmonie & cet enſemble d'où réſulte la continuité régulière du mouvement général.

Il n'en eſt pas ainſi dans un gouvernement

mixté, où l'autorité eſt partagée & balancée entre le Prince & la Nation. Si le Prince diſpenſe les graces, les Grands ſeront les mercenaires du Prince, & les corrupteurs de l'Etat: au nombre des ſubſides impoſés ſur le peuple, ſera compris tacitement l'achat annuel des ſuffrages, c'eſt-à-dire, ce qu'il en coûte au Prince pour payer aux Grands la liberté du Peuple. Le Prince aura le tarif des voix; & l'on calculera dans ſon Conſeil combien telle & telle vertu peuvent lui coûter à corrompre.

Mais dans un Etat monarchique bien conſtitué, où la plénitude de l'autorité réſide dans un ſeul, ſans jalouſie & ſans partage, où par conſéquent toute la puiſſance du ſouverain eſt dans la richeſſe, le bonheur & la fidélité de ſes ſujets, le Prince n'a aucune raiſon de ſurprendre le Peuple: le Peuple n'a aucune raiſon de ſe défier du Prince: les Grands ne peuvent ſervir ni trahir l'un ſans l'autre; ce ſeroit même en eux une fureur abſurde que de porter le Prince à la tyrannie, ou le Peuple à la révolte. Premiers ſujets,

premiers citoyens, ils ſont eſclaves ſi l'Etat devient deſpotique; ils retombent dans la foule, ſi l'Etat devient républicain: ils tiennent donc au Prince par leur ſupériorité ſur le peuple: ils tiennent au peuple par leur dépendance du Prince, & par tout ce qui leur eſt commun avec le peuple, liberté, propriété, ſûreté, &c. Ainſi les Grands ſont attachés à la conſtitution monarchique par intérêt & par devoir, deux liens indiſſolubles lorſqu'ils ſont entrelacés.

Cependant l'ambition des Grands ſemble devoir tendre à l'ariſtocratie. Mais quand le Peuple s'y laiſſeroit conduire, la ſimple Nobleſſe s'y oppoſeroit, à moins qu'elle ne fût admiſe au partage de l'autorité: condition qui donneroit aux premiers de l'Etat vingt mille égaux au lieu d'un maître, & à laquelle par conſéquent ils ne ſe réſoudront jamais: car l'orgueil de dominer, qui fait ſeul les révolutions, ſouffre bien moins impatiemment la ſupériorité d'un ſeul, que l'égalité d'un grand nombre.

Le déſordre le plus effroyable de la

monarchie, c'eſt que les Grands parviennent à uſurper l'autorité qui leur eſt confiée, & qu'ils tournent contre le Prince, & contre l'Etat lui-même, les forces de l'Etat, déchiré par les factions. Telle étoit la ſituation de la France, lorſque le Cardinal de Richelieu, ce génie hardi & vaſte, ramena les Grands ſous l'obéiſſance du Prince, & les Peuples ſous la protection de la loi. On lui reproche d'avoir été trop loin; mais peut-être n'avoit-il pas d'autres moyens d'affermir la monarchie, de rétablir dans ſa direction naturelle ce grand arbre courbé par l'orage, que de le plier dans le ſens oppoſé.

La France formoit autrefois un gouvernement fédératif très-mal combiné, & ſans ceſſe en guerre avec lui-même. Depuis Louis XI tous ces co-Etats avoient été réunis en un. Mais les grands vaſſaux conſervoient encore dans leurs domaines l'autorité qu'ils avoient eue ſous leurs premiers Souverains; & les Gouverneurs, qui avoient pris la place de ces ſouverains, s'en attribuoient la puiſſance. Ces deux partis oppo-

soient à l'autorité du Monarque, des obstacles qu'il falloit vaincre. Le moyen le plus doux, & par conséquent le plus sage, étoit d'attirer à la Cour ceux qui, dans l'éloignement, & au milieu des Peuples accoutumés à leur obéir, s'étoient rendus les plus redoutables. Le Prince fit briller les distinctions & les graces; les Grands accoururent en foule; les Gouverneurs furent captivés, leur autorité personnelle s'évanouit en leur absence; leurs gouvernemens héréditaires devinrent amovibles, & l'on s'assura de leurs successeurs; les Seigneurs oublièrent leurs vassaux, & ils en furent oubliés; leurs domaines furent divisés, aliénés, dégradés insensiblement; & il ne resta plus du gouvernement féodal que des blasons & des ruines.

Ainsi la qualité de Grand de la cour, n'est plus qu'une foible image de la qualité de Grand du royaume. Quelques-uns doivent cette distinction à leur naissance. La plupart ne la doivent qu'à la volonté du Souverain; car la volonté du Souverain fait des

Grands, comme elle fait des Nobles, & rend la grandeur ou personnelle, ou héréditaire à son gré. Nous disons personnelle ou héréditaire, pour donner au titre de Grand toute l'étendue qu'il peut avoir; mais on ne doit l'entendre à la rigueur que de la Grandeur héréditaire, telle que les Princes du Sang la tiennent de leur naissance, & les Ducs & Pairs de la volonté de nos Rois. Les premières places de l'Etat s'appellent dignités dans l'Eglise & dans la robe, grades dans l'épée, places dans le ministère, charges dans la Maison Royale; mais le titre de Grand, dans son étroite acception, ne convient qu'aux Pairs du royaume.

Cette réduction du gouvernement féodal à une grandeur qui n'en est plus que l'ombre, a dû coûter cher à l'Etat; mais à quelque prix qu'on achète l'unité du pouvoir & de l'obéissance, l'avantage de n'être plus en bute au caprice aveugle & tyrannique de l'autorité fiduciaire, le bonheur de vivre sous la tutèle inviolable des loix, toujours prêtes à s'armer contre les usurpations, les vexations & les violences;

violences ; il eſt certain que de tels biens ne ſeront jamais trop payés.

Dans la conſtitution préſente des choſes, il nous ſemble donc que les Grands ſont dans la monarchie Françoiſe, ce qu'ils doivent être naturellement dans toutes les monarchies de l'Univers. La nation les reſpecte ſans les craindre ; le Souverain ſe les attache ſans les enchaîner, & les contient ſans les abattre : pour le bien, leur crédit eſt immenſe ; ils n'en ont aucun pour le mal ; & leurs prérogatives même ſont de nouveaux garans pour l'Etat, du zèle & du dévouement dont elles ſont les récompenſes.

Dans le gouvernement deſpotique, tel qu'il eſt ſouffert en Aſie, les Grands ſont les eſclaves du tyran, & les tyrans des eſclaves ; ils tremblent & ils font trembler : auſſi barbares dans leur domination, que lâches dans leur dépendance, ils achètent, par leur ſervitude auprès du maître, leur autorité ſur les ſujets : également prêts à vendre l'Etat au Prince, & le Prince à l'Etat ;

chefs du peuple dès qu'il se révolte, & ses oppresseurs tant qu'il est soumis.

Si le Prince est vertueux, s'il veut être juste, s'il peut s'instruire, ils sont perdus: aussi veillent-ils nuit & jour à la barrière qu'ils ont élevée entre le trône & la vérité; ils ne cessent de dire au Souverain, vous pouvez tout, afin qu'ils leur permette de tout oser; ils lui crient, Votre peuple est heureux, au moment même qu'ils expriment les dernières gouttes de sa sueur & de son sang; & si quelquefois ils consultent ses forces, il semble que ce soit pour calculer, en l'opprimant, combien d'instans encore il peut souffrir sans expirer.

Malheureusement pour les Etats où de pareils monstres gouvernent, les loix n'y ont point de tribunaux, la foiblesse n'y a point de refuge: le Prince s'y réserve à lui seul le droit de la vindicte publique; & tant que l'oppression lui est inconnue, les oppresseurs sont impunis.

Telle est la constitution de ce gouvernement déplorable, que non-seulement le

Souverain, mais chacun des Grands dans la partie qui lui eſt confiée, tient la place de la loi. Il faut donc pour que la juſtice y règne, que non-ſeulement un homme, mais une multitude d'hommes ſoient infaillibles, exempts d'erreur & de paſſion, détachés d'eux-mêmes, acceſſibles à tous, égaux pour tous comme la loi; c'eſt-à-dire, qu'il faut que les Grands d'un Etat deſpotique ſoient des Dieux. Auſſi n'y a-t-il que la théocratie qui ait le droit d'être deſpotique; & c'eſt le comble de l'aveuglement dans les hommes, que d'y prétendre, ou d'y conſentir.

# ESSAI

## SUR LE BONHEUR.

GOUTER la vie, la passer doucement, tant qu'elle est exempte de douleur & de péril, c'est le bien-être que la Nature semble avoir accordé à tous les animaux, mais inégalement, selon les facultés dont elle a doué chaque espèce. Apprécier son existence, s'y complaire, en jouir, & s'en rendre compte à soi-même, paroît n'avoir été donné qu'à l'homme; & c'est proprement le *bonheur.* Ainsi, le bien-être appartient à la sensibilité simple; & le *bonheur* est réservé à la sensibilité réfléchie.

L'animal qui jouit, tranquillement & en liberté, de l'exercice de ses organes & de toutes les facultés de son instinct, est appellé communément heureux; & il le seroit d'autant plus, s'il étoit suffisamment doué

de réflexion ſur le préſent, qu'en lui le ſouvenir & la prévoyance s'étendent moins dans le paſſé & dans l'avenir, & qu'il eſt preſque abſolument exempt de regrets & d'inquiétude. Mais que ſes ſenſations ſoient accompagnées de cette réflexion éclairée & ſuivie, qui, dans l'homme, eſt la conſcience de ſon état heureux ou malheureux; c'eſt ce qui nous eſt inconnu, & ce qui ne nous importe guère. Qu'il nous ſuffiſe de ſavoir que les animaux ne ſont pas inſenſibles: c'en eſt aſſez pour les laiſſer en paix, au moins autant qu'ils ne nous nuiſent pas, ou que leur mal nous ſeroit inutile.

La queſtion ſur la réalité, ſur la poſſibilité du *bonheur* ſe réduit donc à l'eſpèce humaine. Or, de toutes les opinions morales, la plus ſalutaire, la plus eſſentiellement néceſſaire à établir, c'eſt que l'homme eſt né pour être heureux; comme la plus pernicieuſe & la plus déteſtable eſt de penſer que la condition de l'homme ſoit de naître pour le malheur: car dans toute ſociété (& ſans ſociété, l'on ne peut concevoir

l'espèce humaine subsistante) ; dans toute société, dis-je, l'homme influe en bien ou en mal sur la condition de l'homme. Si donc le malheur est nécessaire & si l'homme est né pour souffrir, l'auteur, l'instrument de ses peines peut se croire exempt de reproche ; celui qui peut l'en garantir, ou y apporter remède, s'en trouve dispensé. Le premier n'a fait que remplir l'intention de la Nature ; le second n'a fait que livrer ce malheureux à sa destinée ; tous deux sont exempts de remords.

Et que sera-ce, si l'homme imbu de cette opinion se trouve avoir une grande influence sur le destin de ses semblables, & si en rendant malheureux tout un peuple, il se dit à lui-même : *Il est fait pour cela ?*

L'Instituteur d'un Roi qui l'éleveroit dans ce principe, les complaisans qui, avec ce fatalisme, rassureroient son indolence & sa paresse, & qui par-là tacitement applaudiroient à son indifférence, à son insensibilité, & l'absoudroient du malheur public, mériteroient d'être lapidés.

C'eſt ôter à l'homme toute ſa dignité, que de le ſuppoſer deſtiné au malheur. Voyez l'abjection des peuples qui, à la naiſſance de leur ſemblable, ne ſavent que lui dire : *Enfant, je te ſalue. Tu viens au monde pour ſouffrir & pour mourir.* Il faut avoir droit de lui dire : « Enfant, tu viens au monde pour être bon & pour être heureux ».

Rien de plus commode, ſans doute, que de regarder comme inévitable le mal qu'on fait ſoi-même, & comme impraticable le bien qu'on ne fait pas ; mais auſſi rien de plus atroce que de préſenter ce calmant à la conſcience de celui dans les mains de qui la Nature ou la Fortune a mis beaucoup de bien, & encore plus de mal à faire. Il faut qu'un père de famille penſe de ſes enfans, un Grand de ſes vaſſaux, un Roi de ſes ſujets, & tout homme de ſes ſemblables, que non-ſeulement la Nature ne les condamne pas à être malheureux, mais que, dans ſon plan, le malheur eſt l'exception de ſes loix, & que le *bonheur* en eſt la règle.

Le mal exiſte, le mal eſt quelquefois néceſſaire, irrémédiable ; mais ce ſont-là les accidens, non la teneur de la vie humaine. La condition commune, habituelle, univerſelle de notre eſpèce, eſt que l'alternative de la veille & du ſommeil, du travail & du repos, de la diſſipation des forces & de leur reſtauration, des appétits cauſés par le beſoin & du plaiſir d'y ſatisfaire, entretienne dans l'homme l'équilibre de la ſanté ; que l'exercice modéré de ſes facultés naturelles, pour l'action & pour la penſée, le ſauvent de l'ennui ; que l'uſage libre de tous ſes ſens, que les affections de ſon ame les plus familières & les plus innocentes lui procurent des jouiſſances qui le conſolent de ſes peines, & le paient de ſes travaux.

Je parle de travaux, à propos du *bonheur :* car il en eſt inſéparable. *Ut ad curſum equus, ad arandum bos, ad indagandum, canis ; ſic homo ad intelligendum, ad agendum, ad laborandum natus eſt.* (Cic.)

Je parle auſſi des peines, car il en eſt, pour l'homme, de cruelles, d'inévitables ;

& il ne dépend ni de lui, ni de ses semblables, de l'exempter du tribut de douleur que la Nature lui impose. Mais je tiens que pour le plus grand nombre le fardeau en seroit léger, s'ils ne l'aggravoient pas eux-mêmes, ou réciproquement, en se faisant des maux que ne leur fait pas la Nature.

Ce sont ces maux que l'homme fait à l'homme, que l'homme se fait à lui-même; ce sont, dis-je, ces maux qu'une éducation saine, qu'une bonne législation, qu'une police vigilante, un gouvernement sage, actif, modérément sévère, détruiroient presque absolument, si on le vouloit bien, si on le vouloit d'une volonté ferme, agissante & infatigable. Or, qu'on retranche de la masse du malheur domestique & du malheur public, tous ces maux qui n'existent que parce qu'on néglige de les faire cesser; on trouvera que des hommes vivans, les neuf dixièmes seroient heureux, les neuf dixièmes de leur vie.

Ne nous arrêtons point aux maux produits par le déréglement & le vice des sociétés;

c'eſt en traitant des moyens d'établir l'opinion par l'exemple, les mœurs par l'opinion, les loix pour la garde des mœurs, les peines & les récompenſes à l'appui des mœurs & des loix, c'eſt-là qu'on peut développer & fonder en principes le ſyſtême de l'optimiſme civil, politique & moral; & ſi l'on conſidère la ſociété comme un climat naturellement ſain, où l'on a laiſſé, çà & là, s'amaſſer & croupir des eaux extravaſées, d'où s'élèvent dans l'air de malignes vapeurs, on concevra quels peuvent être les moyens de rendre à cet air corrompu ſa première ſalubrité.

Ici je me borne à parler des maux que l'homme ſe fait à lui-même; & je commence par lui dénoncer trois ennemis de ſon *bonheur*, l'imagination, l'opinion, & l'amour-propre: l'imagination, qui nous porte au-dehors & qui nous déplace ſans ceſſe; l'opinion, qui nous tourmente; & l'amour-propre, qui exagère à nos yeux l'indignité des maux qui nous arrivent, & nos droits à des biens dont nous ſommes privés.

Si on demande où eſt le *bonheur*, ſi on le cherche inceſſamment, & ſi on ne le trouve jamais ; en voici la raiſon : c'eſt qu'on en a fait un fantôme ; c'eſt que ce fantôme eſt l'ouvrage de l'imagination & non de la Nature ; c'eſt qu'il excède la meſure des facultés & des moyens de l'être qui doit en jouir ; c'eſt qu'on le place hors de ſoi, loin de ſoi, au-deſſus de ſoi, dans une ſphère qui n'eſt pas la ſienne ; c'eſt que pour être heureux, on s'obſtine à vouloir ce que ne veut pas la Nature ; c'eſt qu'on met dans ſes fantaiſies l'opiniâtreté d'un enfant.

Le moyen de ſe rendre le bonheur facile, c'eſt de ſe perſuader qu'il eſt ſimple, modeſte & ſobre ; que rien de rare ne lui eſt néceſſaire ; qu'il vit de peu ; qu'il s'accommode de l'étroite médiocrité ; que les excès lui nuiſent autant que les beſoins ; qu'il eſt aiſé de le réduire aux dons communs de la Nature ; que ſa deviſe enfin eſt le vœu que formoit Horace : *Mens ſana in corpore ſano.*

La ſenſibilité phyſique, la ſenſibilité morale, quand le luxe, l'intempérance ne

viennent pas irriter l'une, la fatiguer & l'émousser, & quand l'imagination ne vient pas exalter l'autre, l'épuiser & l'éteindre, sont des sources continuelles d'émotions agréablement variées. Mais les objets qui les produisent facilement & habituellement, sont autour de nous, près de nous; ils sont mesurés à la foiblesse de nos organes, à celle même de notre ame, que de trop vives affections & des secousses trop fréquentes fatigueroient & feroient passer du délire à l'accablement.

Le plaisir peut avoir les transports d'une fièvre ardente; mais le *bonheur* doit être égal, sans accès ni relâche, sans ardeur ni frisson. C'est proprement la santé de l'ame; & le signe infaillible en est la saveur qu'elle trouve dans des biens communs & faciles, biens insipides au goût d'une ame malade d'imagination.

Demandez à cet homme inquiet, ennuyé, chagrin, ce qu'il desire pour récréer sa vue, de plus agréable qu'un beau jour & qu'une campagne riante. Il vous répondra : *J'ai tant*

*vu le soleil!* Eh! mon ami, que veux-tu donc que la Nature fasse pour toi? De nouveaux cieux? de nouvelles campagnes? Va parcourir les sommets des Alpes, admirer leurs glaciers, leurs torrens, leurs cascades, leurs rochers & leurs précipices; voir les cratères de l'Æthna & les îles de l'Archipel; dans quelques mois, tu diras encore: *J'ai tant vu tout cela!* Ou aussi triste que le Chartreux, à qui l'on vantoit la beauté du désert qui environnoit sa cellule, tu diras: « Oui, cela est beau pour les passans », *transeuntibus.*

L'homme blasé sur les plaisirs des yeux, cherchera les plaisirs du goût. Mais c'est ici le lieu de placer le proverbe, *Que le riche dîne deux fois:* défi que lui donne le pauvre, dont le pain est assaisonné par un appétit vigoureux, tandis que toute la chimie des festins les plus rafinés ne peut suppléer à cet attrait que le riche ne connoît pas. On sait le mot affreux de ce Traitant, qui, en rentrant chez lui à l'heure du dîner, s'entendit demander l'aumône par un homme

qui lui diſoit : *J'ai faim. Que ce coquin*, dit-il, *eſt heureux ! Il a faim.*

Dans un homme gorgé d'opulence, il en eſt de même de tous les ſens. L'imagination, l'ennemie de toute eſpèce de ſobriété, les excède par ſes recherches ; la ſurabondance les raſſaſſie ; le beſoin, le père du plaiſir, ne les ſollicite jamais.

L'imagination, vainement épuiſée à ranimer des goûts éteints, s'efforce de faire pour l'homme un bonheur qui ne ſoit qu'à elle, en procurant à la vanité d'agréables illuſions. Elle conſeille à un être que la Nature a meſuré à la hauteur d'une cabane, de mettre ſa félicité à occuper le vuide immenſe d'un palais. Il élève à grands frais cette eſpèce de temple ; mais à peine y eſt-il errant, qu'effrayé de ſa ſolitude, humilié de ſa petiteſſe, ennuyé de ſa magnificence, il abandonne ces portiques, ces dômes, ces vaſtes enfilades aux regards des paſſans, *tranſeuntibus*, & ſe retire dans un étroit réduit, comme repouſſé par la Nature dans les limites du beſoin.

C'eſt encore pis pour les objets de cupidité, que pour ceux de luxe & de faſte. C'eſt l'imagination qui perſuade à l'homme ambitieux qu'il ne peut ſe paſſer de crédit, d'autorité, de domination; que ce n'eſt pas la peine de vivre, ſi l'on ne vit pas environné d'une multitude inférieure à ſoi, dépendante & obéiſſante; que la tranquillité, la liberté, l'égalité ſur-tout, ne ſont des biens que pour le ſtupide vulgaire; qu'il eſt de ſa nature à lui, & de l'eſſence de ſon ame de tendre ſans ceſſe plus haut.

C'eſt elle qui perſuade à l'avare que le préſent n'eſt rien, que l'avenir eſt tout; que ſa jeuneſſe ne ſauroit trop accumuler & enfouir pour raſſaſier ſa vieilleſſe; que de nouveaux beſoins l'attendent; qu'il ne ſouffre que pour jouir; que l'heure n'en eſt pas venue, mais que les privations d'aujourd'hui lui préparent les jouiſſances de ce *demain* qui n'arrive jamais.

Je ne pénètre point dans les miſères d'un ſerrail: je veux bien laiſſer ſous le voile les humiliations de la vanité châtiée par la

Nature; mais, à l'égard de nos moeurs; j'obſerve que c'eſt encore l'imagination qui perſuade à une jeuneſſe exaltée, que le bonheur eſt dans l'agitation, l'inconſtance & la nouveauté; que ce qui lui manque eſt toujours meilleur que ce qu'elle poſſède; que l'inquiétude même du deſir eſt la preuve qu'elle n'a pas trouvé ce qui doit le fixer; que tant que l'eſpérance eſt trompée, le changement eſt légitime; que puiſque le *bonheur* ſe cache, il eſt permis de le chercher; & que s'il nous fuit, il faut bien y renoncer, ou le pourſuivre. Enfin c'eſt l'imagination qui engendre, au ſein de l'opulence, cet eſſaim renaiſſant de goûts capricieux, de prétentions frivoles, de fantaiſies paſſionnées, eſpèces d'inſectes légers, éphémères & dévorans, qui ne laiſſent aucun repos.

Quand l'imagination a produit cette foule de biens & de maux que la Nature déſavoue, l'opinion les adopte, & les réaliſe à ſa manière, en attachant aux uns la ſuprême félicité, l'eſtime, l'honneur & la gloire;

aux autres l'idée du malheur, le mépris, l'humiliation, la honte. Alors, vous demandez si le *bonheur* est indépendant, & au-dessus de l'opinion !

L'affirmative seroit du stoïcisme; & nous en sommes loin. Mais je réponds, 1°. que les erreurs de l'opinion sont des vices de société, dont le remède est, comme je l'ai dit, dans de meilleures institutions; & que s'il ne dépend pas de chacun de nous d'en purifier ou d'en tarir la source, au moins cela n'est-il pas impossible à la sagesse vigilante d'un gouvernement secondé par la Nature & par le Tems : car pour peu qu'on les aide, ou qu'on ne les contrarie pas, le Tems & la Nature ramènent tout à la Raison. Je réponds, 2o. que l'opinion est un mot équivoque, dont on abuse tous les jours; que l'opinion, qui est la reine du monde, & qui a droit de l'être, n'est pas l'opinion fantasque & passagère du petit cercle où vit chacun de nous; que l'opinion universelle, unanime, & durable, est moins injuste qu'on ne pense; qu'on lui donne souvent plus

qu'elle ne demande, qu'on se fait même, sous son nom, mille nécessités qu'elle n'impose pas; que le plus souvent elle sert de prétexte à des excès qu'elle condamne, à des folies qu'elle blâme; qu'on fait semblant de prendre la mode pour l'usage, la vanité pour la décence, & qu'à l'obligation d'imiter ses semblables, on ajoute presque toujours le desir de les effacer. C'est ainsi que le luxe renchérit sur lui-même, & qu'on se ruine en protestant qu'on ne donne à son faste que ce qu'on ne peut refuser aux bienséances de son état. C'est ainsi que pour soutenir son nom & sa naissance, on fait souvent ce que l'opinion, consultée, appelleroit se dégrader & s'avilir.

L'estime publique est sans doute un bien très-précieux; & malheur à qui la méprise. Mais voyez à quoi cette estime est réellement attachée. Aux richesses? Non: car dans les mains de l'homme avide, injuste, sordidement intéressé, les richesses sont méprisées. Aux grandes places? Non: car dans les hauts emplois, l'indignité & l'incapacité n'en sont

que plus en évidence; & jamais la médiocrité n'est plus sévérement jugée & rabaissée, que lorsqu'elle contraste avec des fonctions qu'elle ne peut remplir. Au pouvoir? Non: car entre les Rois même, l'estime publique en choisit & s'en réserve un petit nombre, auxquels ses hommages sont dûs.

Ainsi l'opinion n'a pas tous les torts qu'on lui attribue. Au reste, ou elle s'accorde avec la conscience de l'homme de bien; & alors elle lui est sacrée: ou elle est contraire à ce juge intérieur; & alors, entre ces deux guides, il n'y a point à balancer: ou elle lui est indifférente; & alors combien peu de circonstances dans la vie, où elle s'oppose au *bonheur*?

Dans le monde même, où l'on a mis toute son existence au-dehors, je crois voir que si l'on est esclave de cette opinion légère, qui varie comme les modes, & qui elle-même en est une, on n'en dépend qu'autant qu'on le veut bien. Ce ridicule que l'on craint tant, n'est pas toujours la peine de qui ose être sage en présence de la folie;

& des mœurs ſimples, innocentes, d'autant plus propres au *bonheur* qu'elles s'éloignent moins de la nature, ſont encore le plus reſpectées. Ce monde eſt vain ; mais il permet d'être plus ſolide que lui. Le vice ne ſe moque que d'un vice plus mal-adroit ; la vanité, que d'une vanité plus déplacée ou plus ſotte qu'elle. Si cependant la corruption alloit au point que la vertu fût obligée de ſe cacher ou de rougir, ce ne pourroit qu'être la faute d'un gouvernement lâche & corrompu lui-même. Mais non, dans aucun tems il ne ſera honteux de ſe renfermer dans les bienſéances & les devoirs de ſon état, d'y garder cette modeſtie qui s'accorde ſi bien avec la dignité, & cette modération qui laiſſe à la fortune ſi peu de priſe & d'aſcendant ſur le *bonheur* ; de le placer dans les jouiſſances d'une ame vertueuſe & calme, dans la tendreſſe mutuelle des affections domeſtiques, dans les liens de l'amitié, de la nature, & de l'amour ; en un mot, dans des biens qui ne coûtent aucune veille à l'ambition, aucun dégoût à la fierté, aucun

ſoupir à l'innocence, aucun regret à la vertu. Et non-ſeulement ce *bonheur* n'aura rien d'humiliant aux yeux d'un monde qui ne le connoît pas; mais il ſera, pour ce monde même, un ſpectacle impoſant, & un exemple révéré.

Mais le plus grand ennemi des choſes ſimples & communes, & par conſéquent du *bonheur*, c'eſt l'amour-propre, qui n'eſtime que les diſtinctions qui le flattent, & qui ne faiſant aucun cas des biens faciles qu'il poſſède, ſe croit toujours injuſtement fruſtré des biens qu'il ne poſſède pas.

Comment l'homme, en qui cet amour exceſſif de ſoi-même eſt difficile, épineux, jaloux, impatient; comment l'homme, perſuadé qu'il ne doit rien, & que tout lui eſt dû; comment cet homme, qui mépriſe les dons communs de la Nature, par la raiſon qu'elle en eſt prodigue; qui voudroit qu'il y eût pour lui ſeul un air, une lumière, un ſommeil exquis comme ſes vins & ſes parfums; qui de ſa vie ne s'eſt félicité de reſpirer & de voir le jour; qui compte même

pour peu de chose les avantages de la fortune, puisqu'elle en a favorisé plus que lui, & à son préjudice, mille gens qu'il en croit indignes, ou beaucoup moins dignes que lui; comment cet homme, qui, dans l'ordre & les devoirs de la société, ne voit que les gênes qu'elle lui impose, & ne daigne pas regarder aux commodités qu'elle lui procure; qui se croit spécialement destiné à être servi, protégé, maintenu dans ses jouissances, & qui gémit d'être soumis aux loix qui font sa sûreté; qui voit le cours de sa fortune comme le cours immuable des astres, & les privilèges de sa naissance comme un anneau indissoluble de la chaîne de l'Univers; comment cet homme enfin, qui croit que la Nature & la Fortune d'intelligence n'ont dû s'occuper que de lui, & en lui prodiguant tous les biens lui épargner toutes les peines; comment se croiroit-il heureux? La maladie, la douleur & la mort, sont des monstres qui l'épouvantent; un événement qui le contrarie le révolte; il ne sauroit souffrir d'obstacles à sa volonté; tout

ce qui l'afflige l'irrite ; & quant aux biens dont il jouit, ce n'eſt jamais aſſez : nulle compenſation dans ſes calculs, jamais un coup-d'œil en arrière ; ou s'il apperçoit l'homme inférieur à lui, c'eſt encore d'un œil d'envie. « Qu'a fait au ciel ce laboureur, » dit-il, pour être plus ſain, plus robuſte, » plus gai que moi » ? Ce qu'il a fait ? Il a eu, par inſtinct, la ſageſſe de Marc-Aurèle ; il s'eſt accommodé à ſa condition, il a obéi à ſa deſtinée, il a trouvé dans ſon état un exercice ſalutaire, il a joui des dons de la Nature, & n'en a mépriſé aucun. Hélas ! ce laboureur lui-même ne connoît pas encore aſſez le prix des biens qui lui ſont accordés, de ce ſommeil exempt de trouble, de ce réveil ſerein, de cette belle aurore dont la ville ne jouit point, de cet air pur & parfumé d'une riante matinée, de ce travail égayé par ſes chants & par les concerts des oiſeaux, de ce repas que ſa compagne lui apprête, comme Theſtilis, ou de ces mets du bon Tityre, de la fraîcheur de l'ombre qui lui donne l'aſyle contre les

ardeurs du midi, de ce retour, le soir, dans sa cabane, où les caresses de ses enfans le délassent de son labeur. Ce qui lui manque pour être encore bien plus heureux, c'est une réflexion éclairée sur la différence de son état avec celui de l'homme ambitieux, ou de l'opulent désœuvré.

*O fortunatos nimium, sua si bona norint*
*Agricolas! quibus ipsa, procul discordibus armis,*
*Fundit humo facilem victum justissima tellus!*
(Virg. Georg. L. II.)

Il y a, pour l'homme, un mal réel qui vient de la Nature: c'est la douleur. Il y en a un qui vient de la Société: c'est la véritable indigence. Nul être vivant & sensible ne peut se rendre inaccessible à l'un; mais par-tout le travail doit pouvoir garantir de l'autre. Un crime irrémissible de la société seroit que la misère fût inévitablement attachée à la vieillesse de l'homme qui nourrit les hommes, ou de l'artisan qui les sert, ou du soldat qui les défend. Voilà le malheur véritable, dont ceux qui gouvernent les peuples

peuples ſont reſponſables à la terre & au ciel. Tout le reſte eſt de fantaiſie, de caprice, de vanité, de corruption dans les mœurs, de négligence à faire prendre au naturel le pli des bonnes habitudes. De-là ces ruiſſeaux d'amertume qui ſe répandent dans tous les Etats, & qui empoiſonnent, dans le cœur des pères, des mères, des enfans, les ſources du bonheur domeſtique; &, par une influence encore plus étendue & plus funeſte, les ſources du bonheur public.

Mais juſqu'ici j'ai paſſé ſous ſilence trois grandes cauſes de malheur, qui toutes trois ſont dans le cœur de l'homme : le caractère, les paſſions, & l'ennui.

Depuis la colombe juſqu'au vautour, depuis le tigre juſqu'à l'agneau, il n'y a point de caractère dans la nature qui ne ſe trouve dans l'eſpèce humaine. Or, dans une ſociété compoſée de ce mélange, comment imaginer la ſûreté, la paix que le bonheur ſuppoſe? Comment les pigeons ſeroient-ils heureux parmi les vautours? les moutons

au milieu des loups? les daims & les chevreuils entre les lions & les tigres? C'est-là le prodige des loix. C'est par elles que la foiblesse & la timidité ont été protégées, la force contenue, l'audace réprimée, la férocité même enchaînée, ou soumise au frein. Et cela prouve que, dans l'espèce humaine, la multitude est perfectible; que son caractère primitif fut sauvage & non pas féroce; que les méchans y sont le petit nombre; que non-seulement l'homme est docile & doux par foiblesse, mais qu'en lui la raison, qui fit les loix, fut secondée du courage qui les soutint; que la Nature, en lui donnant de l'énergie, ne l'a décidé le plus communément ni vers le bien ni vers le mal; que susceptible de l'un & de l'autre, son caractère primitif tient le milieu entre les deux extrêmes; & que sa fougue même est celle ou du taureau ou du cheval que l'éducation peut dompter.

Si donc la volonté publique, ou la raison d'utilité commune, a eu la force d'assujettir la liberté nuisible des individus mal-faisans;

cet ascendant, que la Nature lui avoit donné, subsiste encore; & c'est aux loix à l'exercer. Elles l'exercent réellement sur des naturels indomptables & que rien ne peut adoucir. Tous les grands crimes sont punis; & à mesure que la malice devient plus adroite & plus dissimulée, les loix, de leur côté, deviennent plus vigilantes & plus actives. Mais une infinité de vices leur échappent, qui font encore, en dépit des loix, le malheur des sociétés.

L'œil de la loi ne peut pénétrer dans l'intérieur des familles, pour voir la tyrannie secrète qu'exerce un homme dur & cruel sur sa femme & sur ses enfans, pour voir les larmes que l'ingratitude ou les déréglemens d'un fils arrachent des yeux d'un bon père : il est trop vrai. J'avouerai même, que par-tout où des vices, que les loix ne répriment pas, portent le trouble, la désolation, la honte ou la ruine, il seroit insensé d'y chercher le bonheur; & si, en parcourant nos villes opulentes, on me demande s'il y a des malheureux, je répondrai

qu'elles en ſont peuplées ; je répondrai que ; par d'autres cauſes, nos campagnes en ſont couvertes. Mais ces malheureux, eſt-ce la Nature qui les a faits ? C'eſt ce que nous cherchons.

Il eſt poſſible qu'elle ait produit quelques caractères féroces, quelques ames d'une âpreté, d'une dureté inflexible, d'une violence indomptable, d'une baſſeſſe dont le vice & l'opprobre ſoient l'aliment : *amica luto ſus.* Mais des hommes qui naiſſent tels, & que rien ne peut corriger, doivent être connus pour tels. L'enfance ni l'adoleſcence ne ſavent rien diſſimuler ; & des vices auſſi marqués ſe diſtinguent parmi la foule. Pourquoi donc, ſur de tels indices, l'homme naturellement vil ou malfaiſant ne reſte-t-il pas iſolé, dans un célibat ſolitaire ? Doit-il y avoir des alliances pour un être qui annonce le malheur ou la honte à tout ce qui naîtra de lui ? Donner le ſoin d'une telle police au Gouvernement, ce ſeroit trop en exiger ; ce ſeroit auſſi compromettre, me dira-t-on, la liberté publique. Oui, j'en

conviens. Mais les Légiflateurs domeftiques, les pères & les mères, peuvent-ils vouloir qu'un tel monftre donne des enfans à leur fille? & qu'elle-même foit efclave d'un fi déteftable tyran? Le mariage devroit être comme la digue qui écarteroit l'écume de la fociété; & le grand crime des mauvais choix, que l'orgueil, la cupidité, l'ambition, la négligence, au moins, & la légéreté font faire, ce crime une fois extirpé, où feroient les maux domeftiques qu'on attribue à la Nature? Où feroient bientôt la plupart des caufes du malheur public? Le mariage eft la fource commune des bonnes & des mauvaifes mœurs: vices, vertus, tout en dérive; c'eft donc lui qu'il faut épurer.

A l'égard du commun des hommes, (& c'eft la multitude qu'il faut confidérer), s'il n'eft pas vrai qu'ils naiffent bons, au moins ne naiffent-ils pas méchans. S'ils annoncent un caractère, ce caractère eft communément indécis entre un nombre à-peu-près égal de vertus & de vices qui lui font analogues; & il dépend de l'éducation, de l'exemple,

de l'habitude, de l'incliner d'un côté ou de l'autre. Il eſt comme l'Hercule de Xénophon, *in bivio*. Or, ces moyens d'améliorer, de perfectionner les mœurs publiques, ſont évidemment les moyens d'accroître la ſomme du bonheur.

Mais quels fruits peut-on recueillir des meilleures inſtitutions, ſi, avant leur maturité même, ces fruits ſont ravagés par les orages des paſſions ?

Avant de répondre à cette objection, ſi ſérieuſe en effet, commençons par rendre grâce à la Nature d'avoir donné à l'homme des paſſions modérées, comme la crainte, l'eſpérance, le deſir, la douce pitié, les inclinations mutuelles de l'amitié & de l'amour. Ces affections, à l'égard de notre ame, ſont comme pour un arbre jeune & flexible, ces vents légers qui agitent ſes rameaux, & font même ployer ſa tige ; mais qui, au lieu de le briſer, de l'affoiblir, de le laiſſer courbé, ne font que donner à ſa ſève une circulation plus libre & plus rapide, affermir ſes racines, développer ſes

forces, & le rendre à la fois plus souple & plus nerveux. Le mouvement de l'ame en est la vie; & tout ce qui, sans douleur, exerce sa sensibilité, la fait jouir agréablement d'elle-même : jusques-là qu'il y a des peines qu'elle ressent avec délices, & préfère à de vains plaisirs.

Ainsi, toutes les fois que les passions sont tempérées, loin de nuire au bonheur, elles y contribuent; & ni la crainte mêlée d'espérance, ni l'inquiétude du desir que flatte au moins l'illusion, ni la tendre mélancolie qui se nourrit de douces larmes, ne font un état malheureux.

Mais le *bonheur* n'est-il pas lui-même la situation de l'ame qui jouit sans regrets, sans desirs, sans crainte? — Ajoutez donc sans espérance; & vous aurez défini, non le *bonheur*, mais le sommeil de l'ame.

Un excès d'aigreur ou d'amertume, dans les liqueurs, nous les rend odieuses; une pointe, ou ce qu'on appelle un *soupçon* de l'un ou de l'autre, pique, éveille & flatte le goût. Il en est des voluptés de l'ame comme

de celles des ſens : *ſurgit amari aliquid ;* c'eſt ce qui corrige la fadeur des plaiſirs trop doux, des jouiſſances trop paiſibles. La ſenſibilité, plus ou moins émue, eſt du malheur ou du *bonheur* : ils ne diffèrent que par des nuances, & quelquefois leurs limites ſe touchent.

Venons aux paſſions violentes, & obſervons d'abord que celles qui nous ſont données par la Nature, pour notre propre conſervation, comme la crainte, la douleur, la colère, ou le reſſentiment, ſont preſque toujours irritées, tantôt par l'imagination, tantôt par l'amour-propre, & tantôt par la vanité : par l'imagination, qui exagère le mal qu'on appréhende, ou le mal qu'on éprouve ; par l'amour-propre, qui exagère la malice, ou la gravité du mal que nous a fait, ou qu'a voulu nous faire l'objet de nos reſſentimens ; par la vanité, qui dans la douleur eſt fanfaronne comme dans le plaiſir. La Fontaine l'a obſervé plus d'une fois.

Toujours un peu de faſte entre parmi les pleurs. . .
On dit qu'on eſt inconſolable ;
On le dit ; mais il n'en eſt rien.

L'excès de ſenſibilité n'eſt bien ſouvent à nous qu'une jactance ; & ſi on ſe conſultoit bien, on trouveroit ſouvent qu'on eſt moins malheureux qu'on ne ſe flatte de l'être.

Or, qu'une éducation raiſonnable & ſévère, qu'une habitude priſe dès nos plus jeunes ans, d'apprécier les choſes à leur juſte valeur & notre ſenſibilité même à ſon juſte degré, que cette habitude nous familiariſe avec l'idée du mal, à commencer par celle de la mort, la plus importune de toutes, & qui, toutes les fois qu'elle vient ſe mêler au ſentiment de la douleur, nous rend ſi timides, ſi foibles, ſi impatiens dans la ſouffrance ; que cette première habitude à voir les accidens de la vie, non pas d'un œil ſtoïque, mais de l'œil dont les voit la multitude de nos ſemblables, qui ſous le chaume ſouffrent comme des Epictètes, & meurent comme des Catons ; que cette philoſophie naturelle nous faſſe recevoir le mal tel qu'il nous vient, ſans y ajouter, de notre part, les frayeurs de la prévoyance, les impatiences de l'orgueil, les réflexions irritantes

de l'amour-propre révolté, les fantômes de l'imagination, les angoisses pusillanimes d'une ame molle & délicate; on sera étonné de voir combien la crainte, la colère, le ressentiment, la vengeance, tous les mouvemens passionnés qui naissent de douleur & de privation, seront plus foibles & moins fréquens.

Il est encore bien plus facile de modérer la fougue des passions factices, comme l'ambition, ce composé d'orgueil & de vanité exaltée; comme l'amour, ce sentiment dont l'imagination a pris la quintessence pour en faire un poison subtil & violent; comme l'envie & la jalousie, qui, dans le même laboratoire, sont devenues le *sublimé* de l'ambition & de l'amour.

Ce que les passions, en général, ont de plus âcre & de plus cuisant est idéal, métaphysique: ce sont des germes que le vent de l'opinion, le souffle de la mode a jettés dans la tête des hommes, & qui, par l'affinité naturelle des sentimens avec les idées, se sont répandus dans les cœurs. Or, le

grand principe de l'institution, soit morale, soit politique, c'est que rien d'étranger au cœur humain n'y peut jetter de profondes racines, & que les vices de l'habitude s'extirpent aussi infailliblement par une habitude contraire, que dans un champ bien cultivé se détruisent les herbes venimeuses ou nuisibles à la moisson.

Quant aux moyens de distinguer ce qui, dans les passions humaines, est de mode ou de fantaisie, & ce qui en est inhérent & propre au naturel du cœur humain; qu'on observe dans des mœurs simples & voisines de la Nature, à quoi ces passions se réduisent : on verra que ni l'ambition, ni l'amour jaloux, ni l'envie n'y troublent le repos de l'homme; que s'il souhaite un état meilleur, c'est un état contigu au sien; qu'il le souhaite modérément; & que ce desir ne lui vient qu'accompagné de l'espérance; que dans l'amour qu'il a pour sa compagne, & que sa compagne a pour lui, les raffinemens d'une vanité difficile, inquiète, ombrageuse, n'entrent pour rien; qu'une imagination

fantasque n'a pas le loisir d'analyser ce goût mutuel, ce penchant qui les attache l'un à l'autre; qu'ils ne pensent pas même à distinguer leur ame de leurs sens; qu'ils jouissent sans raisonner, & que pour être heureux, il leur suffit d'être contents. L'ennui, la maladie épidémique d'un monde corrompu par l'opulence & par l'oisiveté, ne leur est pas connu: ce qui pour nous en feroit le remède, en est pour eux le préservatif. Mais quel seroit donc ce remède? L'ennui est une inquiétude accompagnée d'inertie, un besoin vague & paresseux de changer de situation: c'est l'activité naturelle, contrariée par la mollesse; c'est le tourment d'une ame qui nage dans le vuide, qui se consume en desirs sans objet, qui voudroit jouir sans savoir de quoi, & qui, lasse du repos même, n'a pas la force d'y renoncer. L'ennui est un enfant du luxe: l'abondance, la satiété, le dégoût le font naître; de frivoles amusemens, des plaisirs artificiels & passagers l'écartent, mais pour un moment: il revient bientôt sur sa proie; & si les

paſſions la lui arrachent, ce n'eſt que pour la déchirer. Le ſeul remède facile & doux pour en guérir, c'eſt le travail; c'eſt le travail du corps, pour l'homme dont l'ame eſt dans les ſens; c'eſt le travail de l'eſprit, pour l'homme à qui l'éducation a fait une habitude de l'exercice de la penſée; & ce remède eſt infaillible.

Celui-là ſeul a donc le droit de ſe plaindre que la Nature lui a fait un tourment de l'ennui, qui, dans ſa ſituation, ne peut ſe procurer une occupation qui l'attache; & j'oſe dire que ce malheureux eſt un être dénaturé.

Je n'indiquerai point aux différentes claſſes de la ſociété, l'emploi du tems qui nous échappe: les ſeuls devoirs, & des devoirs ſacrés, le rempliroient pour la plupart des hommes; & s'ils diſent que leur état leur impoſe des ſoins qu'ils ne ſauroient goûter, & que c'eſt-là, pour eux, une ſource d'ennui, je les plaindrai comme des malades que leur ſituation incommode; mais cette maladie, je ne l'appellerai que pareſſe, ou que vanité.

Il eſt poſſible cependant que quelques âmes d'une vigueur & d'une élévation rare, que quelques génies d'une étendue & d'une force extraordinaire, ſe ſentant nés pour les grandes choſes, & déplacés par la fortune, trop loin au-deſſous de leur ſphère, éprouvent le dégoût des occupations communes, & le tourment d'une activité qui cherche avec inquiétude des intérêts dignes de la fixer.

Mais à cela je crois pouvoir répondre, que très-peu d'hommes, à ce titre, ont le droit d'être malheureux; que le plus grand nombre de ceux que la fortune, à les entendre, a méconnus & déplacés, trouveroient des conſolations dans la connoiſſance d'eux-mêmes, & dans les objets qu'ils dédaignent des occupations meſurées à l'étendue de leurs talens; que la fortune eſt, à leur égard, aſſez, & bien plus qu'ils ne penſent, de concert avec la Nature, qu'ils ne ſont pas auſſi depayſés qu'ils ont le malheur de le croire; & que ſi leur ambition, plus modérée, devient plus juſte, tout ſera pour eux de niveau.

Quant à ceux qui, ſans ſe flatter, peuvent ſouffrir de n'être pas mis à leur place, ils doivent plaindre la ſociété d'être privée de leurs travaux, faire ſentir leur influence au cercle étroit qui les entoure, imprimer en petit le caractère de leur ame aux actions communes de la vie, voir de la dignité dans l'exercice obſcur d'une activité bienfaiſante, ennoblir à leurs yeux les devoirs de l'homme privé, ſe ſouvenir que Sully, Catinat, d'Agueſſeau, ont ſu s'accommoder du bonheur domeſtique; que des hommes d'une ſupériorité non moins inconteſtable, après avoir été, dans le ſénat de Rome, les lumières de la patrie, & à la tête des armées les inſtrumens de ſa grandeur, alloient, en quittant les faiſceaux, & en dépoſant au capitole les monumens de leurs victoires, goûter, dans une humble retraite, les plus grands biens qui ſoient donnés à l'homme, la vénération publique, le reſpect & l'amour d'une famille vertueuſe, & la familiarité intime d'un petit nombre de vrais amis.

Mais s'il leur faut encore d'autres conſo-

lations, qu'ils pensent que, dans les grandes places, ceux même qui en sont les plus dignes, peuvent trouver la gloire, mais non pas le bonheur; que c'est bien là qu'on le mérite, mais que ce n'est jamais que loin de là qu'on en jouit: *Sudandum est his, pro communibus commodis, adeundæ inimicitiæ, subeundæ sæpè pro republica tempestates, cum multis audacibus, improbis, nonnunquàm etiam potentibus dimicandum.* (Cic. pro Cœlio.)

# MÊLANGES

## DE POÉSIES.

# ODE

## SUR LA BATAILLE DE FONTENOI,

### 1745.

QUELLE épouvante soudaine,
France, a glacé tes esprits ?
Et de la Meuse à la Seine,
Que nous annoncent tes cris ?
Ah ! c'est la main de la Parque
Qui menace ton Monarque.
Dieux, écartez ce revers.
Oui, Grand Roi, les Destinées
Vont prolonger tes années,
En faveur de l'Univers.

Jours de douleur & d'alarmes,
Faites place au plus beau jour.
Dans nos yeux noyés de larmes,
Brille la joie & l'amour.
De la commune allégresse,
Jusqu'au transport de l'ivresse,
L'heureux délire est monté.
Dieux, & vous Rois, leur image,
Le voilà, ce pur hommage
Qu'obtient de nous la bonté.

Il vit, ce Rôi qui nous aime;
Tout se ranime avec lui.
Au plaisir la douleur même
Daigne sourire aujourd'hui (1).
L'Avarice est libérale;
La Pauvreté, sa rivale,
Fait des efforts inouïs (2).
L'Art s'épuisant en miracles;
De mille nouveaux spectacles
Frappe les yeux de LOUIS.

Quel triomphe! quelle fête!
O le plus doux des vainqueurs,
Ta véritable conquête
Fut la conquête des cœurs.
Du palais à la chaumière,
Comme une vive lumière,
Le bonheur s'est répandu:

---

(1) Dans l'illumination de Paris, pour la convalescence de Louis XV, on vit ces mots écrits en lettres de feu à la grille d'une prison : *Gaudet & ipse dolor.*

(2) La même nuit l'on apperçut, au coin d'une rue, un Savoyard, qui, d'une chandelle coupée en quatre, faisoit, selon ses moyens, une illumination sur les quatre coins de sa selette, le seul espace qui fût à lui. Les filles de joie furent trois jours désintéressées. Ces traits expriment naïvement quel esprit animoit le peuple.

Ton peuple eſt une famille ;
Et ta Nobleſſe une fille
A qui ſon père eſt rendu.

Il vit, mais c'eſt pour la gloire ;
Et par un ſublime effort,
Il revole à la victoire,
Sortant des bras de la mort.
Tournai, puiſſante barrière,
D'une attaque meurtrière
Voit l'appareil menaçant.
L'Anglois vole à ſa défenſe ;
Mais cette fière eſpérance
S'évanouit en naiſſant.

O toi, mon guide & mon maître ;
Poëte illuſtre (1), après toi
M'eſt-il permis de paroître
Dans les champs de Fontenoi ?
Oui, les hôtes des boccages
Voltigent ſous les feuillages
Dont leur nid eſt entouré,
Quand l'Aigle, au-deſſus des nues ;
Par des routes inconnues,
Fend l'élément azuré.

(1) Voltaire.

Tel que du haut des montagnes,
Dans un ſilence effrayant,
S'avance ſur les campagnes
Un nuage foudroyant :
Le murmure du tonnerre
Bientôt annonce à la Terre
Le choc des vents en fureur ;
Et déjà ſur les rivages
Que menacent leurs ravages,
Se promène la Terreur.

Telle à Fontenoi s'avance
La phalange des Anglois.
La mort repoſe en ſilence
Dans ſes bataillons épais.
De ſes flancs, à ſon paſſage,
Comme du ſein du nuage,
L'éclair commence à jaillir.
A travers ce feu rapide,
Toute une armée intrépide
Se diſpoſe à l'aſſaillir.

Pour le combat qui s'apprête,
En les voyant ſe ranger,
Grand Roi, ton fils, à leur tête,
Veut courir même danger.
A ce beau feu qui l'inſpire,
D'un ſévère & doux empire

Oppose tout le pouvoir.
Et puisse, long-tems encore;
Dans ce prince qu'on adore,
Se prolonger notre espoir !

La colonne, d'un pas ferme;
Traversant nos bataillons,
De la flamme qu'elle enferme
Vomit d'affreux tourbillons.
De cette enceinte mouvante,
Le carnage & l'épouvante
Environnent les remparts.
Sur les ailes de la foudre
La mort vole, & dans la poudre
Nos plus vaillans sont épars.

Vingt légions autour d'ell
Ont eu beau se rallier;
Sous une grêle mortelle
L'airain les force à plier.
Maurice, qui les commande,
Les yeux au ciel, ne demande
Qu'à ranimer sa langueur;
Et dans un corps qui succombe,
Son ame, au bord de la tombe,
Retrouve encor sa vigueur.

De ſes courſiers hors d'haleine
Bellone preſſe le flanc ;
Et des ſillons de la plaine
Leurs pieds font jaillir le ſang.
Il vole autour de l'enceinte,
Et d'une voix preſque éteinte,
Il raſſemble auprès de lui
Cette Nobleſſe guerrière,
Qui, du Trône eſt la barrière,
Et qui du ſceptre eſt l'appui.

Tel, quand la tempête gronde
Sur les pâles matelots,
On nous peint, du Dieu de l'onde,
Le char roulant ſur les flots.
Sa redoutable parole
Impoſe aux enfans d'Eole ;
Le calme naît, le jour luit.
Sous lui les ondes fléchiſſent ;
Et des bords qu'elles blanchiſſent,
Elles retombent ſans bruit.

L'Anglois lui-même, au ſilence
Que Maurice a commandé,
S'étonne, héſite & balance,
Par ce calme intimidé.
« Quoi ! dans le ſang où l'on nage,
Dit-il, au ſein du carnage,

Que

Tout reste immobile encor »!
Cependant Maurice éclaire
Cette valeur téméraire,
Dont il arrête l'essor.

François, dit-il, tant d'audace
Ne vous mène qu'à la mort.
Pour ébranler cette masse
Le fer n'est pas assez fort.
De votre sang moins prodigue,
Laissez-moi rompre la digue
Que vous attaquez en vain;
Et pour vous frayer la voie,
A l'airain qui vous foudroie
Faisons répondre l'airain.

Au même instant l'airain tonne,
On voit l'Anglois s'ébranler.
L'impénétrable colonne
Chancelle & va s'écrouler.
« L'effet remplit mon attente,
Dit Maurice; elle est flottante.
Maison du Roi, commencez;
Venez, enfans de l'Irlande,
Et vous, invincible bande,
Fiers Neustriens, avancez ».

De tous côtés se renverse
Le boulevard ruiné.

Ce que la fuite en disperse,
Par le glaive est moissonné.
Sous nos drapeaux qu'elle venge,
La victoire enfin se range:
L'air retentit de ses cris;
Et d'une armée intrépide,
Qui croyoit l'avoir pour guide;
On ne voit que les débris.

Les plaines en sont couvertes;
Et dans les mêmes sillons
La Mort étale les pertes
De nos meilleurs bataillons.
Fière, aux enfers elle envoie
L'une ainsi que l'autre proie;
Et d'un œil indifférent,
Elle voit dans la poussière
L'Anglois fermer la paupière
Près du François expirant.

De ce spectacle funeste
Loin d'enivrer son orgueil,
LOUIS, sensible & modeste,
Fortune, y voit ton écueil.
Il se souvient qu'il est homme:
En gémissant il vous nomme,
Guerriers qu'il laisse au tombeau;

Et consterné de sa gloire,
Il accuse la victoire
Qui lui coûte un sang si beau.

O Victoire ! ô vaine idole !
Les voilà donc ces autels,
Où, d'âge en âge, on immole
La jeune fleur des mortels !
Est-ce pour plaire à des maîtres
Que nos barbares ancêtres
Nous ont transmis leur fureur ;
Et pour flatter quelques Princes,
Que tu changes nos provinces
En des théâtres d'horreur ?

De ta faveur inconstante
Puissent les Rois éblouis,
Te voir cruelle & sanglante ;
Te voir des yeux de LOUIS !
Puissent les peuples s'instruire,
Que ce n'est qu'à les détruire
Que servent les Conquérans ;
Et que deux lustres de guerre,
Font plus de maux à la Terre,
Que n'en feroient vingt tyrans.

# POËME

*Qui remporta le Prix de l'Académie Françoise en 1746.*

Le ſujet, donné par l'Académie, étoit : *La gloire de LOUIS XIV perpétuée dans le Roi ſon ſucceſſeur.*

LA France dans nos jours tranquille & floriſſante ;
D'un joug qu'elle chérit, jadis impatiente,
Fut prête à ſuccomber ſous ſa propre valeur :
Sa funeſte vertu ſervoit à ſon malheur.
Le mérite jaloux, inquiet, indocile,
Allumoit les flambeaux de la guerre civile.
LOUIS-LE-GRAND parut ; les cœurs furent ſoumis.
Il remit la balance & le glaive à Thémis.
L'Europe, en l'admirant, craignit d'avoir un maître :
Cette crainte annonçoit qu'il méritoit de l'être.
Il traîna ſur ſes pas les peuples enchaînés,
Et demanda la paix aux vaincus étonnés.

O paix ! heureuſe paix ! ton olivier fertile
Vit fleurir les talens ſous ſon ombre tranquille ;
L'abondance renaître, & les Arts cultivés
Dès leur premier eſſor à leur comble arrivés.
Beau ſiècle ! où réunit la Nature féconde
Les prodiges ſemés dans les âges du monde,

Mais des mains des mortels, ouvrages inconstans !
Sur un cercle rapide entraînés par le Tems,
Les empires, les arts, naissent, brillent, s'étendent;
S'élèvent à leur terme, & bientôt redescendent.
C'est ainsi que la mort du second des Césars
Couvrit d'un voile sombre & le Trône & les Arts;
Que sous Léon-le-Grand les Muses rétablies,
Dans la tombe avec lui furent ensevelies.

e l'empire François quel sera donc le sort ?
meurt; quel espoir nous reste après sa mort ?
ue cultiva la main de ce Monarque
être abattus sous la faux de la Parque ?
, ils sont immortels; la tige des Bourbons,
issante & féconde en dignes rejettons,
ans cesse, en vieillissant, de rameaux se couronne,
Prompte à les remplacer quand le tems les moissonne.

rance, tourne les yeux sur ton Maître nouveau;
son Aieul auguste, auprès de son berceau,
ontemple le génie attentif & fidèle :
Il veille autour de lui, le couvre de son aile.
La Vérité dès-lors commence à l'éclairer :
Tems heureux ! où sans crainte elle ose se montrer.
Bientôt soutenant seul le poids du diadême,
Au destin de l'Etat il préside lui-même ;
Et rival du Héros dont il maintient les loix;
Il est l'appui, l'exemple, & le vainqueur des Rois.

Comme lui peu jaloux de la funeste gloire
Que sur ses pas sanglans amène la victoire,
L'aveugle Ambition n'a point armé son bras :
Juste, ami de la paix, content de ses Etats,
Il veut les rendre heureux, & non pas les étendre.
Je vous atteste tous, peuples qu'il sut défendre,
Remparts qu'il renversa, trônes qu'il a donnés;
Parlez, Belges soumis, Bataves consternés,
Répondez, fiers Anglois, qu'irrite sa puissance.
L'intérêt vous remit sa trompeuse balance;
L'Équité met la sienne en ses augustes mains.
Tremblez, peuples jaloux du repos des hum
En arborant l'olive il fait briller l'épée.
En vain par vos complots l'Europe fut trompée;
Il va couper leur trame, il marche, il vient à vo
Secondez sa justice, ou bravez son courroux.
Choisissez. Vous voulez que Bellone en décide;
Voyez si le plus juste est le moins intrépide.
Que tous vos bataillons unissent leurs efforts;
De l'Escaut & du Rhin qu'ils inondent les bords;
Fiers rivaux de ce Roi que votre ligue honore,
Son aieul vous vainquit; son aieul vit encore.
Tel que vous l'avez vu sur des murs foudroyés,
Ou subjuguant du Rhin les deux bords effrayés,
Tel il paroît encor dans sa vivante image.
C'est lui. Reconnoissez ce tranquille courage.
C'est lui qui du Germain repousse la fureur,
Qui, sortant de ce lit de tristesse & d'horreur,

Où la faux de la mort fut sur lui suspendue,
S'arrache aux cris plaintifs de la France éperdue,
Et du salut des siens seulement occupé,
Vient braver le trépas dont il est échappé.
Il voit cette colonne épaisse, impénétrable,
Etonner des François l'ardeur infatigable;
Il voit tout le péril, le brave & le soutient,
Anime ses guerriers, les guide, les retient;
Il triomphe, & du haut de son char de victoire
...ppelle la Paix dans le champ de sa gloire.
...nnemis vaincus, il daigne encor l'offrir,
...ce à l'admirer, & même à le chérir.

...endant, loin des maux où lui-même il s'expose,
...ombre des lauriers son empire repose:
...e sage harmonie en meut tous les ressorts;
Le commerce fécond y répand ses trésors;
D'un éclat sans nuage, à nos yeux revêtue,
La Foi sous ses autels voit l'Erreur abattue;
...les loix, dans l'Etat, l'inflexible équité,
...ntretient la concorde & la sécurité.
Les Arts, enfans du Ciel, les Filles de mémoire,
Que LOUIS couronna des rayons de sa gloire,
Refleurissent encor par son fils éclairés:
François, vous, ni vos Rois, vous ne dégénerez.

## PRIÈRE POUR LE ROI.

O toi, dont la main paternelle,
Dans une carrière immortelle,

Guida LOUIS-LE-GRAND jusqu'au bord du tombeau,
Grand Dieu ! donne à ce Roi, qui l'a pris pour modèle,
Des jours encor plus longs, un règne encor plus beau.

# ODE

*Qui remporta le Prix de l'Académie Françoise en 1747.*

Le ſujet donné par l'Académie étoit : *La clémence de* LOUIS XIV *eſt une des vertus de ſon auguſte ſucceſſeur.*

ART utile & fatal au monde ;
Fléau des peuples que tu ſers ;
Art des combats, ſource féconde
Et de ſuccès & de revers ;
Toi, qui, ſur les débris des armes
Arroſés de ſang & de larmes,
De la paix fondes les autels,
Soutien des loix, appui du crime ;
Quelle eſt la plus triſte victime
Des maux que tu fais aux mortels ?

Eſt-ce vous, ſtériles provinces,
De meurtres théâtre fumant ;
Vous, peuples, de l'orgueil des Princes
Et le jouet & l'inſtrument ;
Vous, cités, qu'un vainqueur déſole ;
Vous, Guerriers, que la gloire immole

A de tyranniques projets?
Non, c'eſt un Roi juſte & ſenſible,
Qui n'achète un règne paiſible,
Qu'au prix du ſang de ſes Sujets.

Les traits que la guerre leur lance,
Sur mille têtes diſperſés,
Avec toute leur violence,
Contre lui ſeul ſont ramaſſés.
C'eſt un père équitable & tendre,
Dont la bonté daigne s'étendre
Sur les moindres de ſes enfans;
Qui, dans d'éternelles alarmes,
De ſes pleurs arroſe leurs armes,
Lors même qu'ils ſont triomphans.

Epouſes au deuil condamnées,
Il entend vos lugubres cris;
Mères pâles & conſternées,
Avec vous il pleure vos fils.
Quand à ſe venger tout l'invite,
Dans un ennemi qui l'irrite,
Homme, il chérit l'humanité;
Et ſon bras ne peut ſe réſoudre
A laiſſer éclater la foudre
Qu'allume en ſes mains l'équité.

Tel fut ce Roi dont la puissance
Ne le céda qu'à ses vertus;
Qui n'exerça que sa clémence
Sur ses ennemis abattus;
Ce LOUIS, qu'entouroit la gloire,
A qui les arts & la victoire
Ont fait donner le nom de Grand.
Armé pour la cause publique,
Il portoit un front pacifique
Sous les palmes d'un conquérant.

Tandis que, loin de nos frontières,
Son char de triomphe emporté,
Fouloit les Nations entières,
Qu'étonnoit sa rapidité;
LOUIS en retenoit les rènes:
En butte à de jalouses haines,
Son cœur ne les connoissoit pas:
Toujours prêt à verser des graces,
La terreur devançoit ses traces,
La pitié marchoit sur ses pas.

Rappelez ces grandes journées,
Peuples, qu'il vit à ses genoux
Lui tendre vos mains enchaînées,
Et vous présenter à ses coups.
Vos regards, où la mort est peinte,
N'osent envisager sans crainte

Ce front couvert de majeſté.
Ah ! n'y cherchez point la colère :
Vous trouvez un Dieu tutélaire
Dans un vainqueur ſi redouté.

Il n'eſt plus, ce ſage Monarque,
François, & vos pleurs ſont taris !
Il revit, vainqueur de la Parque,
Vous le retrouvez dans ſon Fils.
Vous voyez ce héros ſenſible,
Forcé de ſe rendre terrible,
Gémir ſur le ſort des Guerriers ;
Et quand tout fléchit ſous vos armes ;
Mêler de généreuſes larmes
Au ſang d'où naiſſent vos lauriers.

Il briſe d'une main ſtoïque
Tous les traits qui lui ſont lancés ;
Et de l'olive pacifique
Ses foudres ſont entrelacés.
Par ſes ſoins, les bords qu'il ravage ;
Renaiſſent du ſein du carnage,
Chargés des tréſors de la paix.
Ainſi, l'Egypte plus féconde,
S'élève du milieu de l'onde
Qui vient d'engloutir ſes guérets.

Qu'à ses pieds le tombeau s'entr'ouvre,
Qu'à ses yeux, prêts à se fermer,
La faulx de la mort se découvre;
LOUIS la voit sans s'alarmer:
Mais que guidé par la victoire,
Du théâtre affreux de sa gloire
Il vienne à contempler l'horreur;
O Mort, qu'il voyoit sans se plaindre,
C'est-là qu'il apprend à te craindre,
Et qu'il gémit de ta fureur!

Vous que la victoire lui livre,
Guerriers au trépas échappés,
Ne rougissez point de survivre
Au revers qui vous a frappés.
En vous, votre vainqueur honore
Une valeur qui brûle encore
De se signaler contre lui.
Désarmé par votre disgrace,
Le même bras qui vous terrasse,
Vous tend un généreux appui.

Grand Roi, tes ennemis eux-mêmes
Connoissent le fond de ton cœur:
Ils savent trop que tu les aimes,
Et qu'ils fléchiront leur vainqueur.
Leur audace en vain réprimée,
Leur haine cent fois rallumée

Par l'eſpoir de l'impunité ;
Et cette orgueilleuſe aſſurance
Qu'ils oppoſent à ta clémence ;
Rendent hommage à ta bonté.

## PRIÈRE POUR LE ROI.

Grand Dieu ! toi qui connois le cœur
De ce Roi généreux & tendre ,
Exauce les vœux du vainqueur ;
Et ſur nous la paix va deſcendre.

# LES CHARMES DE L'ÉTUDE,

## ÉPITRE AUX POËTES;

*Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1760.*

MES bons amis, mes compagnons, mes guides,
Illuftres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaifirs purs, délicats & folides.
Je viens jouir, je viens charmer le tems.
Ce tems, fi court, a des langueurs mortelles
Quand l'ame oifive en compte les inftans:
C'eft le travail qui lui donne des ailes.

L'homme veut être, & ne peut réfifter
Au fentiment de fa propre durée:
L'heure où l'on vit fe paffe à s'éviter;
La peine active eft fouvent préférée
Au froid loifir de fe voir exifter.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconftance,
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaifir eft l'objet d'importance,

Où tour-à-tour on se cherche, on s'attend;
Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croiroit, à voir cette affluence
Dans ces jardins, à ce brillant soupé,
Qu'on est heureux? L'on n'est que dissipé.
De deux soleils abréger la distance,
Est tout le soin dont on est occupé;
Et dans la foule à soi-même échappé,
L'on se dérobe à sa triste existence.

Livres chéris! Ah! qu'il m'est bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous!
Vous élevez, vous enchantez mon ame,
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée & de flamme.
A ce mêlange en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime:
Du char brûlant du Dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'est comme Phaéton;
Et votre chûte annonce un vol sublime.

De l'art naissant l'essor ambitieux,
Libre du moins dans sa route incertaine,
Osoit franchir la barrière des cieux:
L'usage encor, tyran capricieux,
Ne tenoit point le génie à la chaine.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers
L'heureux larcin du hardi Promethée,

Donner la vie à mille êtres divers,
Elever l'homme, embellir l'Univers;
Telle est la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui règne en vos écrits,
Colosse informe & beauté monstrueuse,
Par sa grandeur fière & majestueuse,
Du censeur même étonne les esprits.

Le seul Lucain (1), cherchant une autre gloire,
Sans le secours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin sait animer l'Histoire,
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve:
Ce vrai l'inspire & lui donne le ton.
Qu'a-t-il besoin de Mars & de Minerve?
Il a César & Pompée & Caton.
Les passions de César & de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate & d'Alecton:
Le ciel, l'enfer, sont dans le cœur de l'homme.

Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide;

(1) Lucain mourut à l'âge de 27 ans, & nous laissa un poëme défectueux, mais plein de génie, dont le grand Corneille faisoit son étude. *Voyez* Cinna, les Horaces, la mort de Pompée.

O toi, d'Homère émule trop timide (1);
Peintre touchant, Poëte ingénieux,
Sage Virgile. Et pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles?
Ulyſſe errant deſcendit aux enfers,
Et ſur ſes pas j'y vois deſcendre Énée.
Si Caliρſo gémit abandonnée,
Didon trahïe expire dans tes vers....
Didon! que dis-je? Eſt-il rien que n'efface
De ce tableau la ſublime beauté?
Tu peins Didon, & tu n'as pas l'audace
D'aller ſans guide à l'immortalité!
Si ton rival tient le ſceptre au Parnaſſe,
Il ne le doit qu'à ta timidité.

Ah! ſi du moins tu l'avois imité
Dans ſes deſſeins majeſtueux & vaſtes,
Dans ce grand art des grouppes, des contraſtes;
Art dont le Taſſe a lui ſeul hérité,...

J'entends Boileau qui s'écrie: O blaſphême!
Louer le Taſſe! — Oui, le Taſſe, lui-même.
Laiſſons Boileau tâcher d'être amuſant,
Et pour raiſon donner un mot plaiſant.

---

(1) On ſait que les premiers Livres de l'Enéide ſont d'après l'Odyſſée, & les derniers d'après l'Iliade.

Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle
Que ce Poëme, objet de ses mépris ?
Je sais, Virgile, admirer tes écrits :
Troye, & Carthage, & la rive infernale,
Les pleurs d'Evandre, & la mort d'Euriale,
Sont des tableaux dont je sens tout le prix ;
Didon sur-tout n'eut jamais de rivale.

Mais que le Tasse a bien mieux exprimé
Cet héroïsme ébauché par Homère !
Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété sincère,
La grandeur simple, & la sagesse austère,
Et la valeur qui connoît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeunesse ardente à se plonger
Dans les plaisirs qu'elle craint & qu'elle aime,
Et la vertu qui la vient dégager !

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome, en héros si féconde,
Qui choisis-tu pour père des Romains ?
Ce n'est pas tout que d'aller fonder Rome ;
Un grand dessein demandoit un grand homme.
Compare Enée à ce héros brillant,
A ce Renaud si tendre & si vaillant.

Un foible amour eſt doucereux & fade ;
Mais dans ſa force il eſt beau, généreux,
Touchant ſur-tout quand il eſt malheureux.
Si la colère a fait une Iliade,
L'amour eſt-il moins fier, moins dangereux ?

Des paſſions, élémens de nos âmes,
La plus active eſt celle de l'amour :
Mille couleurs en nuancent les flammes.
L'amour ſe change en colombe, en vautour ;
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,
Conçoit, embraſſe, étouffe ſon deſſein ;
Et de ſes traits ſe déchirant le ſein,
Il eſt le dieu, le prêtre, & la victime.

Tel eſt l'amour dans nos cœurs, dans nos vers.
Lui ſeul anime, embellit l'Univers ;
Lui ſeul anime, embellit la Peinture :
La Poéſie, ainſi que la Nature,
Doit à l'amour mille tableaux divers.
Anacréon, tu n'as pas d'autre guide :
A tes beaux jours c'eſt l'aſtre qui préſide ;
Et qui de fleurs a ſemé ton couchant.
Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,
A qui Corine (1) enſeigna l'art du chant,

---

(1) *Moverat ingenium totam cantata per urbem,*
*Nomine non vero, dicta Corina mihi.*
Triſt. L. 4, Eleg. 10.

Enfant gâté des Muſes & des Graces,
De leurs tréſors brillant diſſipateur,
Et des plaiſirs ſavant légiſlateur.
Vous, ſes rivaux, vous, dont il ſuit les traces;
Tendre Tibule, & toi, dont les douleurs
Ont tant de charme, intéreſſant Properce,
Pour vous l'Amour, dans les larmes qu'il verſe,
En ſoupirant détrempe ſes couleurs.
Sur vos pinceaux, qu'il tranſmit à Racine,
Il répandit du ſang avec ſes pleurs.
Quel coloris! quelle touche divine!
Peintres du cœur, n'en ſoyez point jaloux;
C'eſt votre maître: il vous ſurpaſſe tous.
L'amour l'inſpire, il en fait un Apelle:
A Champmêlé, ſon actrice immortelle,
Pour l'éclairer il remit ſon flambeau:
Ce n'eſt ſouvent que le même modèle (1);
Mais l'attitude, à chaque inſtant nouvelle,
Le reproduit à chaque inſtant plus beau.

Eh quoi! l'amour, un ſonge, une folie,
Eſt-ce un tableau digne de l'avenir?
Par lui, dit-on, la ſcène eſt avilie;
Et du théâtre il falloit le bannir.

---

(1) C'eſt plus par les ſituations que par les caractères que Racine a varié les peintures de l'amour.

Ah ! malheureux, dont la mélancolie
Veut que l'amour à mes yeux m'humilie,
N'aimez jamais : c'eſt aſſez vous punir.
Condamnez-vous à ne jamais entendre
Cette Roxane, & ſi fière & ſi tendre,
Qui, reſpirant la vengeance & l'amour,
Menace, tremble, oſe & craint tour-à-tour ;
Cette Hermione, amante dédaignée,
Tantôt plaintive, & tantôt indignée.

Du cœur humain ces reflux orageux
Ne ſont, pour vous, que de frivoles jeux.
Phèdre, brûlant d'un feu qu'elle déteſte,
Phèdre, au milieu du crime & du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceſte,
Pour vous toucher ſont de foibles reſſorts.
En vain Clairon, cette actrice ſublime,
Rend plus frappans ces tableaux qu'elle anime ;
Vous demandez des ſpectacles plus forts.
Voyez Phocas, cherchant d'un œil avide,
Quel eſt le cœur que ſa main doit percer,
Réduit au choix, frémit d'un parricide,
Sans qu'il échappe au ſang qu'il va verſer,
Un mouvement, un cri qui le décide.
Puiſſant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme ! ô Corneille !
De ton vol d'aigle obſervant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille !

De quel rayon le ciel t'illumina,
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna
Paris devint la rivale d'Athènes!

Reine des arts, si fameuse autrefois,
Ne vante plus ton théâtre (1) magique,
Ta Mélopée & ton masque tragique.
Ne vante plus ces oracles menteurs,
Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale & sanglante aventure,
Où l'innocence est mise à la torture
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la nature.
L'action naît de l'ame des Acteurs;
Les passions sont les dieux du théâtre.

O Rhodogune! éternel monument
Qu'avec effroi j'admire & j'idolâtre!
Où sont puisés ce nœud, ce dénoument,
Cet intérêt? Au sein de Cléopatre.

Tissu hardi d'invisibles rapports,
Héraclius, simple & vaste machine,

(1) Le mobile de l'action théâtrale, chez les Grecs, est presque toujours hors de l'intrigue.

Quel Dieu caché préside à tes ressorts,
Les fait mouvoir ? L'ame de Léontine.

Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les prestiges.
Crime ou vertu, tout fut grand sous sa main ;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir & parler un Romain.

Fable, autrefois en tableaux si fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmans, quel fut donc votre asyle ?
Lully monta son luth harmonieux :
A ses accens s'éleva ce beau temple,
Brillant théâtre où préside l'amour,
Où tous les arts triomphent tour-à-tour,
Et dont Quinaut fut la gloire & l'exemple.
Chantre immortel d'Atys & de Renaud,
O toi, galant & sensible Quinaut,
L'illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son filtre à tes vives couleurs ;
Le Dieu des vers, le Dieu de la tendresse
T'ont couronné de lauriers & de fleurs.
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor ?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie.
En vain ta gloire en naissant fut ternie :
Elle renaît plus radieuse encor.

Dans

Dans tes tableaux quelle noble magie !
Dans tes beaux vers quelle douce énergie !
Si le François, par Racine embelli,
Lui doit la grace unie à la nobleſſe,
Il tient de toi, par ton ſtyle amolli,
Un tour liant & nombreux ſans foibleſſe.
Que n'avoit-il, ton injuſte cenſeur,
Que n'avoit-il un rayon de ta flamme ?
Son fiel amer valoit-il la douceur
D'un ſentiment émané de ton ame ?

Mais ce Boileau, juge paſſionné,
N'en eſt pas moins légiſlateur habile.
Aux lents efforts d'un travail obſtiné
Il fait céder la nature indocile ;
Dans un terrein ſauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un ſillon fertile ;
Et ſon vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art rendu ſimple & facile,
Reſſemble au trait d'un or pur & ductile,
Par la filière en gliſſant façonné.
Que ne peut point une étude conſtante ?
Sans feu, ſans verve & ſans fécondité,
Boileau copie ; on diroit qu'il invente.
Comme un miroir il a tout répété.
Mais l'art jamais ne ſu peindre la flamme :
Le ſentiment eſt le ſeul don de l'ame
Que le travail n'a jamais imité.

J'entends Boileau monter ſa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaiſant, fin moqueur;
Même léger dans ſa gaîté pénible;
Mais je ne vois jamais Boileau ſenſible.
Jamais un vers n'eſt parti de ſon cœur.

Que la Nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce Poéte ingénu,
Ce La Fontaine, à lui ſeul inconnu,
Ce peintre-né, dont l'inſtinct nous enchante!
Simple & profond, ſublime ſans effort,
Le vers heureux, le tour rapide & fort,
Viennent chercher ſa plume négligente.
Pour lui ſa Muſe, abeille diligente,
Va recueillir le ſuc brillant des fleurs.
En ſe jouant, la main de la nature,
Mêle, varie, aſſortit ſes couleurs.
C'eſt un émail ſemé ſur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ſes pleurs.

Mais ſous l'appât d'un ſimple badinage,
Quand il inſtruit, c'eſt Socrate ou Caton,
Qui de l'enfance a pris l'air & le ton.
De l'art des vers tel eſt le digne uſage;
Mais laiſſons-lui ſa noble liberté.
A peine il ſent le frein de l'eſclavage,
Qu'il perd ſon feu, ſa grace & ſa fierté.

La Poésie eut le sort de Pandore.
Quand le génie au ciel la fit éclore,
Chacun des arts l'enrichit d'un présent.
Elle reçut, des mains de la Peinture,
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la Nature:
De l'Eloquence elle eut ces traits vainqueurs;
Ces traits brûlans qui pénètrent les cœurs:
A l'Harmonie elle dut la mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui ravissent les Dieux.
La Raison même, à la jeune immortelle,
Voulut servir de compagne fidelle;
Mais quelquefois invisible témoin,
Elle la suit, & l'observe de loin.

Dès que Rousseau s'élève au ton de l'Ode;
Et qu'il décrit en vers harmonieux
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux (1),
L'enthousiasme est sa seule méthode.
Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte, ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir
Qu'un feu divin de son ame s'empare:
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais d'un ton grave & d'un air réfléchi,

(1) Voyez l'Ode II du premier Livre. *Ps.* 8.

A la raiſon, (1) ſi lui-même il inſulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la conſulte ;
Et de ſes loix il n'eſt point affranchi.
Que dis-je ? Eſt-il d'eſſor qu'elle ne règle ?
Pour s'élever & planer dans les cieux,
L'enthouſiaſme a les ailes de l'aigle ;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux ?
Voyez Horace, & ſi, dans ſon délire,
Sa main voltige au haſard ſur ſa lyre.
Avec quel art variant ſes accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaiſſe !
Vrai dans ſa fougue, & ſage en ſon ivreſſe,
La raiſon même applaudit ſes tranſports.
D'un ton moins haut, ſi l'ami de Mécène,
Des mœurs de Rome ingénieux cenſeur,
A mes regards en expoſe la ſcène ;
Quelle morale & plus vive & plus ſaine !
Qu'il y répand de charme & de douceur !
En le liſant avec lui je crois vivre :
A Tivoli je m'empreſſe à le ſuivre.
La liberté, l'enjoument, la raiſon,
Dans ſa retraite accourent ſur ſes traces :
L'amour y vient ſans bandeau ni poiſon,
Et la vieilleſſe y joue avec les Graces.

De nos devoirs le mutuel accord,
De nos beſoins l'intime & doux rapport,

(1) Voyez l'Ode à M. de la Fare.

Le choix du bien, ſa nature immuable;
Le vrai, l'utile, étude inépuiſable,
De l'amitié le charme & les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime;
L'art de trouver ſon bonheur en ſoi-même
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens.

Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à ſaiſir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ſes leçons ſait me faire un plaiſir.
*Enſeigne-nous où tu trouves la rime*,
Lui dit Boileau, ſans doute en badinant.
Eſt-ce donc là ce que ton art ſublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enſeigne-nous plutôt quel microſcope,
Depuis Agnès juſqu'au fier Miſanthrope,
Te dévoila les plis du cœur humain,
Quel Dieu remit ces crayons dans ta main.
Dans tes écrits quelle ſève féconde,
Quelle chaleur, quelle ame tu répands!
La cour, la ville, & le peuple & le monde,
Tu fais de tout une étude profonde;
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un ſot qui lui reſſemble;
Le Médecin ſe moque de Purgon;
L'Avare pleure & ſourit tout enſemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon.

Le ſeul Tartuffe a peu ri, ce me ſemble.
Moi, qui n'ai point le maſque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaiſſie
S'élève autour de mon ame obſcurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la ſombre & vague inquiétude
Trouble mes ſens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sotanville & Dandin,
Le bon Soſie, & Nicole & Jourdain.
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon ſang coule ſoudain,
De mes eſprits le feu ſe renouvelle;
Je crois renaître; & ma ſérénité,
En un jour clair me peint l'humanité.

Tous ces travers, qui m'excitoient la bile,
Ne ſont, pour moi, qu'un ſpectacle amuſant;
Moi-même enfin, je me trouve plaiſant
D'avoir tranché du cenſeur difficile.

Fruits du génie, heureux préſens des Cieux,
Embelliſſez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loiſir précieux.
Seul avec vous, je me plais en moi-même.
Par vous, guéri de cette vanité
Qui ſacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus ſolide,
De cette vie inconſtante & fluide

Je ſuis le cours avec tranquillité ;
L'œil attaché ſur un charmant rivage ;
Où la Nature étale à mon paſſage
Son abondance & ſa variété.

# ODE

*Contre l'égoïsme d'une fausse philosophie.*

1756.

« Que l'injure & la violence
Impunément bravent les loix;
Que le glaive, sans la balance,
Soit l'aveugle arbitre des Rois.
Dans ta solitude profonde,
Libre, indépendant, seul au monde,
Goûte obscurément de vrais biens ».
C'est Aristipe qui m'invite
A fuir les écueils qu'il évite.
Je l'en crois; je romps mes liens.

De nos regrets sources amères,
Faux biens qui m'avez ébloui,
Gloire, amour, flatteuses chimères,
Votre charme est évanoui.
Je suis libre, & tout à moi-même....
Mais quel accablant anathême
Frappe mon oreille & mon cœur?
Suis-je sacrilège ou perfide?
Vers moi quel fantôme livide
Se traîne abattu de langueur?

De ſang, de ſueur, de pouſſière,
Son front vénérable eſt ſouillé ;
Les pleurs qui baignent ſa paupière,
Inondent ſon ſein dépouillé.
Dieux ! que ſes regards m'attendriſſent !
Ses bras que les chaînes meurtriſſent,
A peine en ſoulèvent le poids.
C'eſt L'HUMANITÉ qui m'appelle,
Et vient à mon ame infidelle
Reprocher l'oubli de ſes droits.

« TU DORS au ſein de la molleſſe
Exempt de trouble & de danger ;
Tu dors, dit-elle, & ta foibleſſe
Te rend à moi-même étranger !
Quelle eſt cette ſageſſe impie
Qui glace ton ame aſſoupie ?
Vois couler mon ſang & mes pleurs :
Regarde où le ciel t'a fait naître ;
Et ſois heureux, ſi tu peux l'être,
Dans cet océan de douleurs.

Du haut des rochers où ſe briſe
Un vaiſſeau battu par les vents,
Quel eſt l'inhumain qui mépriſe
Les cris des matelots tremblans ?
Et toi, tu détournes la vue !
Ton ame qui craint d'être émue,

N'oſe s'occuper de mes maux !
Être à ſoi, jouir de ſoi-même,
D'un ſage eſt-ce là le ſyſtême ?
C'eſt l'inſtinct des vils animaux.

Comme eux au ſoin de la pâture
Bornant ta penſée & tes vœux,
Quand tout gémit dans la natnre,
Tu feras tranquille comme eux !
De l'Elbe les rives fumantes,
De ſang les deux mers écumantes,
Ce que n'ont point vu tes aieux,
L'affreux orage de la guerre
Enveloppant toute la terre,
Sont un vain ſpectacle à tes yeux !

Viens, vois cette ville opulente,
Du Tage ſuperbe ornement,
Pour qui, ſous la zone brûlante,
Germent l'or & le diamant.
A ſes pieds les vents & les ondes
Des plus beaux climats des deux mondes
Apportent les riches tributs.
L'Enfer allume ſon tonnerre,
Il gronde, éclate, ouvre la terre;
Cherche Lisbonne ; elle n'eſt plus.

Hélas ! ſur un immenſe gouffre
C'eſt peu que vingt peuples errans,

D'un lac de bitume & de soufre
Entendent mugir les torrens :
Du creux de ces voûtes profondes,
Du sein de ces brûlantes ondes,
La mort est trop lente à sortir.
Sur eux la foudre suspendue,
Seroit trop long-tems attendue ;
Ils vont la presser de partir.

Le feu qu'allume une étincelle
A de moins rapides progrès
Que cette guerre universelle
Dans les formidables apprêts.
Arrachés du sein de la terre
Dans le moule affreux du tonnerre
Le fer s'épanche à gros bouillons ;
Le chêne en courbe se dirige,
Le pin superbe en mât s'érige,
Mars y suspend ses pavillons.

Déjà le démon du carnage,
Suivi des crimes triomphans,
Foule aux pieds la terre, qui nage
Dans le meurtre de ses enfans.
De l'Elbe aux champs de l'Acadie,
Ce n'est plus qu'un vaste incendie
Par un vent rapide allumé.
Et toi seul, couché sur des roses,

Vil Sibarite, tu repoſes;
Quand l'Univers eſt conſumé!

Dans ton aſyle tout abonde;
Et Montcalm, au-delà des mers,
Le Turenne du Nouveau-monde,
Manque de pain dans les déſerts!
Aſſis ſous un dais de verdure,
Rêvant au bruit d'une onde pure,
Tu reſpires un air ſerein;
Et Mahon, ſur ſon roc aride,
Voit la fleur d'un peuple intrépide,
En butte à cent foudres d'airain!

Je veux qu'avec des yeux ſtoïques
Tu contemples l'orgueil des Rois;
Mais des calamités publiques
Peux-tu ne pas ſentir le poids?
Vois la Terre au loin ravagée;
Vois la faulx en glaive changée
Du Laboureur percer le flanc;
L'enfant, dans les bras de ſa mère,
D'un ſein flétri par la miſère,
Au lieu du lait, ſuccer le ſang.

Le vieillard courbé vers la tombe,
Où ſes enfans l'ont devancé,
Relève ce front qui ſuccombe
Sous les hivers qui l'ont glacé.

Il revient d'une main tremblante
Labourer la terre ſanglante ;
Il marche à travers des débris. . . . .
Ah ! loin du ſillon qu'il entr'ouvre,
Le bœuf recule, & lui découvre
Le corps mutilé de ſon fils.

Quand mille bleſſures pareilles
Déchirent mon cœur maternel ;
Pour t'aſſurer de douces veilles,
Tu fuis un monde criminel !
Mais à ce monde qui m'offenſe,
Tu dois ta vie & ta défenſe :
N'es-tu fait que pour recevoir ?
Tu l'éclaires ! Triſte avantage !
Sois homme : voilà ton partage.
Sois humain : voilà ton devoir.

Eh ! que m'importe tes lumières,
Et ta raiſon, ce feu divin,
Si, couché ſous d'humbles chaumières,
Mes enfans t'implorent en vain ?
Dis-moi, quel eſt ton privilège
Sur le ſoldat qui te protège,
Sur le peuple qui te nourrit ?
Excepté de la loi commune,
Quel droit t'a donné la fortune
Qui les accable, & te ſourit ?

Je ne viens point t'offrir des armes
Pour me défendre & me venger.
Je viens te demander des larmes :
Me plaindre, c'eſt me ſoulager.
Et ne dis pas que trop ſenſible,
Tu viens, dans un oubli paiſible,
T'épargner de vaines douleurs.
Le fils ſur la tombe d'un père
Pleure encor, quoiqu'il déſeſpère
De le ranimer par ſes pleurs.

Mais pourquoi des larmes ſtériles,
Quand j'ai beſoin de tes ſecours ?
Où ſont les mortels inutiles ?
Leurs droits naiſſent de leur concours.
Le bras qui défriche la terre,
Le bras qui repouſſe la guerre,
Le Paſteur, le Juge & le Roi,
Tout me ſert, tout me rend hommage ;
Et c'eſt un monſtre que le ſage
S'il veut s'affranchir de ma loi ».

# VERS

*Au fils de Mme la Comteſſe de C.... le jour de ſa naiſſance.*

1758.

AMOUR, ſoyez le bien venu.
Sans bandeau, ſans flèches cruelles;
Encor foible, timide & nu,
Vous n'avez pas même des ailes.
Mais ſur votre front ingénu
Paroît certain air de famille,
Qui ne nous eſt pas inconnu.
Je vois qu'un charme continu
Paſſant de la mère à la fille,
Au petit-fils eſt parvenu.
Vous ſerez fin ſans artifice;
Vif & ſage, tendre & décent;
Et toujours un ſel innocent
Aiguiſera votre malice:
On tient de ceux dont on deſcend.
Votre eſprit avec la ſageſſe
Unira la légéreté:
Droit au but de la vérité
Vous frapperez avec juſteſſe:
De la plus aimable Comteſſe
Ainſi vous aurez hérité.

Mais comme vous avez un père,
Et que vous lui ressemblerez,
Je présage que vous serez
De ceux que l'on n'étonne guère.
Qu'on aura beau vous dire *non*,
Et que d'une beauté sévère
Vous affronterez la colère,
Comme il affronte le canon.
Peut-être serez-vous volage;
Mais malgré le goût de notre âge
Et l'attrait de la nouveauté,
Vous serez bientôt arrêté
Dans un éternel [redacted]
Votre père l'a bien été.
Jusqu'au bout suivez son exemple.
Si vous trouvez jamais un cœur
Où la Décence & la Candeur
Habitent comme dans leur temple;
Un caractère sans humeur,
Un esprit formé par les Graces,
Une ame où l'aimable Pudeur
Dès l'enfance ait gravé ses traces;
Croyez-moi, tenez-vous en là:
Votre sort est digne d'envie.
C'est beaucoup, si ce bonheur-là
Se trouve une foi[redacted] vie.

# VERS

*A Madame . . . . à qui l'on envoyoit une toilette,*

1758.

Que je regrette l'âge d'or !
L'homme étoit ſimple, il étoit ſage.
La beauté n'avoit point encor
Appris à ſe cacher ſous un brillant nuage :
De ſes graces, de ſes attraits
La Nature faiſoit les frais.
Que ne revient-il ce bel âge !
Aſſiſe ſur un gazon frais,
D'un ruiſſeau la glace argentine
Vous retraceroit tous vos traits :
Là, Flore, de ſa main divine,
Dans vos cheveux ſemés de fleurs,
Mêleroit ſes parfums aux plus vives couleurs :
Des Amours la troupe enfantine
Draperoit un voile léger,
Que des zéphyrs l'aile badine
Feroit doucement voltiger.
Cette toilette naturelle
Ne déguiſeroit rien ; vous en ſeriez plus belle,

Mais l'âge d'or eft loin de nous.
Un art capricieux a réduit en méthode
Ce don fi flatteur & fi doux,
Ce don de tout charmer, qui n'eft qu'un jeu pour vous.
Contre une parure incommode
En vain la Nature s'infcrit;
La laideur inventa la mode,
Et la beauté même y foufcrit.
Il faut bien que je me foumette
A ce pouvoir frivole, & pourtant abfolu.
Recevez donc une toilette,
Comme un meuble très-fuperflu.
Vénus en avoit une, au moins on nous l'affure :
On dit que de s'orner elle prenoit grand foin.
Je ne fais fi Vénus eut befoin de parure;
Mais vous n'en avez pas befoin.
Dans l'art de cacher la Nature
Gardez-vous bien de l'imiter.
Lisbette, de Vénus euffiez-vous la ceinture,
On feroit trop heureux de vous la voir quitter.

# LE MIROIR DE VÉNUS,

*VERS à la même, le jour de ſa fête.*

1759.

JAI vu l'Amour ce matin
Arriver à tire d'aile,
De l'Hymen courier fidèle ;
Avec des fleurs à la main.
Chez l'Amitié ſa couſine
Il paſſe dans ſon trajet.
« Où vas-tu, mauvais ſujet ;
Dit-elle ? — Où je vais ? Devine.
Toi-même, avec tes crayons
Que fais-tu là ? — Je deſſine. —
Et quelle image ? Voyons. —
C'eſt un ſecret. — Du myſtère !
Fi donc, tu me fais pitié.
Il ſied bien à l'Amitié
D'avoir l'orgueil de ſe taire !
C'eſt à moi d'être diſcret.
Allons, dis-moi ton ſecret.
Je ſuis connoiſſeur habile,
Et je puis te corriger.

Soit, dit l'Amitié docile :
M'inſtruire, c'eſt m'obliger ».

L'Amour, voyant votre image,
« C'eſt, dit-il, en vous nommant,
Celle à qui, dans ce moment,
Je vais offrir mon hommage ;
Mais tu la peins foiblement.
C'eſt bien-là cet enjoument
Qu'en la voyant on reſpire ;
La perle au brillant émail,
Et la roſe & le corail,
Et le féduiſant ſourire,
Voilà ſa bouche en détail ;
Cependant on y deſire
Un certain air gracieux.
Ces yeux, où brille ma flamme,
Où ſe peint l'eſprit & l'ame,
Me rappellent bien ſes yeux ;
Mais moins beaux que leurs modèles ;
Je n'y trouve pas aſſez
De ces vives étincelles
Dont tous les cœurs ſont bleſſés.
En tout, les traits ſont fidèles ;
Mais le teint manque d'éclat :
Ce velouté délicat,
C'eſt-là ce qu'il falloit rendre.
D'ailleurs tes crayons diſcrets

Plus loin ne peuvent s'étendre;
Et l'Hymen a des ſecrets
Que l'Amour ſeul peut t'apprendre.
Eh bien, lui dit l'Amitié,
Embelli donc mon hommage,
Et d'une ſi chère image
Deſſine l'autre moitié:
Tu vois mieux qu'on ne peut feindre;
Et ſeul confident jaloux
De ſes charmes les plus doux,
C'eſt à toi ſeul de les peindre. —
Non, ce n'eſt qu'à ſon époux
Qu'en ſecret je les expoſe:
Pour ſes rivaux & pour vous,
Ces charmes ſont lettre cloſe. —
Et quel prodige nouveau
Rend donc l'amour ſi ſévère?
L'Albane a bien peint ta mère
Comme elle ſortit de l'eau. —
Non, Lisbette avec colère
Effaceroit le tableau. —
Retouche du moins le buſte,
Et qu'elle ſoit peinte en beau. —
J'y conſens, rien n'eſt plus juſte;
Reprit l'Amour: eſſayons ».
Il dit, & prend les crayons.
Bientôt je l'entends ſe plaindre
Qu'ils n'expriment aucuns traits;

Ce coloris tendre & frais
Eſt trop difficile à peindre.
A retracer tant d'attraits
Le paſtel ne peut atteindre.
« Ah! dit l'Amour, je le voi,
Tout l'art cède à la nature;
Et plus habile que moi,
Elle a, dans cette figure,
Mis certain je ne ſais quoi,
Au-deſſus de la peinture ».

Moi, qui les avoit ſuivis
Juſqu'au bout de l'aventure,
J'oſai dire mon avis:
« Amour, veux-tu de Lisbette
Rendre les traits ingénus?
Crois-moi, dérobe à Vénus
Le miroir de ſa toilette.
Qu'à Lisbette il ſoit donné:
C'eſt un bouquet digne d'elle;
Et ce miroir deſtiné
Aux charmes d'une immortelle,
Par cette image nouvelle
Ne ſera point profané.

# LE SONGE VÉRIDIQUE,

*VERS à Mme de V. quelques jours après celui de sa fête.*

1759.

Vous me l'expliquez ce beau songe
Dont je suis encore enchanté,
Et sous les voiles du mensonge
J'y trouve la réalité.

La nuit, dans un profond silence;
Oui, la nuit même de Jeudi,
Je dormois: du brûlant midi
J'avois senti la violence.

Tout-à-coup mon ame s'élance;
Je crois m'élever dans les airs,
J'entends de célestes concerts,
Je vois un Temple magnifique,
Je m'avance, & sur le portique
Je lis: *Le palais de l'Amour.*
J'y veux porter un pied timide;
Je ne sais quel Garde intrépide
Veille à la porte nuit & jour.
Pour fléchir son humeur rigide,
Las d'user en vain de détour,

Je demande au moins qu'il m'enſeigne
Les beaux lieux où l'Amitié règne.
« C'eſt, dit-il, près de ce ſéjour.
Vois-tu ces colonnes d'ivoire ;
C'eſt-là le trône de ſa gloire :
Elle y tient ſa paiſible cour ».
Je vais, j'approche ; un veſtibule
D'un goût noble, ſimple & correct ;
Imprime d'abord le reſpect.
A l'entrée un pur encens brûle :
Mon cœur s'émeut à cet aſpect.

Je demande s'il eſt poſſible
D'aller à la Divinité
Offrir un cœur tendre & ſenſible.
« Oui, pour vous elle eſt acceſſible » ;
Me dit d'un air plein de bonté
Sa Prêtreſſe, la Vérité.
Elle m'introduit dans le Temple.
La Candeur, la Fidélité,
La Franchiſe, l'Égalité,
Sont les vertus qu'on y contemple.
La Déeſſe y voit les Mortels
A l'envi ſe donner l'exemple
Du zèle à ſervir ſes Autels.
Leurs voix la célèbrent ſans ceſſe ;
Leurs cœurs lui préſentent des vœux :
Comme l'amour elle a ſes feux,

Mais tempérés par la ſageſſe.
Son Sanctuaire étoit orné
De nœuds de fleurs, & de guirlandes;
Son Autel entouré d'offrandes,
Son front de roſes couronné.
Je me proſterne, je l'adore,
Epris des ſes charmes ſecrets,
Même avant d'avoir vu ſes traits,
Qu'un voile me cachoit encore.
« O Divinité que j'implore!
Découvre à mes yeux tant d'attraits »;
Elle m'exauce, & ſon viſage
Se dévoile dans ce moment.
Jugez de mon raviſſement
Quand je reconnus votre image.

# DISCOURS EN VERS

## SUR LA FORCE ET LA FOIBLESSE

## DE L'ESPRIT HUMAIN;

*Lu à l'Assemblée publique de l'Académie Françoise, le 22 Décembre 1763, jour de la réception de l'Auteur.*

QUAND je compare à ces globes sans nombre,
A ces soleils dans le ciel suspendus,
Le grain de sable informe, aride, & sombre
Où l'Homme & l'Ours habitoient confondus;
Humilié de la foiblesse humaine,
Laissant errer mes yeux autour de moi,
Je me demande: Est-ce là le domaine
Où la Nature avoit placé son Roi?

Et si l'enceinte où s'épuise ma vue,
Le cercle étroit que décrivent mes yeux,
Et dont j'ai fait la limite des Cieux,
N'étoit encor qu'un point dans l'étendue;
Loin des soleils qu'observa Cassini,

Si l'Eternel a, de ses mains fécondes,
Laissé tomber des millions de mondes,
Les a semés dans l'espace infini ;
Dans cet espace immense, inaccessible,
Où te chercher, atôme imperceptible,
Monde terrestre ? & nous, ses habitans,
Que sommes-nous dans l'espace & le tems ?
Que peut, hélas! ce corps foible & fragile ?
Dans tous ses sens quelle imbécillité !
Dans les ressorts qui meuvent cette argile,
Que de rudesse & d'indocilité !
Dans la raison, dont cette ame est si fière,
Que d'imprudence & de futilité ;
Et combien peu de force & de lumière !
Tout ici-bas n'est donc que vanité !

Et cependant voyez l'homme en sa sphère :
Voyez, amis, cet être ingénieux,
De la Nature émule industrieux,
L'étudier au moment qu'elle opère ;
Suivre son cours, épier son dessein,
Et de ses loix dévoilant le mystère,
Lui dérober les arts pris dans son sein.

Comme il ajoute à l'instinct qu'il imite !
Comme il fait même à ses foibles ressorts
Associer des mobiles plus forts,
Et de ses sens reculer la limite !

Armé du fer que ſes mains ont battu ;
De quelle audace oſant livrer la guerre
Aux animaux, fiers tyrans de la terre,
Vainqueur du tigre à ſes pieds abattu,
De ſa dépouille il marche revêtu !
Comme il ſait même à ſes loix deſpotiques
Aſſujettir des monſtres domeſtiques ;
Soumettre au frein le courſier belliqueux ;
Plier au joug, ſous ſa main menaçante,
Du fier taureau la tête mugiſſante,
Et partager ſes travaux avec eux !

Si l'homme eſt grand, c'eſt par ce don ſi rare
De ſuppléer à la Nature avare :
C'eſt quand le feu, ce fléau menaçant,
De l'homme ſeul eſclave obéiſſant,
Vient dans ſes mains amollir & diſſoudre
Ce fer, bientôt le rival de la foudre,
Ce fer terrible, & des préſens des Cieux
Le plus funeſte & le plus précieux.

Si l'homme eſt grand, c'eſt quand lui-même en bute
Aux élémens contre lui déchaînés,
Par ſes travaux il réſiſte à ſa chûte,
Qu'en un palais il transforme ſa hute ;
Et qu'il apprend aux marbres étonnés,
A ſe ſuſpendre, en voûte façonnés ;

C'eſt quand il oſe élever ſur les ondes
Un pont flottant qui joigne les deux Mondes,
Et commander à l'humide élément,
Sous ſes vaiſſeaux, de fléchir mollement;
Tenir les vents enchaînés dans la toile;
Franchir les mers ſur la foi d'une étoile;
Et ſi le ciel s'obſcurcit un moment,
Au fer mobile, animé par l'aimant,
Laiſſer le ſoin de conduire la voile.

Si l'Homme eſt grand, c'eſt quand des végétaux
Etudiant les vertus & les vices,
Il adoucit leurs ſauvages prémices,
Et qu'il enſeigne aux vallons, aux côteaux,
A ſe changer en jardins de délices;
Qu'en feu liquide il réſout les métaux;
Qu'il décompoſe un mélange adultère;
Et que des ſels épurant les cryſtaux,
Il rend pour lui leur poiſon ſalutaire:
C'eſt quand d'un œil qui ſonde l'infini,
D'un pole à l'autre il meſure l'eſpace,
Et que du globe obſervant la ſurface,
Sur les deux flancs il le montre applani.
C'eſt lors qu'enfin, dans ſa frêle ſtructure,
Sa main légère & ſon regard ſubtil
Sait démêler juſques au moindre fil
De ces réſeaux tiſſus par la Nature.

Eſt-ce à l'inſtinct, ſecondé du haſard,
Que l'homme a dû ces prodiges de l'art ?
Non, c'eſt à toi, compagne du génie,
Raiſon céleſte, immortelle Uranie.
Mais l'infidèle, enclin à te trahir,
Porte avec lui ta ſecrète ennemie;
Et dans tes droits ſouvent mal affermie,
A ta rivale on te voit obéir.

Fille des ſens, aimable enchantereſſe,
Vive & féconde Imagination,
Qui ſe défend de ta ſéduction ?
Tu captivois les Sages de la Grèce,
Tu les trompois, ces crédules amans.
Pour la Nature ils prenoient tes fantômes;
Pour ſon Hiſtoire, ils donnoient tes romans:
L'un dans ton ſein puiſoit ſes élémens,
L'autre à ton gré combinoit ſes atômes.
Chacun ſe livre à tes ſonges divers :
Par une ſecte, une ſecte eſt chaſſée;
Par une erreur, une erreur effacée:
Chaque ſyſtême eſt un nouveau travers;
Et du Portique, en paſſant au Lycée,
Vous vous trouvez dans un autre univers.

Et toutefois quel reſpect fanatique,
Pour ces erreurs, n'ont pas eu nos aïeux ?
Malheur à qui leur deſſille les yeux;

Malheur à qui touche à l'idole antique.
Si Copernic ose briser les cieux
De Ptolomée, il brave le tonnerre.
Si Galilée ose apprendre à la terre
Qu'elle décrit un orbe spacieux,
Ce Galilée est un audacieux
A qui le ciel veut qu'on livre la guerre.
Que de combats n'en a-t-il pas coûté
Pour nous tirer de notre vieille enfance ?
Comme un fléau le vrai fut redouté ;
Et contre lui l'homme étoit en défense.

Bacon parut dans ces tems orageux.
Des préjugés ennemi courageux,
Sur la physique il jette un œil sévère.
C'est un abîme où d'écueil en écueil
Il voit flotter l'ignorance & l'orgueil :
A la lueur trompeuse & passagère
Des feux volans répandus dans la nuit,
Il voit voguer l'opinion légère,
Qu'un souffle élève, & qu'un souffle détruit.

« Où sommes-nous, dit-il ? quelle démence
Nous fait errer sur cette mer immense,
Sans gouvernail, & dans l'obscurité ?
Ployons la voile où finit la clarté.
C'est bien assez qu'une vaine imprudence
Ait égaré l'Univers deux mille ans.

Sachons douter. La tardive évidence
Veut qu'on la ſuive, & non qu'on la devance ;
Et la raiſon doit marcher à pas lents ».

Mais des mortels peut-être le plus digne
De l'éclairer, l'égara de nouveau.
Lui qui, joignant le compas au niveau,
De l'évidence avoit tracé la ligne,
Deſcarte oublie & ſa règle & ſes loix :
Il s'abandonne à l'attrait du génie,
Se fait un monde, & diſpoſe à ſon choix
De la matière à ſon gré définie.
Son plan, ſublime en ſa témérité,
Honoroit trop la foible humanité.
Avec nos ſens, & du point où nous ſommes ;
De ce grand tout ſaiſir l'immenſité :
Projet hardi, mais en vain médité ;
Digne d'un Dieu, mais trop grand pour des hommes !
Newton, plus ſage en ſa timidité,
Autour de lui chercha la vérité.
Il a ſaiſi le fil du labyrinthe ;
Mais pas à pas il s'avance avec crainte,
Et pénétré d'un juſte étonnement,
Il ſuit des faits le long enchaînement.
Dans ſa retraite, aſyle du ſilence,
En meſurant les Cieux, il les balance.
Tout eſt ſoumis à la commune loi ;
Tout, dans le monde, attire tout à ſoi.

Que tour-à-tour la mer s'enfle & s'affaiſſe ;
La même cauſe & l'élève & l'abaiſſe.
Qu'une comète aux cheveux enflammés,
Ait fait pâlir nos aïeux alarmés,
Comme ils trembloient au retour d'une éclipſe
L'homme aujourd'hui la voit, ſans s'effrayer,
Hâter ſa courſe, & tracer cette ellipſe
Dont le ſoleil eſt le brûlant foyer.

Pourſuis, mortel ; ſur la Nature entière
Il t'eſt permis d'étendre tes regards ;
De calculer ſa marche & ſes écarts ;
D'analyſer un rayon de lumière.
Mais garde-toi de ſonder les ſecrets
Que Dieu dérobe à tes yeux indiſcrets ;
De demander à la cauſe première,
Quel fut ſon plan, ni quels ſont ſes décrets.

Je crains ſur-tout un ſavant dogmatique,
Qui, d'un air grave & d'un pas méthodique,
Me fait marcher dans une obſcure nuit,
En m'annonçant la clarté qui le fuit.

Rêveurs profonds, dans l'eſſence des choſes,
Avec quel ſens croyez-vous pénétrer ?
Par quel détour m'y ferez-vous entrer ?
Nous éprouvons les effets ; mais les cauſes,
Qui peut les voir ? qui peut les démontrer ?

Le mouvement, la durée, & l'efpace ;
Sont un chaos ténébreux & profond
Où mon efprit s'abîme & fe confond.
De la matière on touche la furface ;
Mais qui jamais en a fondé le fond ?
L'Être enveloppe à nos yeux fa fubftance
D'un voile épais ; & depuis que l'on penfe,
Fixe & mobile autour du même point,
Le cercle étroit de l'exacte évidence
Tourne fans ceffe & ne s'élargit point.
Je vis, je fens, un Dieu m'a donné l'être ;
Je ne fais quoi, que j'appelle des corps,
Ebranle en moi je ne fais quels refforts :
Voilà, je crois, tout ce qu'on peut connoître
De foi, du monde, au-dedans, au-dehors.
Des vérités (1) voilà quel eft le nombre.
Graves Docteurs, en avez-vous appris
Une de plus ? vous nous en donnez l'ombre,
L'illufion règne dans vos écrits.
Embelliffez du moins cette chimère.
Souvent Platon eft menteur comme Homère ;
Mais il en a le brillant coloris.

Trifte Charon, tu n'as peint que toi-même,
En t'affligeant fur les malheurs d'autrui.
Plus ingénu, Montagne, fans fyftême,
Nous a peint tous en nous parlant de lui.

---

(1) On ne parle ici que des vérités philofophiques.

J'aime un censeur qui fait un badinage
De ses leçons : c'est l'adresse du sage.
L'homme est farouche ; il faut l'apprivoiser.
Il est enfant ; il le faut amuser.
Ne m'offrez donc qu'un miroir véridique,
Qui, sans flatter, corrige en imitant.
Peintre infidèle, injurieux critique,
S'il me noircit, je le brise à l'instant.

Docteurs amers, votre triste sagesse
N'est point la mienne, & je m'en applaudis.
Un Dieu, sans doute, avec plus de largesse,
M'eût pu doter. Quelquefois je lui dis :
« Qui t'empêchoit de me donner des ailes
Comme à l'oiseau qui plane aux champs de l'air ?
Né pour jouir des clartés immortelles,
Etois-je fait pour ramper comme un ver ?
Mixte bizarre & du singe & de l'ange,
D'un feu divin par ton souffle animé,
Les yeux au ciel & les pieds dans la fange ;
Par un corps vil devois-je être opprimé ?
De biens, de maux, à quoi bon ce mélange ?
Ah ! plus heureux t'aurois-je moins aimé ?
Pour toi ma plainte est-elle une louange » ?

Puis je reviens ; & pour me consoler,
Je dis : « Voyons, suis-je si misérable ?
Un sort plus doux eût été préférable ;

Mais, tel qu'il eſt, me doit-il accabler?
Ramper, voler, ſont au fond même choſe.
Qu'importe, hélas, l'atôme où l'on repoſe?
L'onde, la flamme, ou tel autre élément,
Subtil, épais, clair, obſcur, ſec, humide,
N'eſt bien ou mal que par le ſentiment
Qu'on en reçoit: où la douleur réſide,
Là, tout eſt mal; où le plaiſir préſide,
Là tout eſt bien. Le bœuf & la fourmi,
L'homme & la brute ont le même ennemi;
C'eſt la douleur. Elle eſt un mal, ſans doute:
A la Nature il vient, je ne ſais d'où;
Mais c'eſt le ſeul enfin qu'elle redoute.
*Non, tu n'es point un mal, cruelle goutte*,
Diſoit un ſage; & ce ſage étoit fou ».

A cela près, tout eſt bien dans le monde.
Pour nos beſoins la Nature eſt féconde.
Qui n'a qu'un ſens, ne connoît qu'un plaiſir;
Mais il ſuffit à qui n'a qu'un deſir.

La taupe, heureuſe en fuyant la lumière,
Dans les ſentiers qu'a creuſés ſon muſeau,
Se dit tout bas: « Que je plains cet oiſeau
Dont le ſoleil éblouit la paupière!
Il fuit la flèche; il trouve le réſeau:
La Mort l'aſſiège; & des Parques funèbres
Sur lui ſans ceſſe eſt levé le ciſeau;

Tandis qu'au ſein de ces douces ténèbres,
De mes vieux ans tourne en paix le fuſeau ».

Je ſuis comme elle aveugle en mon eſpèce;
Je le ſais bien; mais faut-il pour cela
Me déſoler, m'injurier ſans ceſſe?
Me ſuis-je fait? me ſuis-je placé-là?
L'homme eſt ſuperbe, il ſe flatte, il s'oublie:
Qu'importe, hélas? Cette utile folie
L'élève ſeule au-deſſus du néant.
Il eſt un nain; il ſe croit un géant.
Laiſſez-le faire: il trouvera bien vîte
De ſa grandeur l'affligeante limite.
C'eſt un malheur d'être foible & léger;
Mais un plus grand, c'eſt de s'en affliger.
Si la fourmi, roulant deux grains de ſeigle,
Croit entaſſer Oſſa ſur Pélion;
Pour la punir de ſa rébellion,
Du haut des Cieux verrons-nous fondre l'aigle
De Jupiter? Pour lui quel ennemi!
Il rit de l'homme, il rit de la fourmi.
Nous ſommes vains; nous ſommes dans la règle.
Altérons-nous ſon repos, ſon bonheur?
Quel intérêt l'engage à nous détruire?
Se venge-t-on de qui ne ſauroit nuire?
Non, la Vengeance eſt fille de la Peur.
Dans les accès d'un zèle atrabilaire,
Vous avez beau m'annoncer ſon courroux:

Ce Dieu si bon, que vous nommez jaloux,
Ne se met pas comme vous en colère ;
Et je serai reçu, sans vous déplaire,
Entre ses bras tout aussi bien que vous.
De mon bonheur consolez-vous d'avance.
Pour son plaisir un Dieu m'a fait ; eh bien,
Je tâche aussi qu'il m'ait fait pour le mien.
Il me permet une douce existence.
Il en a fait le prix de l'innocence.
Cueillir des fleurs, en former le lien
Des foibles jours dont il est le soutien,
Ce n'est qu'user des dons qu'il me dispense.
Je vous révolte, & vous voudriez bien
Que, pour l'honneur de votre pénitence,
Il me damnât ; mais il n'en fera rien.

Laissez-nous donc, importuns moralistes,
Jouir en paix ; & cessez d'accuser
Les gens de bien qui savent s'amuser.
En êtes-vous meilleurs, quoique plus tristes ?
Pourquoi changer, par vos froides raisons,
Ma gaîté folle, en un bon sens pénible ?
Nous sommes tous aux petites-maisons.
Le sage ici n'est qu'un fou plus paisible.
Contre lui-même inspirez de l'effroi
A l'envieux qui ne se plaît qu'à nuire,
A ce cœur bas, sans pudeur & sans foi,
A ce brigand qui règne pour détruire,

Et dont la force est la suprême loi.
Mais nous, amis de la nature humaine,
Nous, dont le cœur n'a que de doux penchans;
Contre nous seuls aurions-nous de la haine?
Que ferions-nous si nous étions méchans?
L'humanité, comme elle a ses vipères,
Et ses vautours de rapine altérés,
Et ses lions de carnage enivrés;
N'a-t-elle pas ses colombes sincères,
Et ses moutons qui paissent l'herbe en paix,
Et ses oiseaux qui gazouillent au frais?
Pourquoi troubler, par vos plaintes amères,
De nos plaisirs les lueurs passagères?
Ils sont si courts, & si peu dangereux!
On les compare à des ombres légères;
Soit: mon sommeil est embelli par eux.
L'amour, le vin, nos amis, nos bergères,
Sont de faux biens; mais ils flattent nos vœux.
Ah! laissez-nous ces douceurs mensongères.
Avez-vous peur qu'on ne soit trop heureux?

# ÉPITRE
## A Mlle GUIMARD,
*Sur les aumônes qu'elle avoit faites dans les grands froids de l'hiver de 1768.*

EST-IL bien vrai, jeune & belle damnée,
Que du théâtre embelli par tes pas,
Tu vas chercher, dans de froids galetas,
L'humanité plaintive, abandonnée;
Que cette main, qu'on baiſe nuit & jour,
Verſe en ſecret les tributs de l'amour
Sur l'indigence à languir condamnée?
Quoi! cette Hébé, de roſes couronnée,
Qu'environnoit un eſſaim d'étourdis,
En ſœur du pot s'en va, dans un taudis,
Te ſoulager, famille infortunée!
Elle eſt, pour toi, l'ange du paradis;
Et tu la crois au moins prédeſtinée.
Au lieu des Jeux, des Amours & des Ris,
Qui voltigeoient ſous ſes riches lambris,
Quelle eſt ſa cour? Des marmots en guenille,
Un bon vieillard, une mère, une fille:
A ſes genoux je les vois attendris;

Les yeux en pleurs, je crois tous les entendre
Bénir le ciel qui la fit belle & tendre.
Tendre! oui, GUIMARD, sans tes jolis péchés,
Cent malheureux expiroient dans les larmes;
Et leur salut est le prix de tes charmes.
Oh! que du ciel les desseins sont cachés!
Rien n'est plus beau que de vivre en hermite,
Chacun le sait; cependant il est clair
Que si GUIMARD eût été Carmélite,
Cent malheureux seroient morts cet hiver.
C'est donc ce cœur si foible & si fragile,
Que pour exemple, au prône, on citera!
O charité! vertu de l'Evangile!
Quoi! ton modèle est donc à l'Opéra!

Mais quel dommage, hélas! dans la coulisse
La vertu même est, dit-on, comme un vice.
Chère GUIMARD, ton Curé te loura;
En te louant, il t'excommunira.

A son dîner, un dévot Moliniste,
Pour tous ses goûts indulgent moraliste,
Blâme les tiens, te damne en digérant,
Et jette à peine un œil indifférent
Sur le malheur d'un voisin Janséniste.
Tu ne connois Molina ni Quesnel;
Mais l'indigent, mais le foible pupile,
Dans ton corset trouve un cœur maternel.

Ame céleste ! & du ciel on t'exile !
Oui, de tes dons Dieu ne fait aucun cas.
Jamais au ciel on ne monte en cadence.
Tu fais le bien ; mais tu danses : tes pas
Sont applaudis ainsi que tes appas.
Depuis David, Dieu ne veut plus qu'on danse.

Si tu mourois (car ce n'est plus le tems
Où le plaisir rajeunissant les Belles,
Leur assuroit un éternel printems ;
Les Graces même aujourd'hui sont mortelles)
Si tu mourois, on verroit ton cercueil
Environné de mille Amours en deuil ;
Pleurant leur mère ; une foule attendrie
De malheureux, à qui tu rends la vie,
Suivroient aussi ce funèbre convoi ;
Mais ton Curé, ni même son Vicaire,
Ni du bas-chœur la troupe mercenaire,
Ne marcheroit en heurlant devant toi :
D'encens bénit sans être parfumée,
Hors du bercail tu serois inhumée.

Que fais-je, hélas ! j'attriste les Plaisirs.
Aime & jouis ; suis tes goûts, ton caprice,
De tes amans couronne les desirs ;
Mais au malheur tends une main propice.
Comme un ruisseau qui roule sur les fleurs,
Laisse couler ta brillante jeunesse.

Après avoir régné ſur tous les cœurs,
Dans cinquante ans un Grand-Carme à confeſſe
Fera ta paix. Un ſonge ſéduiſant,
Une erreur tendre, une douce folie,
Peut s'effacer ; mais jamais Dieu n'oublie
Qu'on fût ſenſible, & qu'on fût bienfaiſant.

# ODE

## A LA LOUANGE DE VOLTAIRE,

*Prononcée par Mlle Clairon, au pied de sa statue, en 1772.*

Tu le poursuis jusqu'à la tombe,
Noire Envie; & pour l'admirer,
Tu dis: *Attendons qu'il succombe,*
*Et qu'il vienne enfin à expirer.*
Alors, pardonnant à son ombre,
Tu jetteras dans la nuit sombre,
Des cris de douleur superflus;
Et, croyant nous faire un outrage,
Tu diras: *L'honneur de votre âge,*
*Votre seule gloire n'est plus.*

Ainsi, toujours envenimée,
Parmi les fleurs que tu répands
Sur une cendre inanimée,
Se glissent encor tes serpens.
Quoi! d'une généreuse estime
L'offrande pure & légitime
Est-elle interdite aux vivans?

Hélas! pour des cendres éteintes,
Que font nos regrets & nos plaintes,
Qu'un vain bruit perdu dans les vents?

Hâtons-nous de lui rendre hommage,
François; & plaignons nos neveux
De n'avoir de lui qu'une image,
Insensible objet de leurs vœux.
Rendons-le témoin de sa gloire:
Justes garans de sa mémoire,
Devançons un lent souvenir.
Il respire, il peut nous entendre;
Parlons de lui, sans plus attendre,
Comme en parlera l'avenir.

Quel moment! si de cette fête
Un cri renversant les apprêts,
Venoit tout-à-coup en cyprès
Changer le laurier sur sa tête!
Hélas! il est sur le penchant,
Ce bel astre dont le couchant
Brille des couleurs de l'aurore.
Il nous a donné de beaux jours;
Mais sous l'horizon qu'il colore
Il va se plonger pour toujours.

Graces, vertus, raison, génie,
Dont il fut l'organe divin;

Tendre Vénus, ſage Uranie,
Qu'il n'implora jamais en vain;
Beaux-Arts, dont il fut idolâtre;
Dieux du Lycée & du Théâtre,
Venez, deſcendez parmi nous.
Digne de la Grèce & de Rome,
Ce jour, qui célèbre un grand homme,
Doit être une fête pour vous.

O VOLTAIRE! à quelle diſtance
Tu vois, de ton char radieux,
Ramper l'imbécille démence
De tes ennemis odieux!
Ta jeuneſſe, d'un vol agile,
Près de Sophocle & de Virgile,
En prenant l'eſſor s'éleva.
Long-tems Melpomène abattue,
D'un nouvel éclat revêtue,
En te voyant ſe releva.

Du ton ſublime de Corneille
Il a fait parler les Romains.
Racine a formé ſon oreille,
Et mis ſon pinceau dans ſes mains.
Grand comme l'un, quand il veut l'être;
Moins ſage que l'autre peut-être,
Plus véhément que tous les deux,
Le dirai-je? encor plus tragique,

Dans cet art profond & magique
Il a pénétré plus loin qu'eux.

O combien Mérope, Zaïre,
Electre ont déchiré de cœurs!
Combien d'envieux, tout en pleurs,
Sont tombés aux genoux d'Alzire!
Je les vois, dès long-tems aigris,
Venir insulter par leurs cris
Au chef-d'œuvre heureux qu'il enfante;
Soudain les voilà consternés:
Aménaïde triomphante,
A son char les tient enchaînés.

Et dans son immense carrière,
Par combien de sentiers nouveaux
Il atteint, ou laisse en arrière,
Ses modèles, ou ses rivaux!
Notre Virgile est notre Horace.
Il est l'Aristote & le Tasse.
Il réunit Pope & Milton.
Tour-à-tour terrible & folâtre;
On l'a vu Sophocle au théâtre,
A table il est Anacréon.

Que la Fontaine & que Molière,
Parmi tant de noms signalés,
Aient eu la gloire singulière
De ne pas se voir égalés;

Quel autre génie au Parnaſſe,
Dont il n'ait au moins pris la place ?
Qu'on l'oppoſe aux ſiècles paſſés ;
Son ſiècle, au temple de mémoire
N'eût-il apporté que ſa gloire,
Il les aura tous balancés.

O toi, qui ſans doute incrédule
A tant de prodiges nouveaux,
Diras de lui, comme d'Hercule,
*Un ſeul n'a pas fait ces travaux ;*
Ne diviſe point ton hommage,
Poſtérité ; ſur cette image
Fixe tes regards incertains ;
Vois celui qui dans quinze luſtres,
Egal à vingt hommes illuſtres,
En a ſeul rempli les deſtins.

Dans le labyrinthe du doute
Que de fleurs ne ſème-t-il pas ?
C'eſt-là le fil qui ſur ſes pas
A la Raiſon trace la route.
De l'homme qu'il approfondit,
Comme Tacite il nous rendit
L'hiſtoire ſenſible & vivante ;
Et préſent aux ſiècles divers,
Sa plume rapide & ſavante
A mis ſous nos yeux l'Univers.

Auſſi

Auſſi quel ſillon de lumière
Ce grand homme laiſſe après lui !
Voyez, dans ſa ſource première,
La clarté qui règne aujourd'hui.
Quel autre a plus aidé le monde
A ſortir de la nuit profonde
Où l'erreur l'avoit ſubmergé ?
Quelle main plus libre & plus fière
Ebranla l'immenſe barrière
D'un barbare & long préjugé ?

Opinion, bizarre idole,
Dont l'Univers ſubit la loi,
Moins puiſſante que ſa parole,
En lui tu reconnois ton Roi :
Au milieu de l'erreur commune,
L'homme éloquent eſt ce Neptune
Qui s'élève du ſein des eaux.
Il parle aux vagues mugiſſantes ;
Et les vagues obéiſſantes
Vont expirer ſous les roſeaux.

Ainſi devant lui s'abaiſſèrent
Ces flots accumulés d'erreurs,
Que tant de ſiècles amaſſèrent,
Et d'où naiſſoient tant de terreurs !
Utile au monde qu'il éclaire,
Il a conſacré l'art de plaire
Sur l'autel de la Vérité.

Mais plus que la Vérité même,
C'eſt toi qu'il révère & qu'il aime,
Intéreſſante Humanité !

O vous qu'il ennoblit encore
Après vous avoir éclairés ;
Vous qu'il venge, vous qu'il honore,
Hommes de génie, accourez.
Qui jamais avec ce courage,
Du roſeau plié par l'orage,
Oſa ſe déclarer l'appui ?
Infortune errante ou captive,
Innocence foible & craintive,
Qui vous embraſſa comme lui ?

Toi, qui ſous le glaive abattue,
Devenois l'opprobre des loix,
Famille innocente (1), à ma voix
Viens, tombe au pied de ſa ſtatue.
Qu'importe de feintes douleurs ?
Qu'importe les frivoles pleurs
Qu'il a fait répandre au théâtre ?
Ce ſont tes pleurs qu'il a taris,
Qui rendront le monde idolâtre
De ſon ame & de ſes écrits.

De nos bons Rois modèle auguſte,
Henri, le plus doux des vainqueurs,
Simple & grand, magnanime & juſte,

(1) Les Calas.

Tu vis jamais dans nos cœ rs.
Mais ſans ajouter à ta gloire,
Ton Poëte rend ta mémoire
Plus chère à nos derniers neveux.
Sous un pinceau qui nous enchante;
Ton image encor plus touchante,
Reçoit plus d'encens & de vœux.

Et qui ſait ſi ſa voix ſenſible,
En frappant l'oreille des Rois,
N'a point, par un charme invincible,
Adouci leurs mœurs & leurs loix?
L'humanité moins opprimée,
Déjà par l'eſpoir ranimée,
Le bénira peut-être un jour,
En voyant ſes maux à leur terme;
D'avoir ſemé cet heureux germe
De paix, de concorde & d'amour.

Que fais-je? Où m'emporte mon zèle?
Et daignera-t-il l'avouer?
Une voix ſi foible avoit-elle
Acquis le droit de le louer?
Pardonne à la reconnoiſſance,
Grand homme: un modeſte ſilence
N'eſt que le recours des ingrats.
Laiſſe-nous, de tant de merveilles,
Jouir enſemble; & de tes veilles
Viens te repoſer dans nos bras.

# ÉPITRE AU ROI

SUR

L'INCENDIE DE L'HOTEL-DIEU,

En 1772.

# PRÉFACE (1).

CE n'eſt pas ſeulement le vœu des pauvres, mais le vœu du Public, celui des Magiſtrats, & celui de l'Adminiſtration même de l'Hôtel-Dieu, qu'on a exprimé dans cette Epître.

Il eſt des maux que tout le monde voit, & dont tout le monde gémit, mais auxquels il eſt ſi difficile d'apporter remède, que perſonne n'oſe y penſer; & à moins de quelque accident qui vienne forcer les obſtacles, ou donner à la volonté publique le courage de les franchir, on les ſuppoſe inſurmontables, & on cède à ce qu'on appelle une cruelle néceſſité.

(1) Cette Préface accompagnoit l'Épître, lorſqu'elle fut préſentée au Roi: je fus autoriſé à les faire imprimer enſemble. Ce fut là comme le ſignal de cette réclamation univerſelle qui éclata en faveur des pauvres, & dont enfin nous voyons les heureux effets.

Peut-être aussi en est-il des grandes révolutions comme des grandes vérités : il faut que le tems les mûrisse.

L'incendie de l'Hôtel-Dieu en 1737, fit penser un moment à la faute qu'on avoit faite, de placer au centre de Paris, dans l'endroit le plus resserré, un hôpital qui devoit recevoir tous les pauvres malades qui s'y présenteroient, & qui, pour cela, demandoit un grand espace & un air libre & pur. On souhaita qu'il fût possible de le placer ailleurs, mais on ne fit que le souhaiter ; & rien n'ayant changé depuis, il a péri à l'Hôtel-Dieu plus de cent mille hommes (1), qu'on auroit pu sauver en changeant leur asyle.

---

(1) Il meurt tous les ans 8000 malades à l'Hôtel-Dieu, dont il feroit très-possible de sauver la moitié.

A la Charité de Paris, il meurt un huitième des malades ; à l'Hôpital de Versailles un neuvième ; aux Hôpitaux de Londres à-peu-près autant.

A l'Hôtel-Dieu de Lyon un quatorzième. A l'Hôtel-Dieu de Paris un quart.

Tel étoit, en 1772, le résultat des instructions que j'avois recueillies.

L'incendie du 30 décembre 1772, a fait une impreſſion plus vive & plus profonde. Il ſemble que le bandeau de l'habitude, qui laiſſe à peine entrevoir les vieux abus, ſoit tombé. Non-ſeulement le danger du feu, pour l'un des quartiers de Paris où les rues ſont les plus étroites, les édifices les plus preſſés, les plus hauts, les plus combuſtibles, mais tous les inconvéniens attachés à cet emplacement ont ſoudain frappé les eſprits. Le cri général a été qu'on ſauve les malades, & que l'Hôpital ſoit brûlé. Toutes les voix ſe ſont réunies pour demander qu'on bâtît un nouvel Hôtel-Dieu hors de la ville & dans un lieu ſain ; un grand nombre de citoyens ont même offert le centuple de leur aumône, ſi cela étoit décidé.

D'où peut venir, dans l'intervalle de trente-cinq années, cette différence de zèle ? C'eſt qu'à meſure que les eſprits s'éclairent, les mœurs ſe bonifient ; que les ſentimens d'humanité ſuivent le progrès des lumières ; que la Nature reprend ſes droits en même

tems que la raiſon; que plus l'homme apprend à penſer, mieux il connoît le prix de l'homme; que l'intérêt particulier, mieux entendu, remontant vers ſa ſource, ſe rapproche du bien public & de l'intérêt général; qu'enfin, les principes de la ſociété, plus développés & mieux approfondis, nous rendent plus chers & plus ſacrés tous les objets qui l'intéreſſent.

Mais quoique ce zèle ſi tendre ſe ſoit manifeſté dans toutes les claſſes de citoyens, ne diſſimulons pas que l'exemple en a été donné par les perſonnes recommandables qui préſident à l'ordre public. Tant que l'incendie a duré, tant qu'il a menacé d'étendre ſes ravages, le Sacerdoce, le Militaire, la Magiſtrature, la Police, l'Ordre Municipal, ont vu leurs chefs occupés ſans relâche; les uns à faire ſecourir les malheureux qui périſſoient, les autres, à leur procurer des aſyles & des ſecours: l'égliſe de Notre-Dame a été leur premier refuge. C'eſt au pied des autels que la Charité a offert à la Religion le ſpectacle le plus digne d'elle,

une foule d'hommes empressés à servir & à soulager leurs semblables, tandis qu'au dehors, une multitude encore plus généreuse, se dévouant au bien public, exposoit sa vie au milieu des flammes pour en arrêter les progrès.

Les étrangers, témoins de ces effets, & d'une police sans exemple, ont avoué que par-tout ailleurs un pareil incendie eût fait les plus affreux ravages; & que dans aucun pays du monde, l'humanité n'eût fait, pour le salut des pauvres, de plus incroyables efforts. Mais le zèle ne s'est pas borné au soin de les sauver & de les secourir: revenu du premier effroi que l'incendie avoit causé, on a réfléchi sur des maux plus constans où leur situation les expose; & tout un peuple s'est écrié qu'il falloit bâtir l'Hôtel-Dieu au-dessous de Paris, dans un espace libre, où le malade pût respirer.

Il n'est personne qui ne frémisse d'horreur & de pitié en voyant, au milieu d'une ville opulente, un Hôpital où les malades sont au moins quatre dans un même lit. La seule

idée de l'incommodité que les angoiſſes, les cris, les plaintes de ces malheureux, leur cauſent réciproquement, de l'impoſſibilité de repoſer un ſeul inſtant l'un à côté de l'autre, du tourment de cette inſomnie, dans un état où la nature foible & ſouffrante appelle le ſommeil ; cette ſeule idée eſt épouvantable. L'homme robuſte & ſain ne réſiſteroit pas à une épreuve ſi violente. Auſſi voit-on les femmes, qui en pleine ſanté vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu, par la ſeule incommodité d'être ſix dans un lit, y tomber dans une langueur dont leurs enfans sont frappés avant que de naître.

Mais combien plus effrayant encore doit être le tableau de ce mélange d'infirmités & de ſouffrances, dans un lieu où ſe raſſemblent la frayeur, le dégoût, la compaſſion mutuelle, & l'image toujours préſente de l'agonie & de la mort ! Les pauvres de Paris ſont tous perſuadés qu'on ne les porte à l'Hôtel-Dieu que pour ſouffrir & pour mourir : auſſi les a-t-on vus cent fois, privés de tout ſecours dans leur miſérable demeure, frémir au nom de ce

refuge, & conjurer ceux qui le leur proposoient, de les laisser expirer en paix. Mais lorsque la nécessité force le malade à s'y rendre, sa femme, ses enfans, jettent les mêmes cris que si on le portoit au tombeau.

Ce n'est pas que tous les secours n'y soient prodigués aux malades : les remèdes, la nourriture, tout y est excellent; toutes les ressources de l'art y sont employées; des femmes dont la piété anime le zèle & soutient le courage, ces femmes, vraiment fortes, veillent sans cesse pour le service & le soulagement de ces malheureux dont les jours leur sont confiés. Le manque d'espace, le mauvais air, le trop petit nombre de lits, inconvénient auxquels il est impossible de remédier sans changer le lieu, sont les seuls vices d'un établissement si précieux à l'humanité, & qu'ils ont rendu si funeste.

Il ne faut pas croire que l'habitude ait endurci le cœur des hommes respectables auxquels l'administration de l'Hôtel-Dieu est confiée : témoins des maux dont nous

gémissons, ils en gémissent comme nous; mais quand il s'agit d'y remédier, les difficultés se multiplient, l'opinion les exagère, la prétendue impossibilité de les vaincre produit le découragement. Mais en est-il aucune de réellement invincible? c'est ce que je ne puis penser. La crainte que, si l'Hôtel-Dieu n'est plus au centre de Paris, & à côté de la cathédrale, la charité qui le soutient ne se ralentisse, est une crainte vaine. Dans toutes les grandes villes de l'Europe, dans toutes celles du royaume, les Hôpitaux subsistent; & on les a placés le plus commodément possible, sans faire aux citoyens l'injure de penser qu'il fallût mettre sous leurs yeux l'objet de leur compassion.

Le motif imposant de laisser l'Hôtel-Dieu près de ses Administrateurs, est désavoué par eux-mêmes : ils rougiroient que l'on pût croire que le foible intérêt d'épargner leurs pas, & de leur rendre moins pénible l'exercice de leur fonction, mît obstacle à un changement que le bien public & l'humanité sollicitent.

Mais on demande, où placer l'Hôtel-Dieu? Où le placer? Par-tout où les malades pourront avoir un espace assez vaste, des eaux saines, & un air pur. N'a-t-on pas trouvé où placer les Invalides, & tant d'autres monumens de la piété de nos Rois?

La seule difficulté solide, est celle des fonds nécessaires pour ce nouvel édifice. Mais Saint Sulpice a été bâti, l'Ecole Militaire a été bâtie, Sainte Geneviève va bientôt l'être; & les dépenses de ces édifices n'ont point été un fardeau pour l'État. Ils ont été élevés lentement, peut-on me dire encore. Mais qu'un fonds annuel & solide soit consacré à la construction du nouvel Hôtel-Dieu, & qu'on propose des actions pour le remboursement successif des avances; j'ose croire que ce moyen de venir au secours des pauvres sera saisi avec ardeur.

Mais indépendamment de la valeur réelle des bâtimens & du terrein qu'ils occupent actuellement, n'a-t-on pas encore une ressource? Une partie des revenus de l'Eglise sont employés à élever des temples: la

réſerve des économats y eſt deſtinée ſpécialement ; & n'eſt-ce pas un temple que l'aſyle des malheureux, que la Religion appelle les membres de Jéſus-Chriſt ?

Enfin, quelque difficulté qu'on oppoſe à la conſtruction du nouvel Hôtel-Dieu, la ſituation de celui-ci, eſt, tous les ans, la cauſe de la perte d'une multitude de citoyens ; & à quelque prix que ce ſoit, il faut ſauver tant de milliers de victimes, ſelon cette grande maxime, que le ſalut du peuple doit être la ſuprême loi.

# LES PAUVRES DE PARIS AU ROI.

# ÉPITRE SUR L'INCENDIE DE L'HOTEL-DIEU, En 1772.

Tu te ſouviens, grand Roi, de ce jour d'allégreſſe,
Où tu vis de ton Peuple éclater la tendreſſe,
Quand du bord du tombeau par nos vœux rappelé,
Tu rendis l'eſpérance à l'Etat déſolé,
Et qu'à la douleur ſombre où tomboit cet empire,
Succéda de l'amour le plus touchant délire;
Tu t'en ſouviens: jamais peut-il être oublié,
Ce beau jour, qu'à Louis Titus eût envié?

Eh bien, dans ces tranſports où l'ame ſe déploie,
Au milieu des éclats de la publique joie,
En traverſant ces murs étincelans de feux,
En entendant le ciel retentir de nos vœux,
Qui t'attendrit le plus? ou l'élite brillante
Des citoyens heureux d'une ville opulente,

Ou ce Peuple accourant, à flots amoncelés,
Au-devant des coursiers à ton char attelés ?

Ah! de ce Peuple obscur, qui n'a rien à prétendre,
L'amonr bien plus naïf, est aussi bien plus tendre!
Et de cet amour pur les gages solemnels,
Firent couler des pleurs de tes yeux paternels.

C'est au nom de ces pleurs que ce Peuple t'implore.
Son asyle est détruit; la cendre en fume encore;
Mais, s'il ose à tes pieds l'avouer en secret,
Il l'a vu consumer, & l'a vu sans regret.

Quoi! de la piété ce monument célèbre!....
Ce monument n'étoit qu'une prison funèbre,
Du pauvre languissant sépulcre anticipé,
Des ombres de la mort toujours enveloppé.

Permets que l'indigence, à souffrir destinée,
T'apprenne à quel supplice elle étoit condamnée.
O toi, qui fus bon, même envers tes ennemis,
Regarde tes sujets, tes enfans, & frémis.
Dans un lit de douleur, où leurs cris se répondent,
Où d'un souffle mortel les vapeurs se confondent,
Viens les voir entassés, les mourans sur les morts
L'un d'un affreux délire éprouvant les transports,
L'autre, qu'un feu plus lent auprès de lui consume,
Ceux dont le cœur se glace, ou dont le sang s'allume,
Tous respirant un air qui, chargé de poison,
Est d'un gouffre empesté l'horrible exhalaison.

Sur son lit, près de lui, dans ses bras, à toute heure,
Chacun d'eux voit mourir, en attendant qu'il meure,
Cherche en vain dans ses maux un pénible sommeil,
Ou ne dort qu'en rêvant aux horreurs du réveil.

Tel est, grand Roi, tel est ce refuge effroyable.
De nos calamités c'est la plus incroyable;
Mais Paris, qui la voit, l'atteste en gémissant.
Tu l'ignorois. Jamais ton cœur compatissant
N'eût souffert ces horreurs dont frémit la Nature,
Dont l'Europe s'indigne, & dont le Ciel murmure.
Il a permis enfin que ces murs ténébreux
Fussent, pour nous venger, dévorés par les feux;
Et le Pauvre, échappé de cet affreux repaire,
Du milieu des débris, tend les bras vers son père.

Accorde à nos douleurs un asyle, où du moins,
Ton Sujet, en mourant, puisse bénir tes soins.
Un Roi juste suffit à l'opulent paisible;
Mais le Pauvre a besoin d'un Roi tendre & sensible.
Tu l'es; nous le savons. Fais-nous donc respirer.
Que sans horreur du moins nous puissions expirer.
Nous bénirons le règne où le ciel nous fit naître;
Et nos derniers soupirs seront pour notre maître.

Hélas! un bruit affreux se répand: on nous dit
Que d'un zèle aveuglé l'erreur & le crédit
Nous condamne à rentrer dans ces prisons infectes;
Que sa voix à la Cour rend nos plaintes suspectes;

Qu'à prolonger nos maux ce faux zèle attaché,
Craint, s'ils sont moins cruels, qu'on en soit peu touché,
Et dit, qu'en nous voyant dans un plus doux asyle,
On n'auroit plus pour nous qu'une pitié stérile.
Charité meurtrière ! à quel prix, juste Dieu,
Tu nous vendrois tes dons dans ce funeste lieu !
Eh quoi ! pour émouvoir notre douce Patrie,
Faut-il donc l'art cruel des tyrans d'Etrurie,
Et sans l'affreux tourment, par Mezance inventé (1),
Le Pauvre, trop heureux, sera-t-il rebuté ?
Non, François, cette crainte est pour vous une injure,
Vos cœurs en sont blessés, l'Humanité l'abjure,
La Piété publique aujourd'hui la dément.
Ne vois-tu pas, grand Roi, Paris dans ce moment,
A pleines mains sur nous répandre ses largesses ?
Mais quand nous périrons au milieu des richesses,
Qu'aura servi le zèle ? Et d'un air infecté
L'opulent citoyen sera-t-il respecté ?
Et la contagion de nos murs exhalée,
Et dans l'eau salutaire une peste mêlée,
Et d'un impur limon tout un peuple abreuvé,
Et tout ce peuple enfin justement soulevé
Du danger volontaire où sans cesse on l'expose,
Ne font-ils pas trembler la voix qui t'en impose ?

---

(1) Mezance, Roi d'Etrurie, faisoit attacher un vivant avec un mort.

Cruels ! de la Nature épargnez les bienfaits.
Une eau ſaine, un air pur, ſont des dons qu'elle a faits
Au riche, à l'indigent, à tout ce qui reſpire.
Rends-nous ces biens, grand Roi. Que ton aimable empire
Par un crime public ceſſe d'être ſouillé.
De défenſe & d'appui le Pauvre eſt dépouillé :
Ses larmes, & ton cœur, font ſa ſeule eſpérance.
Entends nos foibles voix, cède aux vœux de la France,
Et proſcris cet abus, pire que les fléaux,
D'entaſſer les vivans dans de vaſtes tombeaux.

# ÉPITRE
## DE M. DE VOLTAIRE
## A M. MARMONTEL,
### Historiographe de France.
### 1774.

Mon très-aimable ſucceſſeur,
De la France Hiſtoriographe,
Votre indigne prédéceſſeur
Attend de vous ſon épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obſcurité profonde,
Enſeveli dans mes déſerts,
Je me tiens déjà mort au monde:
Mais ſur le point d'être jetté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.
Si vers le ſoir un triſte orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,

Je me souviens qu'à votre Cour
Le tems change encor davantage.
Si mes paons, de leur beau plumage,
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir vos jeunes Seigneurs
Avec leur brillant étalage,
Et mes coqs-d'inde sont l'image
De leurs pesans imitateurs.
De vos courtisans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours;
Les renards, autres chatemites,
Se glissant dans mes basses-cours,
Me font penser à des Jésuites.
Puis-je voir mes troupeaux bêlans,
Qu'un loup impunément dévore;
Sans songer à des conquérans
Qui sont beaucoup plus loups encore?

Lorsque les chantres du printems
Réjouissent de leurs accens
Mes jardins & mon toit rustique,
Lorsque mes sens en sont ravis,
On me soutient que leur musique
Cède aux bémols des Monsignis,
Qu'on chante à l'Opéra-comique.

Quel bruit chez le peuple Helvétique!
B** arrive; on est surpris:
On croit voir Pallas ou Cypris,

Ou la Reine des immortelles;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
On en voit cent presque aussi belles.

Je lis cét éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des Dames de Rome & d'Athène:
On me dit: partez promptement,
Venez sur les bords de la Seine;
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'esprit & de peine.

Ainsi, du monde détrompé
Tout m'en parle, tout m'y ramène:
Serois-je un esclave échappé,
Qui porte encore un bout de chaîne?
Non, je ne suis point foible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus, bien plutôt que passés,
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu. Faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours & leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.

Nos solides Historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens,
Que faut-il, mon ami? des fables.

# RÉPONSE

## DE M. MARMONTEL,

## A M. DE VOLTAIRE.

AINSI par vous tout s'embellit ;
Ainsi tout s'anime & tout pense :
Divine & féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit !

Pour vous l'âge n'a point de glaces ;
Les fleurs sont de toute saison :
Enfant, vous orniez la Raison ;
Vieillard, vous couronnez les Graces.

Quand vous parcourez vos hameaux,
La joie avec vous se promène.
Par-tout, dans votre heureux domaine,
Vos semblables sont vos égaux :
Le soin de soulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux ;
Et pour mieux égayer la scène,
Vous observez vos animaux
Avec les yeux de la Fontaine.

Oui, le monde est tel à-peu-près
Que vous en tracez la peinture :
L'art doit causer peu de regrets
A qui jouit de la Nature.

Elle a de sublimes erreurs ;
Et l'Art n'a que de vains caprices.
Elle est si belle en ses horreurs !
Et l'Art est si laid dans ses vices !
Croyez-moi, vos renards, vos loups,
Sont bien moins cruels que les nôtres ;
Et nos chiens, soit dit entre nous,
Sont moins vigilans que les vôtres.

De La Ruette & de Clerval
Grétry fait briller le ramage ;
Mais le Rossignol, leur rival,
De leurs chansons vous dédommage.

Ne croyez pas tous les récits.
De Thomas, les traits adoucis,
Ont eux-mêmes flatté nos Dames.
Près de N** il étoit assis
Lorsqu'il fit de si belles ames :
Sur la Vénus de Médicis
Il nous a peint toutes les femmes.

Des B***! ah, qu'il est loin
Le tems où l'on en comptoit mille !
Notre pays, j'en suis témoin,

N'eſt plus en beautés ſi fertile.
On eſt plus jolie à préſent,
Et d'un minois plus ſéduiſant
On a les piquantes fineſſes ;
Mais du *beau* les tems ſont paſſés.
De Nymphes, il en eſt aſſez ;
Mais nous n'avons plus de Déeſſes.

Cependant Paris doit avoir
Pour vous encore aſſez de charmes ;
Et quand Zaïre, ſur le ſoir,
Le remplit de tendres alarmes,
Il vous ſeroit doux de le voir
Applaudir & verſer des larmes.
Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernoit aux Corneilles ;
Venez : nos tranſports & nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.

Ah ! ſi j'approchois des grandeurs,
Je dirois bien que c'eſt dommage
Que vous n'adoriez qu'une image ;
Qu'il eſt d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge,
Et qu'on devroit changer l'uſage
De baiſer par ambaſſadeurs (1).

---

(1) Une Dame en faveur lui envoyoit des baiſers.

Mais si Paris, qui vous desire,
Vous demande aux Dieux vainement,
J'aurai du moins, en vous aimant,
La douceur d'aller vous le dire.

Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous êtes ;
J'irai vous bénir avec eux,
Et jouir du bien que vous faites.

Du flambeau de la vérité
J'irai ravir quelque étincelle,
Pour éclairer l'obscurité
Du nuage qui la recèle.
J'ai fait voeu de suivre ses pas.
Je sais qu'elle a bien moins d'appas
Que des fables enchanteresses ;
Mais ce sont de folles maîtresses,
Qu'on aime, & qu'on n'estime pas.

# DISCOURS EN VERS

## SUR L'ÉLOQUENCE,

*Lu dans l'Aſſemblée publique de l'Académie Françoiſe du 29 février 1776, jour de la réception de M. l'Archevêque d'Aix.*

Aux loix de la penſée, aux loix de l'harmonie,
Heureux qui de ſa langue a ſoumis le génie,
Et qui, ſans la contraindre, ayant ſu la fléchir,
De tours nouveaux pour elle oſe encor l'enrichir !
Mais ces formes du ſtyle, & leur noble élégance
Font le grand art d'écrire, & non pas l'Éloquence.

L'Éloquence eſt l'inſtinct que reçut en naiſſant
L'homme qui ſait à l'homme inſpirer ce qu'il ſent :
C'eſt la force d'une ame au dehors répandue ;
C'eſt d'un génie ardent l'influence étendue :
Vaſte & puiſſant moteur, dont la rapidité
Donne à tous les eſprits ſa propre activité.
C'eſt lui qui porte à l'ame une ſoudaine atteinte,
La ſaiſit de pitié, la pénètre de crainte,
Dompte la volonté, ſoumet l'entendement,
Change l'homme, & lui laiſſe un long étonnement.

Quelle eſt donc cette force à qui rien ne réſiſte ?
Un vain déclamateur, un frivole ſophiſte
A-t-il jamais ſur nous cet aſcendant vainqueur ?
Non, ſans ame, il a beau vouloir parler au cœur,
De mouvemens forcés tourmenter la parole,
Et d'un ſouffle pénible enfler une hyperbole,
Ou d'une fauſſe image occupant nos eſprits,
Jetter ſur le menſonge un brillant coloris :
Vain preſtige, lueur trompeuſe & peu durable !
Ce n'eſt point là ce vrai ſolide, inaltérable,
Dont l'ame ſolitaire aime à s'entretenir,
Et conſerve en ſilence un profond ſouvenir.

O combien de l'eſprit l'Éloquence diffère !
Combien de la penſée elle agrandit la ſphère,
Cette raiſon ſublime, à qui la vérité
Darde du haut des cieux ſa rapide clarté,
Et qui répand au loin le feu qui la pénètre,
Brûlant de l'épancher, brûlant de le tranſmettre,
Fière & forte des droits qu'elle venge ou défend,
Et foudroyant l'erreur d'un regard triomphant !

Et ce talent ſuprême, & ce divin génie,
Que la Grèce adoroit ſous le nom d'Uranie,
On prétend le réduire aux manèges de l'art !
Chaſte fille du Ciel, Uranie eſt ſans fard :
Laiſſez-lui ſa candeur. Quoi ! des fleurs & des voiles
A celle dont le front eſt couronné d'étoiles !

Qu'elle soit toujours nue & belle innocemment,
Et que sa majesté soit son seul vêtement.
Telle s'offre à l'esprit la Sagesse-éloquente.
Quelquefois, moins austère, elle est vive & piquante;
Quelquefois, plus timide, elle adoucit ses traits;
Mais toujours naturelle & simple en ses attraits,
C'est pour persuader qu'elle consent à plaire:
Rien ne l'embellit mieux que le jour qui l'éclaire.

Et quand du fond des cœurs l'Éloquence à grands flots
S'épanche, est-elle encore asservie à des mots?
L'art dirige un ruisseau; mais voyez dans sa course
Ce grand fleuve, en torrent échappé de sa source,
Bouillonnant, écumant, mugissant de fureur,
De ses bords surmontés devenir la terreur,
Reployer dans son lit ses vagues menaçantes,
Les promener long-tems de courroux bondissantes,
Les applanir enfin, de nouveau les enfler
Si quelque vent fougueux recommence à souffler;
Et franchissant l'écueil qui lui rompt le passage,
Le laisser blanc d'écume, & presser son ravage:
Tels sont les mouvemens d'un cœur impétueux.

Et que lui sert des mots l'appareil fastueux?
Il y va de la perte ou du salut d'Athènes;
La liberté tremblante appelle Démosthènes;
Et l'on veut que de l'art empruntant le secours,
Il aille en période arrondir son discours!

Au ſeul nom de Philippe il monte à la tribune,
L'ame en feu, le cœur plein de la cauſe commune,
Il parle ; & dans leur ordre enchaînés en naiſſant,
Les mots viennent en foule exprimer ce qu'il ſent.

Mais que dis-je? Et dans l'art de charmer les oreilles,
Quel orateur jamais conſuma plus de veilles?
Celui qu'on avoit vu, par de ſi longs efforts,
De ſon rebelle organe aſſouplir les reſſorts,
Auroit-il négligé de donner à ſon ſtyle
Un tour harmonieux, élégant & facile?
Ai-je donc oublié que ce peuple amolli,
L'Athénien, vouloit que tout fût embelli?
Tous les talens de plaire avoient droit à ſon culte;
Et d'un âpre cenſeur ſi la rudeſſe inculte
Pour le ſalut d'Athène eût élevé la voix,
Les foyers, les autel, la liberté, les loix,
Tout eût péri plutôt, mais la foule indignée
Eût crié, *Le barbare!* & ſe fût éloignée.

Quel eſt donc mon deſſein? Sans étude & ſans art,
Voudrois-je abandonner l'Éloquence au haſard?
Non ; mais au naturel je veux que l'art reſſemble,
Que l'étude & le tems les confondent enſemble,
Que l'Orateur ſe forme ainſi que le ſoldat,
Que dans ſon repos même il s'exerce au combat,
Et qu'au ſein de la paix le ſignal des alarmes
Le trouve agile & prompt ſous le poids de ſes armes,

L'exercice peut tout, quand il est assidu.
Comme un Gladiateur sur l'arène étendu,
Succomboit avec grace, instruit par l'habitude
A garder en tombant une noble attitude,
Tel au milieu du trouble & des séditions,
Au bruit de la discorde, au sein des factions,
Et l'Orateur de Rome, & celui de la Grèce,
Déployoient du langage & la force & l'adresse;
Mais l'art pour eux docile, & prompt à les chercher,
Ne savoit qu'obéir, les suivre, & se cacher.
Tel, & plus sûr encor de maîtriser sa langue,
Méditant son attaque, & non pas sa harangue,
César, le Dieu du peuple & le Dieu des soldats,
César fut éloquent au milieu des combats:
Sa voix, comme son cœur, dut commander au monde;
Et Neptune, moins fier, sortoit du sein de l'onde
Pour imposer aux vents & réprimer les flots,
Que ne parut César au milieu des complots:
Il tonna; la Discorde à sa voix alarmée,
Devant l'homme éloquent vit tomber une armée.
Elle entendit ces mots se mêler à leurs cris:
» *Décime-nous, César, & pardonne à ce prix* ».

Voilà comme triomphe un Orateur sublime:
C'est lorsqu'un peuple esclave à sa voix se ranime,
Et changeant tout-à-coup sa mollesse en fierté,
Tressaille au nom de *gloire*, au nom de *liberté*;
C'est lorsqu'au plus timide il fait prendre les armes;
C'est lorsqu'au plus farouche il arrache des larmes,

P 5

Qu'il force à la clémence un Despote inhumain ;
Et voit l'arrêt sanglant lui tomber de la main.
Qu'il s'applaudisse alors, sa gloire est légitime.
Ce n'est point le tribut d'une frivole estime ;
Ce n'est point de l'esprit le suffrage inconstant ;
Des cœurs qu'il a domptés c'est l'hommage éclatant.

Plus souvent, sans effort, l'Éloquence ingénue,
Par un tendre intérêt dans nos cœurs s'insinue,
Attire avec douceur nos esprits dissipés,
Comme dans ses filets les tient enveloppés,
S'en saisit par degrés, les agite, les presse,
Et bientôt dédaignant une craintive adresse,
Domine en souveraine, & conduit enchaînés
Ses rebelles captifs, de sa force étonnés.

Telle on voit sur la scène une beauté timide
Que la pudeur retient, que l'espérance guide,
Aborder en tremblant un farouche vainqueur,
Par sa candeur naïve apprivoiser son cœur,
Fléchir la dureté de son orgueil sauvage,
L'engager pas à pas dans un doux esclavage ;
Et lorsque dans sa chaîne il est pris sans retour,
A ce maître asservi commander à son tour.

Toutefois rendons gloire à la simple nature.
Dans nos jardins l'arbuste a besoin de culture,
Le chêne inculte règne au milieu des forêts,
Le génie éloquent le sera sans apprêts.

Je l'ai vu : cet exemple a frappé ma jeuneſſe ;
Il m'eſt préſent encore, il le fera ſans ceſſe ;
Je l'ai vu : Maſſillon lui-même en fut témoin.
De s'égaler à lui l'Orateur étoit loin :
Ce n'étoit point ce ſtyle ingénieux & tendre
Qui ſemble attacher l'ame au plaiſir de l'entendre ;
Ce langage épuré, qu'une ſenſible voix
Parloit ſi doucement à l'oreille des Rois ;
C'étoit un Orateur ſaintement populaire,
Qui, content d'émouvoir, négligeoit l'art de plaire.
D'une élégance vaine il dédaignoit les fleurs ;
Il n'avoit que des cris, des ſanglots & des pleurs ;
Mais de longs traits de feu, jettés à l'aventure,
D'une chaleur brûlante animoient ſa peinture.
C'étoit l'ame d'un père ouverte aux malheureux :
Son cœur ſe déchiroit en gémiſſant ſur eux :
Le foible & l'indigent croyoient voir, à ſon zèle,
L'ange conſolateur les couvrir de ſon aîle.
Mais à l'homme ſuperbe, à l'injuſte oppreſſeur,
Au riche impitoyable, au cruel raviſſeur,
Déclaroit-il la guerre ; une voix fulminante
A leur ame de fer imprimoit l'épouvante :
Tout trembloit ſous ſa main : le méchant conſterné,
D'un ténébreux abîme étoit environné.
Il domptoit l'habitude, il domptoit la nature ;
Il faiſoit du remords éprouver la torture ;
De ſon faſte à ſes pieds l'orgueil ſe dépouilloit ;
La rapine tomboit des mains qu'elle ſouilloit ;

La volupté rompoit ſes chaînes les plus chères ;
Ennemis & rivaux ſe pardonnoient en frères ;
C'étoit un nouveau peuple, & ce peuple charmé,
Béniſſoit l'Orateur qui l'avoit transformé.

Et n'a-t-on pas trouvé, ſur de lointains rivages,
L'éloquente nature au milieu des ſauvages ?
Ainſi que leurs beſoins leur langage eſt borné ;
Le luxe de l'eſprit ne l'a jamais orné ;
Mais pour nous reprocher notre orgueil tyrannique,
Une fière douleur l'a ſu rendre énergique.
A ce peuple ſenſible, indigné de ſouffrir,
L'expreſſion touchante a pris ſoin de s'offrir :
Pour peindre une ame libre elle s'eſt agrandie,
Et comme la penſée elle eſt haute & hardie.
Donnez à l'Éloquence un cœur pour l'animer ;
Ce cœur, s'il eſt ému, ſaura bien s'exprimer.
Plus l'ame eſt à l'étroit, & plus ſon feu s'élance.
Tout devient éloquent, oui, tout, juſqu'au ſilence.
Les yeux, les traits, le geſte, une vive action,
Le cri de la nature & de la paſſion,
Tout parle ; & bien ſouvent, ſous leur ſtérile écorce
Les mots, de la penſée ont énervé la force ;
Plus ſouvent, ſous leur froide & brillante couleur,
Ils ont du ſentiment étouffé la chaleur.
L'éloquence eſt dans l'ame, & non dans la parole.
Des ſons inanimés le vain charme s'envole,

Et ne laiſſe après lui que le foible plaiſir
D'avoir compté des mots cadencés à loiſir.

Eſt-ce avec l'appareil impoſant & ſuperbe
Des phraſes de Balzac, ou des vers de Malherbe,
Que la Nature en deuil exprime éloquemment
Les regrets d'un ami, d'un père ou d'un amant?
Ecoutez-les, ô vous, qui cherchez l'éloquence
Dans la pompe des mots ou leur froide élégance;
Voyez ſi la Nature & l'Amour déſolés,
Ont des tours arrondis & des tons empoulés.
L'ame d'un malheureux vient gémir ſur ſa bouche.
Qui n'eſt pas éloquent ſur l'objet qui le touche?
Qui nous fera ſentir les maux qu'il ne ſent pas?

Ecoutez au Barreau, parmi ces longs débats,
Que ſuſcite la fraude, ou qu'émeut la chicane,
Ecoutez le Suppôt qui leur vend ſon organe:
Le fourbe atteſte en vain l'auguſte Vérité;
En vain ſa voix parjure implore l'Équité;
Le Menſonge, qui perce à travers ſon audace,
L'accuſe & le confond: il s'agite, & nous glace.
Des paſſions d'autrui ſatellite effréné,
Il ſe croit véhément; il n'eſt que forcené:
Charlatan mal-adroit, dont l'impudence extrême,
Donne l'air du menſonge à la vérité même!

Qu'avec plus de décence & d'ingénuité,
L'ami de la juſtice & de la vérité,

La candeur ſur le front, la bonne-foi dans l'ame,
Préſente l'innocence aux loix qu'elle réclame !
Profondément ému, ſaintement pénétré,
Dans l'enceinte ſacrée à peine eſt-il entré,
Le reſpect l'environne ; on l'obſerve en ſilence,
Et d'un Juge en ſes mains on croit voir la balance.
Loin de lui l'impoſture & ſon maſque odieux,
Loin de lui les détours d'un art inſidieux :
Il ne va point du ſtyle emprunter la magie ;
Précis avec clarté, ſimple avec énergie,
Il arme la Raiſon de traits étincelans,
Il les rend à la fois lumineux & brûlans ;
Et ſi, pour triompher, ſa cauſe enfin demande
Que ſon ame au-dehors s'exhale & ſe répande,
A ces grands mouvemens on voit qu'il a cédé,
Pour obéir au Dieu dont il eſt poſſédé ;
Sa voix eſt un oracle, & ce grand caractère
Change l'art oratoire en un ſaint miniſtère.

Le monde, où tout doit prendre un tour vif & plaiſant,
Où rien n'eſt accueilli qui ne ſoit amuſant,
Prête au plus vain langage une indulgente oreille :
Brillant, on le ſéduit ; piquant, on le réveille ;
Mais dans le ſanctuaire où ſiège l'Équité,
Où l'auſtère Juſtice attend la Vérité,
Lorſqu'à la Fraude impie, à la Brigue puiſſante,
Il s'agit d'arracher la victime innocente ;

Qu'on vient fermer la bouche à l'injuſte agreſſeur,
De la nuit du menſonge éclairer la noirceur,
Déconcerter le fourbe & le prendre à ſon piège,
Effrayer le méchant qu'un plus méchant protège,
Démaſquer l'un & l'autre, enfin déſabuſer
Et le monde & ſon Juge ; eſt-il tems d'amuſer,
De briller par l'eſprit, & de ſonger à plaire ?
Où donc, foible pupile, eſt ton Dieu tutélaire ?
Homme dur, à vos pieds vous le voyez tremblant ;
L'avide uſurpateur triomphe en l'accablant ;
Et vous, tranquille & froid, au moment qu'on l'opprime ;
Vous voulez que ſa plainte élégamment s'exprime !
Des entrailles, du zèle, un courage enflammé,
Voilà ce qu'il attend, ce qu'il a réclamé :
Songez que c'eſt en vous, en vous ſeul qu'il eſpère ;
Et pour toute éloquence ayez l'ame d'un père.
Dans nos cercles brillans vous ſerez moins cité,
Moins applaudi peut-être, & moins félicité ;
Peut-être, en vous liſant, un connoiſſeur futile
Ne s'extaſira plus ſur les graces du ſtyle,
Pour en être affligé ſeriez-vous aſſez vain ?
Et dans l'homme éloquent doit-on voir l'Écrivain ?
On doit voir l'homme vrai, l'homme intègre & rigide,
Et le foible à ſes pieds couvert de ſon égide.
C'eſt au Poëte à plaire, & ſon art enchanteur,
L'art brillant de ſéduire, eſt vil dans l'Orateur.

Mais de ce monde enfin, ſi telle eſt la foibleſſe,
Que tant d'auſtérité le rebute & le bleſſe ;

Tous les jours enivré d'un ſpectacle charmant ;
Où tout eſt volupté, preſtige, enchantement,
Où la Nature parle une langue embellie
Dans les vers de Zaïre ou dans ceux d'Athalie ;
Si ce monde, amoureux d'un ſi beau coloris,
Et d'un ſi doux langage éperdûment épris,
Veut retrouver par-tout ou Racine ou Voltaire,
N'eſt-on pas de ſes goûts eſclave involontaire ?

Eh bien, joignez la grace à la ſimplicité :
Alliez la méthode à la facilité :
Que l'art chez vous reſſemble à l'inſtinct de l'abeille :
Flattez le goût, ſoyez indulgent pour l'oreille,
Semez de quelques fleurs un détail épineux,
Tracez à la penſée un cercle lumineux ;
Par l'image, à propos, que l'idée enrichie,
En préſente à l'eſprit la clarté réfléchie ;
Que des mots les plus doux le choix ingénieux
Forme, par leur mélange, un bruit harmonieux ;
Et que limpide & pur comme l'eau ſon modèle,
Le ſtyle à la penſée offre un miroir fidèle.
D'un artiſte éclairé c'eſt l'ouvrage élégant.
Mais ſans ce feu divin qui fait l'homme éloquent,
Euſſiez-vous réuni tous les charmes du ſtyle,
L'art n'aura fait pour vous qu'un chef-d'œuvre inutile.
Pour animer Pandore, il fallut dans ſon ſein
Verſer le feu céleſte : imitez ce larcin ;
Et que dans vos écrits une rapide flamme,
A la froide beauté donne la vie & l'ame.

Par-là ſont éloquens, ces brillans Écrivains,
Ces heureux ſéducteurs, ces Poëtes divins,
Dont la plume élégante & la verve féconde
Font de l'art d'émouvoir les délices du monde:
De leur mont fabuleux c'eſt le double ſommet.

Voyez Britannicus, Alzire, ou Mahomet:
Dans leur langue à la fois que de force & de grace!
De l'art qui l'embellit à peine on voit la trace;
Imitez-le. Eſt-ce à vous d'être moins véhément
Qu'un Poëte animé qui peint le ſentiment?
Quoi! dans le vain délire où lui-même il ſe plonge,
Il eſt ému, troublé, déſolé du menſonge;
Il pleure, il fait pleurer, il tremble, il fait frémir;
A ſa voix on entend tout un peuple gémir;
Et vous qui reſſentez ce qu'il s'amuſe à feindre,
Vous n'exprimerez pas ce qu'il excèle à peindre!
Eſt-ce l'art qui vous gêne? Et voyez dans ſes vers
Le Poëte captif ſe jouer de ſes fers.
Il invente à ſon gré; mais qu'a donc l'impoſture
De plus intéreſſant que la ſimple nature?
A cette veuve en pleurs qui tombe à vos genoux,
Falloit-il un Priam, un Hector pour époux?
Elle eſt mère. Et ce fils opprimé, qu'elle adore,
Sans être Aſtianax, ſans être Polidore,
N'a-t-il pas ſur votre ame un droit ſemblable au leur?
Le droit de l'innocence & celui du malheur?

Mais à qui n'en reçoit qu'une atteinte légère,

A qui des malheureux la cause est étrangère,
A qui l'Humanité, la Patrie, & les Loix,
Dans un vague lointain font entendre leur voix;
A cet homme isolé, dans sa molle indolence,
La Nature indignée interdit l'Éloquence.
Elle interdit la Feinte & l'Imitation
A qui, sans être ému, peindroit la passion.
C'est peu d'un esprit souple & d'une ame flexible:
Nul Poëte éloquent, qui ne soit né sensible;
Et s'il paroît tenir de la Divinité,
C'est par un noble excès de sensibilité.
Mais doutez-vous encor si son ame recèle
Ces semences de feu dont sa plume étincelle,
Ou si d'un vain délire il n'a que les accès?
Dans l'asyle sacré du Sophocle françois
Pénétrez, au moment que son ame élancée
Semble aller dans les cieux rajeunir sa pensée.
Le voilà dans l'ivresse: il sent tout ce qu'il feint;
Il croit voir sous ses yeux le tableau qu'il vous peint.
Venez, rompez le charme, annoncez qu'il arrive
Une famille en pleurs, errante & fugitive.
Ah! c'est dans ce moment que va se déployer
Ce cœur qui du génie est le brûlant foyer;
Dans les yeux du vieillard c'est alors que respire
L'ame de Lusignan, d'Alvarès, de Zopire.
Au nom de l'innocence, à la voix du malheur,
Tout son sang a repris sa première chaleur;
Il s'élance, agité des plus vives alarmes:

Où ſont ces malheureux ? Qu'il les baigne de larmes.
Il croit voir ſes enfans à la mort échappés ;
Dans ſes bras paternels ils ſont enveloppés ;
A venger leur injure il conſacre ſa plume ;
Sa vieilleſſe, pour eux, en travaux ſe conſume ;
Et les derniers accens de ſa mourante voix,
Réclameront pour eux la Nature & les loix.

Orateurs, c'eſt à vous que l'exemple s'adreſſe.
Avez-vous ſon courage & l'ardeur qui le preſſe ?
Abandonnez votre ame à ſes nobles élans.
Sans ces dons, laiſſez-là de vulgaires talens.
L'Éloquence n'eſt pas un frivole artifice ;
De l'homme à la Vertu c'eſt un plein ſacrifice.
Et l'on m'oppoſe en vain ce glaive à deux tranchans
Qu'elle a mis tant de fois dans les mains des méchans :
De tous les dons du ciel mélange inévitable !
Le fer, utile au monde, au monde eſt redoutable ;
L'or, image des biens, eſt la ſource des maux ;
Nos plus doux élémens ſont nos plus grands fléaux ;
Et ce même ſoleil qui féconde la terre,
Attire dans les cieux les germes du tonnerre.
L'Éloquence allumant la fureur des complots,
Aura donc ſes brigands, comme elle a ſes héros.
Mais eſt-ce à l'eſprit foible, au cœur puſillanime,
D'arborer l'étendard du héros qu'elle anime ?
Et pour être des loix l'infatigable appui,
Pour renoncer à ſoi, libre eſclave d'autrui,

Est-ce assez du talent de feindre & de séduire ?
Est-ce un rôle à jouer, une scène à conduire ?
C'est le dernier effort d'un courage éprouvé.
Il faut des mœurs : il faut, d'un esprit élevé,
Voir dans l'humanité sa famille adoptive,
Etendre, comme un Dieu, sa bienveillance active,
Vouer au bien public une sainte ferveur,
Braver l'opinion, le crédit, la faveur ;
Exempt d'ambition, de crainte & d'espérance,
Voir la vie & la mort avec indifférence ;
Et de soi-même enfin soi-même abandonné,
Livrer à la Patrie un cœur passionné ;
L'embrasser toute entière, & pour briser ses chaînes,
S'attendre à voir couler tout le sang de ses veines.
Regardez Demosthène & Cicéron proscrits :
Voilà de l'Orateur le devoir & le prix.

Comme eux plein de courage & plein de véhémence,
On a vu Bossuet, dans sa carrière immense,
Pour combattre l'erreur s'avancer en géant,
A l'orgueil confondu dévoiler son néant,
Etaler de la mort les funèbres spectacles,
Et, d'une voix semblable à la voix des oracles,
Consterner la Nature, & laisser après soi
Le trouble & le remords, le silence & l'effroi.
Qu'eut jamais d'aussi grand la tribune profane !
C'est en chaire, où d'un Dieu l'éloquence est l'organe,
C'est-là qu'elle est sublime, & que la vérité
Semble émaner du sein de la Divinité.

Vous en fûtes l'exemple (1) à cette pompe auguste,
Où le meilleur des Rois fit serment d'être juste,
Serment qu'il eût rempli sans l'avoir proféré.
Quel moment! quel emploi pour l'Orateur sacré!
Il s'élève au milieu d'une Cour imposante;
Et comme si d'un Dieu la majesté présente,
De sa vive splendeur l'avoit environné:
Il tient tout un empire à ses pieds prosterné;
La pourpre & les faisceaux, le glaive & la balance;
Tout devant lui s'abaisse; & le monde en silence
Croit le voir au-dessus des peuples & des Rois
Leur assigner à tous leurs devoirs & leurs droits.
Un triomphe pareil dans Athènes ou dans Rome
Honora-t-il jamais l'éloquence d'un homme?
A vous seuls sur la terre il étoit réservé,
Interprètes du ciel: pour vous s'est élevé
Ce siège auguste & saint, où seule & sans rivale,
De l'autel & du trône occupant l'intervalle,
L'éloquence domine, & paroît, dans ses mains,
Tenir l'ame des Rois & le sort des humains.
C'est de-là, qu'à la force opposant son courage,
Et planant comme l'aigle au milieu de l'orage,

---

(1) M. l'Archevêque d'Aix, qui venoit de prêcher le sermon du Sacre, & qui, dans ce discours, avoit peint les devoirs réciproques des Rois & des Sujets, avec une force & une vérité dignes de son ministère.

Elle a tenu cent fois le foudre menaçant
Sufpendu fur le front du coupable puiffant.
Alors, ni l'appareil de la grandeur fuprême,
Ni l'exil, ni les fers, ni la mort elle-même,
N'effrayoit l'Orateur d'un faint zèle animé.
Il prenoit fous fa garde un empire opprimé ;
Et feul, au nom du Ciel, au nom de la Nature,
Jufqu'à l'ame d'un Roi, qu'affiégeoit l'impofture,
Il faifoit retentir les cris des malheureux ;
Ou lui-même, en victime, il fe livroit pour eux.

Dans nos jours plus féreins, par les mœurs tempérée,
Et fous de juftes loix tranquille & révérée,
L'Éloquence n'a plus ces dangers à courir.
A l'ombre de la paix fon laurier peut fleurir.
Au pied de la Concorde elle a pofé fes armes ;
Et plus douce, elle veut dominer par fes charmes.
Qu'elle foit donc l'oracle & l'amour des humains ;
Que leurs nœuds mutuels foient ferrés par fes mains.
Puiffe-t-elle étouffer la haine & la vengeance,
Aux tyrans des efprits infpirer l'indulgence,
Détromper le faux zèle, ou du moins le calmer,
Perfuader à tous le befoin de s'aimer !
Telle eft de Fénelon l'éloquence touchante.
Né pour rendre meilleur ce monde qu'il enchante,
C'eft à lui d'exercer l'empire de l'amour ;
D'une clarté pareille aux rayons d'un beau jour,
C'eft à lui d'embellir la vérité qu'il aime ;
De prêter un doux charme à la fageffe même ;

De placer la vertu ſur un trône de fleurs ;
D'attirer ſous ſes loix, d'engager tous les cœurs.
Génie ami du bien, ame ſenſible & tendre,
Comme un élément pur ſa chaleur va s'épandre :
C'eſt l'aſtre du printems qui, ſans rien conſumer,
Doit verſer ſa lumière & doit tout animer.

Mais ſi la Vérité, dans les écrits des ſages,
Veut briller ſans éclairs, ainſi que ſans nuages,
Eſt-ce avec moins de calme & de ſérénité
Qu'elle doit luire aux yeux de l'auſtère Équité ;
Et ſi l'art d'émouvoir devient l'art de ſéduire,
Dans le temple des loix falloit-il l'introduire ?
Du haut de la tribune, où, libre ſpectateur,
Tout un peuple en tumulte aſſiège l'Orateur,
Qu'une voix lamentable, une voix effrayante
Trouble, intimide, appaiſe une foule ondoyante ;
C'eſt-là que les eſprits, avec art maitriſés,
Peuvent, comme les flots, être émus ou briſés,
Et que des paſſions l'utile véhémence
Règne, comme les vents, ſur une mer immenſe.
L'Orateur, comme un Dieu, préſide à leur combat,
Les pouſſe ou les retient, les enfle ou les abat.
Mais où règne la loi tout eſt calme & paiſible :
Le Juge a dépoſé le droit d'être ſenſible ;
Sa volonté captive a perdu ſon pouvoir :
Il faut donc l'éclairer, & non pas l'émouvoir.
Ainſi du moins penſoit l'Aréopage antique :
Il avoit défendu qu'une voix pathétique

Vînt remuer ſon ame & troubler ſa raiſon.
D'une Circé nouvelle il craignit le poiſon,
Et briſa prudemment la coupe enchantereſſe
Qui dans ſes ſens émus auroit porté l'ivreſſe.
Oui, qu'on aſſure aux loix d'auſſi fermes ſoutiens,
Sage Athène ; & dès-lors tous nos vœux ſont les tiens.
Pour reſſembler aux Dieux, ton ſénat vénérable
Méritoit de jouir d'un calme inaltérable (1).

Mais du milieu d'un monde où, rivale des loix,
L'opinion préſide & recueille les voix,
Où la brigue a ſouvent tant d'adreſſe & de force,
Où le crédit préſente une ſi douce amorce,
Où l'orgueil ſuppliant eſt ſi ſouple & ſi bas,
Où l'intrigue rampante a ſemé tant d'appâts,
Qu'un Juge, encor brûlant des feux de la jeuneſſe,
Plein des illuſions qui l'obſèdent ſans ceſſe,
Vienne à ſon tribunal opiner ſur le ſort
Du juſte & de l'injuſte, & du foible & du fort,
Et dans un ſeul inſtant, & d'un ſeul mot réſoudre,
Si la loi doit punir, ſi la loi doit abſoudre ;
Au crédit qui l'obſède, aux pleurs qui l'ont déçu,
Au choc des paſſions que ſon ame a reçu,
Ne faut-il oppoſer qu'une raiſon tranquille,
Des plus grands intérêts contre-poids inutile ?

Ah ! trop foible jouet de mille affections,
Voulez-vous le ſauver de leurs ſéductions,

(1) Encore fut-il plus d'une fois corrompu lui-même.

Et

Et de ſon équité raffermir la droiture ?
Laiſſez à l'Éloquence exalter la Nature,
Et de l'enthouſiaſme allumez le flambeau :
Soudain l'amour du vrai, de l'honnête & du beau ;
Le zèle ardent du bien, l'attrait puiſſant du juſte,
La honte d'avilir un miniſtère auguſte,
L'horreur de s'abreuver des pleurs de l'innocent,
L'horreur de l'immoler au coupable puiſſant,
L'intérêt courageux qu'inſpire la foibleſſe,
La pitié, qui d'une ame annonce la nobleſſe,
La gloire, à qui le ciel, voyant l'homme abattu,
Commanda de venir relever la vertu,
Le dirai-je ? La peur du reproche & du blâme,
Enſemble & de concert, vont agir ſur une ame ;
Et voilà quels reſſorts il eſt beau de mouvoir.

Heureux cet âge d'or, où l'amour du devoir
N'avoit à redouter ni l'erreur ni le vice !
La vérité, ſi chère au monde encor novice,
Pour gagner les eſprits n'eut qu'à briller ſur eux :
Les cœurs, ſimples comme elle, en étoient amoureux.
Mais quand des paſſions vint l'effroyable règne,
Lorſqu'on vit l'Impoſture arborer leur enſeigne,
L'Opinion la ſuivre, & la foible Équité
Embraſſer, en pleurant, ſa ſœur, la Vérité ;
Alors un Dieu, touché de les voir délaiſſées,
Par la fraude & l'injure impunément bleſſées,
Un Dieu prit leur défenſe ; & ce fut là, dit-on,
Que de ſes traits de flamme il foudroya Python,

Python, ſymbole affreux des paſſions rampantes;
Que l'Éloquence atteint de ſes flèches brûlantes,
Quand de leur ſouffle impur la noire exhalaiſon
Dérobe la Juſtice aux yeux de la Raiſon,
Et que la Vérité, dans ſa ſplendeur première,
S'élance du nuage, & répand ſa lumière.

# DISCOURS EN VERS

## SUR L'HISTOIRE;

*Lu, en partie, à l'Académie Françoise, le 17 Mai 1777, dans une séance particulière que l'Empereur honoroit de sa présence, & depuis dans l'Assemblée publique du 19 Janvier 1778, pour la réception de M. l'Abbé Milot.*

---

Sur le Nil, autrefois, quand la main de la Parque
Du faîte des grandeurs renversoit un Monarque,
Au milieu de son peuple, à la face des cieux,
Les sages de Memphis, les organes des Dieux,
Interrogeoient sa vie, & marquoient sa mémoire
Ou du sceau de la Honte, ou du sceau de la Gloire.

O combien la Nature a perdu de ses droits !
Mais le ciel a permis, pour l'exemple des Rois,
Que pour eux, sur la terre, il fût encore un Juge.
Ni la mort, ni l'oubli ne leur sert de refuge.
La vérité pénètre au-delà du tombeau,
Et dans la nuit des tems fait briller son flambeau;
C'est alors que pareils à des oiseaux funèbres,
Les crimes révélés invoquent les ténèbres;

Mais produits au grand jour de la poſtérité ;
Un vengeur les condamne à l'immortalité.
Ce vengeur eſt L'HISTOIRE ; & ſon devoir ſuprême
Veut que l'homme, ſemblable à la vérité même,
Sans détour, ſans foibleſſe, au-deſſus des égards
Qui d'un timide eſclave offuſquent les regards,
Oſe être libre & juſte, & laiſſe aux ames viles
L'eſpérance & la crainte, également ſerviles.

O d'un devoir ſi ſaint comment ne pas frémir !
D'un devoir ſi cruel comment ne pas gémir !
Et quel homme aſſez dur, en paſſant, d'âge en âge,
Sur l'abîme des tems où l'Hiſtoire ſurnage,
De ce malheureux monde y verra les débris,
Sans qu'une larme échappe à ſes yeux attendris ?
Laiſſons aux élémens dévorer leurs victimes :
La Nature a ſes loix ; ces loix ſont légitimes :
Adorons en ſilence, & paſſons, conſternés,
A travers ces volcans, dont les flancs calcinés
Couvent de nouveaux feux pour de nouveaux ravages ;
Pardonnons à la mer d'engloutir ſes rivages ;
Pardonnons aux fléaux leurs rapides fureurs ;
Au tonnerre égaré pardonnons ſes erreurs.

Mais parmi tant de maux répandus ſur la terre,
S'il faut compt[illegible] les crimes de la guerre,
La diſcorde civile & ſes feux dévorans,
Les fautes des bons Rois, les forfaits des tyrans ;

De l'abus du pouvoir l'odieuse insolence,
La foiblesse opprimée & réduite au silence,
L'honneur même avili dévorant son affront,
Tandis que l'infamie ose lever le front,
Et que l'injure atroce, en tous lieux redoutée,
Foule aux pieds l'innocence obscure & rebutée;
Enfin, si dans ce monde absurde & criminel,
Le fanatisme règne au nom de l'Eternel,
Protégeant d'une main sa sœur la Tyrannie,
De l'autre, menaçant la Liberté bannie,
Armé, comme la Mort, d'une sanglante faulx;
Allumant des bûchers, dressant des échafauds,
De meurtre & de débris couvrant la terre entière;
Et jusques dans les cieux portant sa tête altière;
Comment voir sans horreur, & comment retracer
Des maux que de son sang on voudroit effacer?
Quel tableau désolant pour les yeux de L'HISTOIRE!

Enfin, quelque rayon de bonheur & de gloire,
Eclairant des vertus les monumens épars,
Vient, après un long deuil, consoler nos regards.
Un bon règne est pour nous comme une île enchantée,
Qui s'élève au milieu d'une mer agitée:
Le voyageur y trouve un port délicieux;
Sur de fertiles bords il repose ses yeux;
Et le bruit menaçant de la vague en furie,
Lui rend plus douce encor sa retraite chérie.

Ainsi lorsqu'un héros, tout brillant de vertus,
Un Solon dans Athène, ou dans Rome un Titus,
Vient faire aux Nations adorer son empire;
Sous ses heureuses loix l'Historien respire:
Comme un Dieu bienfaisant il le montre aux humains;
Il croit sur un autel le placer de ses mains;
En songe il voit du moins renaître un si bel âge;
Du poids de vingt tyrans un bon Roi le soulage.

Mais que ce bonheur même est changeant & léger!
Que le mal est durable, & le bien passager!
Cyrus par ses bienfaits va mériter sa gloire;
Il périt écrasé sous son char de victoire.
Au moment d'être juste Alexandre arrivé
Va consoler la terre; il en est enlevé.
Au coupable César à l'envi tout prospère;
Dans César vertueux Rome égorge son père.
Et pour ne rappeller que nos propres malheurs,
La France est inondée & de sang & de pleurs,
Henri lui tend les bras & prévient sa ruine,
Il va tout réparer, un monstre l'assassine.

Encor, hélas! combien le plus juste des Rois
Voit mêler d'amertume aux douceurs de ses loix;
Rome, au lieu des beaux jours qu'annonçoit Marc-Aurèle
Vit les fléaux du ciel se rassembler sur elle.
Entre une peste horrible & des feux dévorans,
Le bienfaisant Titus régna sur des mourans.

C'est peu même, oui, c'est peu que les fléaux célestes :
Le cœur humain produit des poisons plus funestes.
Là fermente la haine, & de-là sont éclos
L'Envie & ses serpens, la Fraude & ses complots.
Que dis-je ? est-il au monde un si beau caractère,
Que d'un mélange impur quelque vice n'altère ?
Par-tout, la grandeur d'ame approche de l'orgueil ;
Par-tout, de la bonté la foiblesse est l'écueil ;
La franchise est crédule, & tient de la rudesse ;
Dans son aimable excès l'indulgence est mollesse ;
La Justice inflexible exagère ses droits ;
L'abus de la clémence avilit les bons Rois ;
Le noir soupçon voltige autour de la prudence ;
La fière liberté touche à l'indépendance ;
Le courage est bientôt fatigué d'obéir ;
Le cœur qui sait aimer, sait encor mieux haïr ;
Et d'une ame sensible à la reconnoissance,
La vengeance implacable a reçu la naissance.
En un mot, l'intérêt, ce mobile si doux,
Ce lien mutuel qui nous rassemble tous,
De nos divisions est la source féconde :
L'amour de la patrie est la haine du monde ;
Et former un héros, c'est dresser avec soin
Un tigre apprivoisé, qu'on déchaîne au besoin.

Pourquoi donc révéler à la race future
Et les crimes de l'homme & ceux de la nature ?
Pourquoi perpétuer la honte & la douleur,
Et comme un héritage annoncer le malheur ?

Quel âge a profité des leçons d'un autre âge ?
On a beau voir l'écueil, on s'expose au naufrage.
Catane en vain trois fois vit ses murs engloutis ;
Catane au même lieu voit ses murs rebâtis,
Et tranquille à présent sur la lave ennemie,
Entend mugir le gouffre, & se croit affermie.
Ainsi sur les débris du présent, du passé,
Va reposer en paix l'avenir insensé :
Sur les restes fumans d'un trône mis en poudre,
Un nouvel oppresseur va défier la foudre ;
Et ce champ de bataille où vingt peuples rivaux
Ont, pour plaire à leurs Rois, entassé leurs tombeaux,
Verra leurs descendans, après un long ravage,
Venir chercher la mort, pour prix de l'esclavage.

Et que seroit-ce encor, si dans tout l'avenir
Nos vices répandus par un long souvenir,
Chez nos derniers neveux alloient se reproduire ?
A l'école du crime où l'on va les conduire,
N'auront-ils pas le choix du fer ou du poison ?
Un fourbe dans L'HISTOIRE apprend la trahison ;
Et dans l'art rafiné d'enchérir sur Tibère,
Avec Machiavel un tyran délibère,
Tandis que de Séjan la perfide noirceur,
Forme un nouveau complice au nouvel oppresseur.
Les méchans d'âge en âge en seront plus habiles ;
Et pareils, cependant, aux feuillets des Sybiles,

Les exemples des bons, rares jouets des vents,
Voltigeront en vain sous les yeux des vivans.

Faudra-t-il donc laisser périr les faits célèbres;
Et que la vérité, condamnée aux ténèbres,
Cherche en vain sur la terre un asyle écarté,
D'où sa voix, moins timide, éclate en liberté?
Les peuples & les Rois à grands cris la demandent;
Pour se guider par elle on diroit qu'ils l'attendent;
Et le premier rayon qu'elle osera lancer,
S'il ne flatte l'orgueil, est sûr de l'offenser.
Un siècle applaudira la satyre d'un autre;
Mais qu'on ose essayer de peindre aux yeux du nôtre
Ce qu'il a d'odieux, d'absurde, ou de pervers,
Ses honteux préjugés, ses coupables travers,
De nos républicains l'arrogant despotisme,
De nos serviles Cours le nouvel ostracisme,
Ces brigues, ces complots, ces cris pour éloigner
Quiconque, ami du peuple, osera l'épargner,
La guerre en ses longueurs plus savamment cruelle;
Les Rois mal assurés sur leur foi mutuelle,
A leurs caprices vains les peuples immolés,
Les ferme[illegible]s pudeur violés,
Le commerce engraissé de m[illegible] & de rapine;
L'homme [illegible] par-tout où le luxe domine,
Et par-tout l'avarice & la vénalité
Du crime, au poids de l'or, pesant l'utilité;

Qui ne va s'écrier qu'avec trop d'amertume
La bile du censeur a coulé de sa plume ?
Cependant, sous les yeux du timide écrivain,
Tout un siècle impuni passera-t-il en vain,
Et d'un vil complaisant imitant la bassesse,
Ne dira-t-il jamais ce qu'il verra sans cesse ?

Ici, d'un peuple oisif l'indigente fierté,
Qui chérit l'ignorance & craint la liberté,
Des superstitions esclave volontaire,
Et perdant sous leur joug le plus grand caractère;
Coupable & malheureux d'avoir abandonné
Pour des bords inconnus son climat fortuné;
Et pour prix d'une audace en cruautés féconde,
Corrompu par le sang & l'or du Nouveau-monde.

Là, d'un peuple abruti le servile bercail,
Où domine invisible, & du fond d'un sérail,
Un maître efféminé, terrible & foible idole
Qu'on adoroit hier, qu'aujourd'hui l'on immole;
Mais qui, jusqu'au trépas, seul arbitre du sort,
Dispense la ruine, & l'exil & la mort,
Et du cordon fatal croit ennoblir encore
L'imbécille proscrit que ce p[illegible]

Sur le Tibre, ce peuple ingénieux, brillant,
Si terrible autrefois, si fier & si vaillant,
Amolli désormais dans sa longue indolence,
Sous le faste des arts, vaine & fausse opulence;

Déguiſant ſa foibleſſe & ſa captivité,
De l'éclat d'un grand nom flattant ſa vanité,
Et triomphant de voir que ſes chaînes légères
Aillent s'appeſantir ſur des mains étrangères.

Entre l'Elbe & le Rhin, ces enfans des Teutons,
De l'hydre féodale antiques rejettons,
Indigens faſtueux, diſſipateurs avares,
De leurs propres Etats déprédateurs barbares,
Et qui, foulant aux pieds leurs vaſſaux gémiſſans,
Sont foulés à leur tour par des Rois plus puiſſans.

Là, ſous mille tyrans le malheureux Sarmate,
Rebuté de ſervir une patrie ingrate,
Se livrant ſans défenſe aux premiers raviſſeurs,
Et ſoulagé d'avoir de nouveaux oppreſſeurs:
Digne fruit d'un orgueil qui de la ſervitude
Fait à l'homme une longue & ſtupide habitude.

Là, ſous un Roi ſoldat tout un peuple enrôlé,
Comme un troupeau nourri pour ſe voir immolé,
Intrépide à la guerre, & tremblant ſous un homme
Qui, ſemblable au génie ou de Sparte ou de Rome
D'un coup-d'œil menaçant conduit cent mille bras,
Et fait ſervir le [illegible] à braver le trépas.

Au-delà, vers les bords où la nature expire,
Le Ruſſe, encor épars dans ſon trop vaſte empire,
Souffrant tout ſans murmure, oſant tout ſans fierté
Ayant connu la gloire avant la liberté,

Elevant sous le joug sa tête menaçante,
Effrayant l'Univers de sa grandeur naissante,
Mais encor sans lumière, & sans mœurs, & sans loix,
Ignorant qu'il est homme, & que l'homme a des droits.

Dans leur climat glacé, les vaillans Scandinaves,
(Heureux, s'ils n'avoient eu pour rois que des Gustaves)
Par un or corrupteur long-tems empoisonnés,
Aux fureurs des partis long-tems abandonnés,
Mais fatigués enfin d'une longue anarchie,
Repassant la barrière après l'avoir franchie,
Et réduits à risquer sous un Roi généreux,
De leurs droits les plus saints l'abandon dangereux.

Sur la Seine, ce peuple inconstant & frivole,
Qui dans si peu d'instans s'afflige & se console,
S'alarme & se rassure, & passe tour-à-tour
De l'estime au mépris, de la haine à l'amour:
De ses malheurs présens témoin froid & paisible;
Laissant de l'avenir le soin triste & pénible,
Gravement occupé d'amuser ses loisirs,
Qui ne voit que la gloire au-dessus des plaisirs,
S'en détache pour elle, ou plutôt les rassemble,
Jusque sous ses drapeaux les fait voler ensemble,
Ne veut de la victoire emporter que l'éclat,
Et médite une fête au moment d'un combat;
Peuple vaillant & vain, dont l'audace guerrière
S'anime au cri flatteur qui part de la barrière.

Près de lui, le Batave au travail excité
Par l'aiguillon preſſant de la néceſſité,
Aux menaçantes mers diſputant leur rivage,
Courageux un moment pour ſortir d'eſclavage,
Mais depuis qu'il eſt libre & qu'il eſt enrichi,
N'ayant plus que les mœurs d'un timide affranchi;
Ardent pour la fortune & froid pour la victoire,
Faiſant tout pour le gain, n'oſant rien pour la gloire;
Auſſi foible ſoldat qu'intrépide nocher,
Adorant ſes tréſors, & tremblant d'y toucher.

Sur les bords oppoſés, ce ſuperbe inſulaire,
De ſes Rois les plus doux cenſeur atrabilaire,
Obſervant leur puiſſance en rival ombrageux,
Et ne goûtant jamais qu'un repos orageux:
Dédaigneux & jaloux, miſanthrope & ſenſible,
Erigeant en vertu ſa rudeſſe inflexible,
Fier de ſa liberté, qu'il ne doit qu'à ſes mers,
Et de ſon triſte orgueil fatigant l'univers.

Quai-je dit? quel murmure autour de moi s'élève!
Tout un ſiècle, à ces mots, s'irrite & ſe ſoulève.
O vous, Peuples, ô vous qui voulez qu'à vos Rois
L'auſtère vérité faſſe entendre ſa voix,
Vous, qui l'encouragez, c'eſt donc vous qu'elle bleſſe!
De la proſpérité vous avez la foibleſſe!
Vous voulez des flatteurs! vous n'aurez plus d'amis.
Hélas! s'il fut un tems où le vrai fut permis,

Ce tems n'eſt plus. On veut qu'en eſclave craintive,
D'âge en âge, à pas lents, la Vérité nous ſuive;
On veut que du préſent, reſpectueux témoin,
Pour ne jamais l'atteindre elle en ſoit aſſez loin;
Et des ſiècles paſſés tardive meſſagère,
Qu'à celui qui l'entend elle ſoit étrangère.
Vérité! cache encor un moment ton flambeau;
Attends; le jour approche où, du fond d'un tombeau,
Celui qui te conſacre un zèle ſecourable,
Paroîtra comme un Dieu, terrible, invulnérable,
Retranché dans la tombe, & gardé par la mort.
C'eſt de-là qu'inſultant à l'homme injuſte & fort,
Il entendra frémir, autour d'une ombre vaine,
L'arrogance & l'orgueil, la vengeance & la haine.
O tyrans! contre lui raſſemblez vos ſuppôts:
Vous troublerez ſa cendre & non pas ſon repos.
C'eſt lui qui vous tourmente & qui vous perſécute,
Vous peint vos attentats, vous prédit votre chûte,
Vous montre ſous le dais le glaive menaçant,
Le glaive ſuſpendu ſur un front pâliſſant....

Et l'Hiſtoire eſt ſans force! & la honte, & la crainte
Dans les annales, dit-on, ne laiſſe aucune empreinte!
Non, grace aux Dieux vengeurs, il n'en eſt pas ainſi.
Rien n'étonne peut-être un coupable endurci;
Mais l'exemple en eſt rare; & l'horreur qu'il imprime,
Arrête ſes pareils ſur le penchant du crime,

Eh quoi! l'opinion, cette ſée aux cent voix,
Créatrice des mœurs, ſouveraine des loix,
Qui régit l'Univers ſous un ſceptre fragile,
Pour qui le cœur de l'homme eſt une molle argile;
N'a-t-elle pas encor, pour mouvoir les eſprits,
Ses deux reſſorts puiſſans, l'eſtime & le mépris?
Venez à ce théâtre où L'HISTOIRE eſt vivante,
Et voyez quelle force une plume ſavante
A nos yeux, ſur la ſcène, imprime à ſes leçons.
Eſt-ce aux crimes heureux que nous applaudiſſons?
Et pour un courtiſan qui, jaloux de Narciſſe,
Etudira ſous lui la fourbe & l'artifice;
Combien de jeunes Rois, qui du piège ont frémi,
Demanderont au ciel un Burrhus pour ami?

Ainſi, d'après l'Hiſtoire impartiale & juſte,
On déteſte un Octave, & l'on aime un Auguſte.
Et pourquoi, ſi Tibère avoit quelques vertus,
Si Néron commença par régner en Titus,
Pourquoi diſſimuler ces changemens rapides?
Nous voyons ſans effroi, dans des tyrans ſtupides,
L'excès de la démence ou de l'atrocité;
Leur exemple, exécrable à la poſtérité,
Pour alarmer nos Rois eſt trop loin de leur ame:
Mais lorſqu'un vieux tyran, dans ſon repaire infame,
Tourmenté de remords qu'il ne peut aſſoupir,
Sous la pourpre étouffé rend le dernier ſoupir;

Et que L'HISTOIRE ajoute : « Elevé par Auguſte,
Il ſembloit vertueux, il ſavoit être juſte ;
Eloquent, éclairé, ſes dehors éclatans,
Le rendoient cher au monde ébloui cinquante ans ;
Qui ne frémit alors, comme dut frémir Rome,
De voir en monſtre impur transformer un grand homme ?
Qui ne frémit de voir ce tigre careſſant,
Néron, par les bienfaits de ſon règne naiſſant,
Annoncer la candeur, la bonté, la clémence,
Et tout-à-coup porter ſa brutale démence
Aux forfaits les plus noirs & les plus monſtrueux ?
Quel exemple effrayant pour les Rois vertueux !
Et lorſque d'un palais que la vengeance aſſiège,
Le lâche enfin s'évade & court de piège en piège ;
Plus tremblant qu'un eſclave au ſupplice échappé,
Cent fois du coup mortel ſe croyant voir frappé,
Seul au monde, implorant un bras qui le délivre
De la peur de mourir & du tourment de vivre,
Et réduit à verſer, par de ſerviles mains,
Ce ſang impur & vil, le rebut des humains ;
Que demandez-vous, même à la ſcène tragique,
Ou de plus éloquent ou de plus énergique ?

Gardons-nous de cacher quel rapide penchant
De l'innocence au crime a conduit le méchant ;
Et que par d'heureux dons quiconque lui reſſemble,
De ſa chûte averti, ſonde l'abîme, & tremble.

Montrer ainsi le crime, est-ce l'autoriser ?
C'est marquer les écueils où l'on peut se briser.
Malheur à l'Ecrivain qui, brillant coloriste,
Et des forfaits heureux servile apologiste,
Veut nous faire admirer Tamerlan ou Sylla,
Et qui place un Cromwel près d'un Publicola !

Voyez par la louange ainsi prostituée,
Au culte des forfaits la Terre habituée ;
Voyez de son Homère Alexandre enchanté,
Et par l'ombre d'Achille en rêvant tourmenté ;
Et César, sous qui Rome alloit être abattue,
D'Alexandre, en pleurant, embrasser la statue ;
Et deux mille ans après, le héros Suédois,
Du vainqueur de l'Asie envier les exploits.

Pardonnons cependant la louange insensée
Aux esprits dont la gloire exalte la pensée.
Une vaste conquête, une immense grandeur
D'un pouvoir usurpé l'insolente splendeur,
L'appareil du triomphe ou de l'apothéose,
Au vulgaire interdit aisément en impose ;
Et ce même ascendant que l'on repousse en vain,
Peut, avec le vulgaire, entraîner l'Écrivain.
Son héros le fatigue & le range sans peine
Au nombre des captifs qu'à son char il enchaîne.

Mais qu'un fourbe éloquent pour changer les Etats,
Combine comme un jeu, les plus noirs attentats ;

Que de l'art de tromper il trace les maximes ;
Au glaive des tyrans qu'il marque les victimes ;
Et que d'un œil tranquille obſervant les forfaits,
Il juge en curieux la main qui les a faits :
Que non moins criminel, un farouche hypocrite,
Pour abſoudre à nos yeux une ligue proſcrite,
Adulateur du meurtre en déguiſe l'horreur ;
Qu'un fou, dont la baſſeſſe irrite la fureur,
Affectant d'inſulter à tout ce qu'on révère,
Oſe outrager Titus en plaidant pour Tibère ;
Voilà de ces ſerpens dont le ſouffle empeſté
Seroit trop dangereux s'il n'étoit déteſté,
Et ſi de ſon empreinte une honte éternelle,
Ne flétriſſoit leur rage abſurde & criminelle.

De ces vils corrupteurs diffamés & proſcrits,
L'humanité ſe venge à force de mépris.
Et pardonnera-t-elle à ces ames vénales,
Qui d'un encens impur ont ſouillé nos annales,
Divinifé le crime, élevé des autels
Aux démons ennemis du repos des mortels,
A l'orgueil oppreſſeur, au fanatiſme atroce,
A cette ambition frénétique & féroce,
Qui de la guerre a fait le jeu ſanglant des Rois,
Et du fer & du feu leurs raiſons & leurs loix ?
Et pardonnera-t-elle à ce dur politique
Qui de tant de forfaits ſpectateur flegmatique,

Croit que tout est dans l'ordre, & que dans tous les tems
Il faut s'attendre à voir ces revers éclatans,
Ce choc de passions, de vertus & de crimes,
D'oppresseurs, d'opprimés, de tyrans, de victimes;
Jusqu'à ce terme, enfin, de bassesse & d'orgueil,
Où le fort sur le foible abaissant un coup-d'œil,
Lui fait abandonner un courage inutile,
Et se croyant un Dieu, foule aux pieds un reptile?

Homme étranger à l'homme, insensible témoin
Des maux de tes pareils, que tu vois de si loin,
Dis-moi donc si Tacite, en voyant sa patrie
Sous les plus vils tyrans dégradée & flétrie,
En voyant ce grand peuple abruti, dépravé,
Rampant aux pieds d'un monstre à l'empire élevé;
Ce sénat (sous le glaive autrefois intrépide),
D'un stupide oppresseur adorateur stupide,
Et Romain seulement pour défier la mort,
Périr avec opprobre & mériter son sort;
Dis-nous donc si Tacite à leur chûte effroyable
Oppose en écrivant ton flegme impitoyable?
S'il voit d'un œil égal Thraseas & Séjan?
S'il peint Domitien des couleurs de Trajan?
Austère en sa douleur, consterné sans foiblesse,
D'une femme plaintive il n'a point la mollesse:
Il gémit comme un sage, il s'afflige en Romain
Mais au burin vengeur qu'appesantit sa main,

On reconnoît une ame indignée & souffrante.
Tel, suivant au tombeau la Liberté mourante,
Le front pâle & couvert d'un deuil majestueux,
Caton, sans se répandre en regrets fastueux,
Caton, sur les débris de Pharsale & d'Utique,
Promenoit un regard douloureux, mais stoïque;
Et l'on voyoit écrit dans ses yeux abattus
Ce que Rome & Caton attendoient de Brutus.

Qu'il est loin d'éprouver cette douleur profonde,
L'Écrivain qui ne voit dans les fastes du monde
Qu'un tableau qu'embellit le crime ou le malheur!
La prospérité calme est pour lui sans couleur:
L'innocence & la paix n'ont plus rien d'énergique:
Il lui faut, pour briller, quelque revers tragique,
Quelque grand criminel pour le peindre à grands traits.
Un règne heureux échappe à ses regards distraits.
Que feroient ses pinceaux d'une mer sans orages?
Il lui faut des écueils, il lui faut des naufrages.
L'Univers gémira de l'aurore au couchant;
Qu'importe? le spectacle en sera plus touchant.

Oui, triomphe, barbare, au signal des batailles;
Peins-nous du genre humain ces grandes funérailles;
Va comme les vautours t'en repaître à loisir:
Je ne t'envierai point cet horrible plaisir.

Tranquillement assis sous l'olive sacrée,
Je montrerai la Paix des beaux-arts entourée:

Je peindrai sous le chaume un Roi consolateur,
Ranimant d'un regard l'humble cultivateur,
Et des champs à la Cour revenant plus sensible;
Je le peindrai modeste, indulgent, accessible,
Simple & bon, retraçant à son peuple chéri
L'image de son père, ou celle de Henri,
Ennemi de l'orgueil, ennemi du mensonge,
Des erreurs de son âge écartant le vain songe,
Souriant aux plaisirs, sans jamais un instant
Se dérober pour eux au devoir qui l'attend.
On verra la Bonté consultant la Sagesse,
La Vigilance active éclairant la Jeunesse,
Aux abus réprimés l'ordre opposant ses loix,
L'économie enfin, ce grand bienfait des Rois,
De l'intrigue vénale écartant les amorces,
Et rendant à l'Etat sa splendeur & ses forces.
Ah! qu'il aime son peuple, & qu'il soit en repos.
La paix aura sa gloire, elle aura son héros.
Et n'est-ce point assez que son règne présente
Au démon des combats une égide imposante?
Que les lys sur les mers aient repris leur splendeur?
Que la valeur françoise ait réglé son ardeur?
Que le commerce agile, en déployant ses ailes,
Ne sente plus le poids de ses chaînes cruelles?
Qu'enfin, dans ce climat favorisé des cieux,
Les plus solides biens & les plus précieux,
La culture féconde & l'active industrie,
Fassent fleurir des arts l'opulente patrie?

Bon Roi! si ce présage en effet s'accomplit;
D'accord avec nos vœux, si le ciel les remplit,
Quel exemple à transmettre, & quel règne à décrire!
Je vois à mes récits l'Humanité sourire:
Le père à ses enfans aime à les rappeller;
De leurs yeux attendris je vois des pleurs couler.

O flatteurs! ô méchans! ô séducteurs funestes!
Respectez le plus cher de tous les dons célestes,
Et tremblez de corrompre un cœur comme le sien,
Un cœur qui ne respire & ne veut que le bien.
Vous épiez, cruels, un moment de foiblesse,
Pour l'attirer au sein d'une indigne mollesse,
Et lui persuader qu'au gré de ses desirs,
Tout ce qui l'environne est fait pour ses plaisirs.
Que l'empire est à lui, qu'il n'est point à l'empire,
Et que pour un seul homme un peuple entier respire.
S'il ne veut qu'être juste & par-tout révéré,
Si par de sages loix son règne est tempéré,
S'il a pu se résoudre à fermer sur ses traces
Le gouffre dévorant des faveurs & des graces,
Mesuré dans ses dons, éclairé dans ses choix,
Il n'est plus, à vos yeux, au nombre des grands Rois:
Je sais que la faveur est votre heureuse étoile,
Que le vent du crédit enfle seul votre voile,
Que l'épargne sur-tout vous afflige & vous nuit:
Ce n'est qu'au malheureux qu'en revient tout le fruit;
Et vous, sur qui le faste aura plus d'influence,
Vous en faites aux Rois un devoir de décence:

Les abus ſont vos droits, & vous les défendez.
Malheur au Souverain que vous perſuadez.

C'eſt donc vous que j'obſerve avec inquiétude.
D'éclairer vos noirceurs je ferai mon étude.
Pour miner lentement des deſſeins vertueux,
Je vous verrai creuſer vos ſentiers tortueux;
Je ſaurai démêler vos complots & vos trames;
Je porterai le jour juſqu'au fond de vos ames.
Et ne préſumez pas qu'à des tems reculés
Je confie, en mourant, vos crimes révélés;
C'eſt votre âge & le mien que vous aurez pour juge.
Je vois de près la tombe où ſera mon refuge:
Dix luſtres ſont déjà retranchés de mes jours;
Mais ma haine vous reſte, elle vivra toujours.
Oui, c'eſt pour vous punir que je veux me ſurvivre.
Mes yeux fermés, mon ombre eſt prête à vous
pourſuivre.
Dans peu, demain peut-être on verra mes écrits
Produire au jour vos noms déshonorés, proſcrits;
Vos enfans les liront, vous les lirez vous-mêmes
Ces reproches ſanglans, ces cruels anathêmes;
Et le peuple, en montrant l'homme injuſte & ſans foi,
Dira : *Voilà le traître. Il a trompé ſon Roi.*

# DISCOURS

## SUR L'ESPÉRANCE DE SE SURVIVRE,

*Lu dans la séance de l'Académie Françoise, le 4 Mars 1779, jour de la réception de M. DUCIS, à la place de M. DE VOLTAIRE.*

---

L'HOMME laisse à la tombe une cendre insensible.
Mais ce souffle divin, cette ame incorruptible,
Semblable à la vapeur que dissipent les vents,
Sera-t-elle à jamais étrangère aux vivans?
Croirai-je à ce Lethé dont l'eau dormante & noire,
Du monde où l'on n'est plus absorbant la mémoire,
Déroberoit au juste un éloge touchant,
Et du blâme vengeur sauveroit le méchant?

Loin de moi cette aveugle & fatale assurance.
Le néant, qui du crime est l'affreuse espérance;
L'oubli, qui de la gloire éteindroit le flambeau,
Ne nous attendent point au-delà du tombeau.

Et si la mort rompoit tous les nœuds de la vie,
Quelle gloire, au-delà, seroit digne d'envie?
D'où naîtroit dans nos cœurs, pour un long souvenir,
Cette ardeur qui s'allume au nom de l'avenir?

Aux

Aux plus fiers des tyrans d'où viendroit cette crainte,
De livrer à l'opprobre une poussière éteinte ?
D'où viendroit aux héros ce mépris du trépas,
Pour mériter la gloire, & n'y survivre pas ?

Non, non, l'homme survit à sa honte, à sa gloire.
Turenne, à qui la mort arrachoit la victoire,
Vit le deuil de son camp immobile & muet ;
Condé du haut des cieux entendit Bossuet.

Ah ! lorsque d'une voix si sublime & si tendre,
Bossuet à Condé croyoit se faire entendre,
Et qu'un peuple, témoin d'un hommage si beau,
Croyoit voir le grand homme évoqué du tombeau ;
Étoit-ce un vain prestige ? Ou son ombre appellée,
Planoit-elle en effet sur ce grand mausolée ?

J'en crois, dans tous les cœurs, la voix qui me répond ;
J'en crois ce sentiment unanime & profond,
Qui dans tous les climats, comme dans tous les âges,
Enflamme les héros & console les sages.
Leur pays trop ingrat les a-t-il rebutés ;
Dans des tems malheureux sont-ils persécutés ;
L'avenir se présente à leur ame abattue :
Socrate le contemple en buvant la ciguë ;
Caton mourant le voit, charmé de ses vertus,
Se ranger tout entier du parti de Brutus.
Et toi Colomb, & toi, victime de l'envie,
Quel espoir te soulage au terme de la vie ?

Devant quel tribunal feront-ils préfentés,
Ces fers injurieux que tes mains ont portés ?
Pour qui, dans ce tombeau, veux-tu qu'on les dépofe ?
Sur la poftérité ton ame fe repofe :
Elle féra ton juge, & le juge des Rois
Qui de ce prix infame ont payé tes exploits.

Hélas ! puiffe de même, au comble de l'outrage,
Se fentir revêtu de force & de courage,
Le citoyen (1) flétri par l'abfurde fureur
D'un zèle mille fois plus affreux que l'erreur !
Au pied d'un tribunal que la lumière offenfe,
Accufé fans témoins, condamné fans défenfe,
Pour avoir méprifé d'infames délateurs
En peuplant les déferts d'heureux cultivateurs ;
Qu'il regarde ces monts où fleurit l'induftrie,
Et fier de fes bienfaits, qu'il plaigne fa patrie.
Le tems la changera comme il a tout changé :
D'une indigne prifon Galilée eft vengé.

Mais que fert aux mourans la vérité tardive,
Si jufqu'au fein des morts jamais fa voix n'arrive ;
Et fi pour l'innocent & pour le criminel,
Règne autour de la tombe un filence éternel ?

Un Dieu, fans doute, un Dieu punit & récompenfe ;
Et pourquoi, l'un des prix que ce Dieu nous difpenfe,

---

(1) Olavidès. Il étoit alors dans les liens de l'Inquifition.

N'eſt-il pas le plaiſir & ſi pur & ſi doux,
De ſavoir quels regrets nous laiſſons après nous ?
Quoi ! des larmes d'un fils privera-t-il un père ?
Des larmes d'un époux l'épouſe la plus chère ?
Un Roi, des vœux d'un peuple heureux par ſes bienfaits ?
Un héros, du triomphe ou des fruits de la paix ?
Il a mis dans nos cœurs ce deſir de revivre ;
Ah ! ſans doute il permet que la vertu s'y livre.
L'homme eſt foible, & la gloire en lui tendant la main,
Du devoir, ſous ſes pas, adoucit le chemin,
Lui fait fouler aux pieds les ſerpens de l'Envie,
L'arme contre la mort du mépris de la vie.
Mais s'il ſe voit privé de cet heureux appui,
Quel monument durable attendez-vous de lui ?
Naître, vivre, & mourir, font un inſtant qui paſſe ;
Et qu'une ame timide en meſure l'eſpace,
Aux bornes d'un inſtant tout ſera limité :
Rien de grand, ſans l'eſpoir de l'immortalité.

*Trompeuſe illuſion ! préjugé populaire !*
Me répond triſtement un ſage atrabilaire
*L'homme crédule & vain ſe prend à ces appâts,*
*L'homme habile & puiſſant les ſème ſur nos pas,*
*Les tyrans aux héros ont jetté cette amorce.*
Les tyrans ? Éprouvons leur courage & leur force ;
Et voyons ſi pour eux tout doit s'anéantir.
Qu'un Tibère, un Commode entende retentir

Jusqu'à son lit de mort, cet affreux cri de joie :
« Qu'il meure, & des vautours que son corps soit la
proie ;
Qu'il meure dans l'opprobre ; & rebut des tombeaux,
Qu'il soit traîné, meurtri, déchiré par lambeaux » ...
Il frémit. Mais pour lui qu'auroient-ils de terrible
Ces vautours appellés à cette fête horrible,
Si son ame exhalée avec un long soupir,
D'un sommeil éternel espéroit s'assoupir ?
Il craint, non les vautours affamés de pâture,
Mais cette longue horreur qu'il laisse à la Nature ;
Et le pressentiment de la postérité
Venge déjà sur lui tout un siècle irrité.
Dans une heure, il verra sa dépouille insultée ;
Dans mille ans, sa mémoire en tout lieu détestée ;
Tandis que Marc-Aurèle entendra l'avenir,
Par d'éloquentes voix, à jamais le bénir (1).

Ah ! laissons aux méchans cette crainte accablante.
Laissons cette espérance utile & consolante
A l'ami qui, pleurant l'ami qu'il a perdu,
Se flatte au moins encor qu'il en est entendu !
Et pourquoi ce besoin n'est-il pas invincible,
De penser que des morts tout n'est pas insensible ?
Est-ce une froide cendre, un marbre inanimé
Que je presse, en pleurant sur un objet aimé ?

---

(1) Thomas étoit présent à cette lecture.

Et si rien n'est ému dans cette urne glacée,
Pourquoi si tendrement la tiendrois-je embrassée?
Je ne sens point un cœur sous le mién palpitant;
On ne me répond point; mais peut-être on m'entend.
Il me semble, aux accens de ma bouche plaintive,
Qu'une ombre qui m'échappe est au moins attentive;
Qu'invisible & présente, elle voit mes douleurs,
Recueille mes soupirs, & jouit de mes pleurs.

La Nature a mêlé ce charme involontaire
Aux regrets d'un époux errant & solitaire,
Aux regrets d'un amant que consume l'ennui:
Une ombre seule au monde est encor tout pour lui.
Dans le calme des bois, au sein des nuits funèbres,
Il l'appelle. Il croit donc qu'au milieu des ténèbres,
Près de lui, pour l'entendre, elle vient quelquefois
Dans la grotte où l'écho s'attendrit à sa voix?
Ah! du moins, dans son ame elle se plaît à lire.

Mais des vives douleurs n'est-ce point un délire?
On le dit; & bientôt soi-même on se dément.
Qui de nous dans le calme & le recueillement
Seul, au fond de ce temple, où de nos grands modèles
S'offrent à nos regards les images fidelles,
N'a pas senti son ame entre eux se balancer,
Et vers le plus chéri doucement s'élancer?
O toi dont les écrits, où la bonté respire,
Donnent à la vertu tant de charme & d'empire;

Fénelon, quand mes yeux attachés sur tes yeux
Se mouilloient devant toi de pleurs délicieux,
Et que mon cœur ému, cherchant à se répandre,
T'adresse le tribut le plus vrai, le plus tendre,
Le tribut de l'amour, & ce culte si doux
Que l'ange de la paix recevroit parmi nous;
Suis-je insensé? parlé-je à la toile, à l'argile?
Je parle à cet esprit qui fend d'une aile agile
Les champs de la lumière, &, comme elle épandu,
Sur ces murs quelquefois tient son vol suspendu.
Au plaisir d'être aimé s'il est sensible encore,
Ce Lycée est un temple où sans cesse on l'adore:
Il doit s'y plaire. Et toi (1), dont les travaux divers
Ont durant soixante ans étonné l'Univers,
L'aurois-tu déposée au terme de la vie,
Cette gloire qui fit le tourment de l'Envie;
Et d'un monde par toi si long-tems éclairé
Ton indigne tombeau t'auroit-il séparé?
Quoi! tandis que tes vers enchantent nos oreilles;
Que nos plus doux plaisirs sont le fruit de tes veilles;
Que d'une voix, enfin, tous les cœurs attendris,
Du grand art d'émouvoir te décernent le prix;
Qu'instruits par tes leçons, des Rois couverts de gloire
T'accompagnent en pompe au temple de mémoire,

(1) Le buste de Voltaire étoit exposé aux yeux de l'Assemblée.

Et ſur un monument à jamais affermi,
Vont graver de leur main le nom de leur ami;
Tu ne l'entendrois pas ce concert de louange,
Ce cri des Nations qui t'honore & te venge!
Vous, qui deviez former des accords ſi touchans,
Suſpendez votre lyre, interrompez vos chants,
Enfans du Pinde(1): au ſein d'une nuit vaſte & ſombre,
Vos ſons perdus, jamais n'iront flatter ſon ombre.
Aux pleurs des malheureux, aux éloges des Rois,
Voltaire eſt inſenſible; il n'entend plus nos voix.
Elle fut donc bien vaine, hélas! cette eſpérance,
De conſoler ſon ombre & d'acquitter la France,
Lorſque par l'Univers notre zèle avoué,
Promit la palme à qui l'auroit le mieux loué!
Et toi, Molière (2), & toi, lorſqu'un ſiècle plus juſte
Au buſte de Voltaire aſſociant ton buſte,
Conſacre parmi nous ton génie & le ſien,
Eſt-il vrai que pour toi la gloire n'eſt plus rien;
Et qu'en vain mis au rang des mortels les plus ſages,
Tu ne ſauras jamais, ſur les ſombres rivages,
Combien de tes affronts ta patrie a gémi,
Combien de tes ſuccès l'Impoſture a frémi?
Ah! le lâche envieux & le fourbe hypocrite
Peuvent donc avec joie inſulter le mérite!

(1) L'Éloge de Voltaire étoit le ſujet du Prix de Poéſie.

(2) Le buſte de Molière étoit auſſi expoſé dans la ſalle en face de celui de Voltaire.

Vivant, il eſt en proie à ſes diffamateurs ;
Mort, il n'a plus d'amis ni de conſolateurs.
Aux traits de l'impudence & de la calomnie,
Le ciel aura livré la vertu, le génie ;
Ils auront vu l'orgueil dédaigneux & jaloux,
Leur faire de la vie épuiſer les dégoûts,
Et de leurs ennemis, renouvellés ſans ceſſe,
Encourager l'audace & payer la baſſeſſe ;
Et lorſque la Juſtice arrivant ſur leurs pas,
Vient venger leur mémoire, ils ne l'entendroient pas !
Ceſſons d'injurier le Ciel & la Nature ;
Et quand l'homme a vécu pour la race future,
Croyons que de ſa gloire il va jouir en paix.
Pour la poſtérité les grands hommes ſont faits.
Ils ont ſemé pour elle, & chez elle ils recueillent.
Comme leurs bienfaiteurs les ſiècles les accueillent ;
Et préſens d'âge en âge à ce beau ſouvenir,
Leur eſpace eſt le monde, & leur tems l'avenir.

# VOUS AVEZ TORT,

## AVIS

## AUX GENS DE LETTRES.

1779.

Oui, Messieurs, vous avez tort.
Tout le monde en est d'accord.

Eh quoi! tandis qu'à Voltaire
On refuse un vain tombeau,
A son ombre solitaire
Vous décernez sans mystère
Le triomphe le plus beau!
Il eût mieux valu vous taire
Que de tant louer un mort:
C'est aux vivans qu'il faut plaire;
Et qui les brave a grand tort.

Vous voulez apprendre à vivre
A des gens plus fins que vous;
Vous croyez avec un livre
Guérir des sots & des fous;
Moutons, vous chassez des loups.

Quelle démence profonde!
Le bel esprit se croit fort
Quand la raison le seconde;
Mais bien souvent dans ce monde
La raison même est un tort.

Votre vie est consumée
En de pénibles travaux,
Et vos sublimes cerveaux
Sont enivrés de fumée.
Vous ne flattez ni l'orgueil
Ni la stupide opulence;
D'un parvenu d'importance
Vous dédaignez le coup-d'œil:
Plus d'Ode gratulatoire,
Plus d'Épître adulatoire
Pour les favoris du sort.
Aussi quel est le rapport
D'un art si peu méritoire?
De la gloire. De la gloire!
Pauvres gens, vous avez tort.

D'épurer les mœurs publiques
Vous recherchez les moyens!
Vous voulez, censeurs stoïques,
Des courtisans véridiques,
Des ministres citoyens!

Vous jugez avec audace
L'homme en faveur, l'homme en place :
S'il ne fait pas ce qu'il doit,
Dans vos regards il ne voit
Qu'un froid respect qui le glace.
Vous paroissez engoués
D'un mérite qui l'efface,
Et devant lui, face à face,
Sully, Colbert sont loués.

Ce n'est pas tout. Sous l'empire
D'une paisible équité,
Vous voulez que tout respire
L'ordre & la tranquillité ;
Vous prêchez l'économie !
Le beau moyen de régner !
Le rare effort de génie
Que de savoir épargner !
Vous en parlez à votre aise ;
Vous qui ne possédez rien ;
Mais ailleurs, ne vous déplaise,
Le désordre est un grand bien !
Et si jamais le systême
De tout réduire à des loix ;
Est adopté par les Rois ;
Qui voulez-vous qui les aime ?
Des Laboureurs ? des Bourgeois ?

Que fait au cercle où nous ſommes
Cette foule d'inconnus ?
Qu'ils ſoient à jeun, qu'ils ſoient nuds ;
Que nous importe des hommes
Que nous n'avons jamais vus ?
Tout ce peuple eſt une eſpèce,
Un automate à reſſort.
Pour lui vous plaidez ſans ceſſe ;
Vous avez tort, & grand tort.

Vous faites plus. On publie
Que vous deſtinez un prix
A celui des beaux eſprits
Dont l'éloquente folie
Louera le mieux dans Paris
La ſervitude abolie !
Par-là vous croyez d'abord
L'humanité relevée ;
Mais que devient la corvée ?
Le foible eſt toujours trop fort :
L'affranchir eſt une fraude ;
Et les Seigneurs de Saint-Claude
Vous diront : Vous avez tort.

Que vous fait le cagotiſme,
Pour vouloir en dégoûter ?
Pourquoi tant vous irriter

Contre le vieux defpotifme ?
Et ce pauvre fanatifme
Pourquoi le perfécuter ?
Vous avez pris pour marotte
L'amour de la vérité ;
Par vous eft décrédité
Le préjugé qui garrotte
La crédule Humanité ;
Auffi par la gent bigotte
Dieu fait comme eft foudoyé ;
Dieu fait comme eft appuyé
L'écrivain qui vous balotte.
Vos ennemis l'aiment fort :
Impudent, foit, mais habile.
Le trafic d'une ame vile
Eft toujours d'un bon rapport.
Vous le traitez de reptile ;
Mais en rampant il vous mord.

Vous vous vantez du fuffrage
De quelques Princes du Nord !
Mais c'eft de quoi l'on enrage ;
Et menacés de l'orage,
Vous n'aurez plus aucun port.
Croyez-moi, gagnez le bord,
Prenez les mœurs de votre âge ;

Le frivole & doux langage,
L'humeur ſouple, l'air accort,
Et ce reſpect qui ménage
Le grand, le riche & le fort.
Mais, quoi! d'un conſeil ſi ſage
Vous riez! Vous avez tort.

# LÉOPOLD DE BRUNSWICK,

## POËME,

*Lu dans la ſéance publique de l'Académie Françoiſe, le 13 Mars 1788, jour de la réception de M. D'AGUESSEAU, Conſeiller d'État.*

---

QUELS que ſoient les travaux que la gloire environne,
Ils ſont récompenſés quand ſa main les couronne.
Et que faut-il de plus à des cœurs généreux ?

Un immenſe théâtre, un ſpectacle nombreux;
Tout un ſiècle attentif, l'avenir, la Patrie,
Qu'au milieu du péril on croit voir attendrie,
Avec des yeux de mère obſerver ſon enfant,
Le pleurer malheureux, l'embraſſer triomphant;
Tout inſpire aux Héros la conſtance & l'audace.

Qui daigne alors ſavoir quel danger le menace ?
La mort même, embellie aux regards du Guerrier,
Pare ſon front hideux d'un rameau de laurier;
Et ſi dans les combats, ſur les mers des deux Mondes,
A l'éclat de ces feux qui ſillonnent les ondes,

Sur le roc Baléare (1), au ſommet eſcarpé,
Au ſommet foudroyant du terrible Calpé (2),
Le Héros voit la Mort, il la prend pour la Gloire.
Prodigue de ſa vie, il ſonge à ſa mémoire.
L'airain tonne; ſon cœur n'en eſt point effrayé:
Il entend la louange, & ſon ſang eſt payé.

N'allons point cependant, complices de l'Envie,
A qui met à ce prix ſon repos & ſa vie,
Reprocher un ſalaire, hélas! trop mérité,
Et rendre ingrats ſon ſiècle & la poſtérité.
La Vertu vit de gloire; & le plus magnanime
Languiroit bien ſouvent ſans ce feu qui l'anime.
L'homme, toujours ſi foible, a beſoin d'un appui:
Il fera peu pour nous, s'il ne fait rien pour lui.

Alexandre, accablé de ſes courſes lointaines,
Se délaſſe en rêvant aux éloges d'Athènes.
Il nous a des grands cœurs révélé le ſecret.
Décius à la mort va s'offrir ſans regret,
Pourvu qu'à ſes neveux, pour exemple on le nomme;
Régulus dans les fers jouit des pleurs de Rome.
Caton même, peut-être, avant de ſe frapper,
Du ſoin de ſa mémoire a daigné s'occuper.
Il a vu Rome en deuil aux pieds de ſon image.
Laiſſons-lui chez les morts emporter cet hommage;

(1) Minorque.
(2) Gibraltar.

Et lorſqu'à ſon pays Cicéron dévoué
Ne voit rien de ſi doux que d'en être loué,
Songeons que, moins ſenſible aux honneurs qu'il eſpère,
Jamais de ſa Patrie il n'eût été le père.

Mais s'il eſt un mortel qui, dans ſon devoûment,
Généreux par inſtinct, ſublime obſcurément,
Sans que ni le devoir, ni la gloire l'ordonne,
Pour le ſalut d'autrui s'oublie & s'abandonne;
Ah! le premier, ſans doute, il a droit d'obtenir
Les regrets de ſon ſiècle & ceux de l'avenir,
Et c'eſt à lui, ſur-tout, que la Gloire elle-même
Doit s'offrir, à côté de la Vertu qu'il aime,
Le pourſuivre, l'atteindre au-delà du trépas,
Et chercher, au tombeau, qui ne la cherchoit pas.

Elevé dans ſon ſein, tu ſemblois né pour elle,
O toi, qu'auroit pour fils adopté Marc-Aurèle,
Prince, en qui, dès l'enfance, à l'ombre du repos,
Germoit l'ame d'un Sage & le cœur d'un Héros,
Jeune BRUNSWICK. Autour de ces foyers antiques,
Dont l'Honneur & la Foi ſont les Dieux domeſtiques,
Tu n'avois qu'à choiſir un modèle à ton gré:
D'exemples immortels je te vois entouré.
FERDINAND (1) t'apprendra quel mouvement rapide
Imprime à tout un peuple un ſeul homme intrépide,

(1) On ſe ſouvient de la révolution que fit dans l'armée Hanovrienne, en 1758, le changement de Général, lorſque le Prince Ferdinand de Brunſwick ſe mit à la tête de cette armée.

Et comment ſon courage, étonnant l'Univers,
Fait ſortir les ſuccès du milieu des revers.
Ce Roi qui, tour-à-tour ambitieux & juſte,
Aux beaux jours de Céſar joint les vieux ans d'Auguſte,
Ce génie à la fois ſi ſage & ſi hardi,
FRÉDÉRIC (1), dans un art par lui-même agrandi,
Inſtruira ta jeuneſſe. HENRI (2) ſera ton guide;
HENRI, de la Vertu l'ami le plus ſolide;
HENRI, guerrier ſenſible, & modeſte vainqueur,
Qui maîtriſa toujours la fortune, & ſon cœur.
Enfin, ſi moins épris de ce calme ſtoïque,
Tu préfères l'éclat d'une ardeur héroïque,
CHARLES (3) à ta valeur offre un modèle heureux.
Tu l'as vu, ce Héros aimable & généreux,
Redouté, mais chéri de ſes rivaux de gloire,
Comme dans un tournoi diſputer la victoire,
Et couvert de pouſſière, & de ſang inondé,
Applaudir, dans l'arène, aux exploits de CONDÉ.

Hélas! c'étoit à lui qu'eût reſſemblé ſon frère.
Fier & doux, ſimple & grand, ſon brillant caractère,

---

(1) Le feu Roi de Pruſſe, oncle du Prince Léopold de Brunſwick.

(2) Le Prince Henri de Pruſſe, oncle du Prince Léopold de Brunſwick.

(3) Le Prince de Brunſwick régnant, frère de Léopold. On ſait avec quelle nobleſſe & quelle loyauté il fait la guerre.

Sur des bords étrangers, dans des camps ennemis,
Eût trouvé des rivaux, & laissé des amis.
Né pour fixer la Gloire & désarmer l'Envie,
Que de liens puissans l'attachoient à la vie !
Jeune, heureux, cher au monde !... & ces nœuds sont brisés !
Et tant de biens si chers, il les a méprisés !
Pourquoi ? — Lorsque César, sur les mers de l'Epire,
S'expose à la tempête, il y va d'un Empire,
De l'Empire du monde; & toi, plus généreux,
Où vas-tu, LÉOPOLD ? Sauver deux malheureux !

Non, ce n'est point ici cette illustre carrière,
Où, tenant dans ses mains la trompette guerrière,
L'attend la Renommée, avec ses yeux ouverts,
Et ses voix, dont le bruit va remplir l'Univers:
Il est seul. — Mais l'Oder a franchi ses rivages,
Et, chargé de débris, il poursuit ses ravages.
Sur les flots mugissans ces débris dispersés,
Dans les plaines au loin les hameaux renversés,
Les troupeaux submergés dans l'étable écroulée,
La moisson sur le fleuve encore amoncelée,
Et le lit où le pauvre, oubliant son labeur,
Du Ciel, au moins en songe, espéroit la faveur,
Et le berceau flottant, où la foible innocence
Voit sans effroi la mort si près de la naissance,
Où dort peut-être encore, au bruit sourd du torrent,
Cet enfant suspendu sur son sein dévorant...

O Dieu !.. Tout s'épouvante; & loin du bord funeste,
La fuite a des hameaux dispersé ce qui reste.

Deux hommes seuls encor, de tant d'infortunés,
Luttent contre les flots, par les flots entraînés ;
Et le triste habitant de la rive opposée
Au plus grand des périls voit leur vie exposée.
Frémissant, consterné, prêt à les voir périr,
Chacun cherche des yeux qui les va secourir ;
Mais qui peut du torrent dompter la violence ?
Des plus hardis Rameurs le courage balance ;
Lorsqu'un jeune homme arrive, & les mains pleines d'or:
« *Enfans, qui veut me suivre ? Il en est tems encor.*
*Une barque, & volons au secours de nos frères* ».
La barque se présente à ses vœux téméraires :
Il y monte ; & rompant le nœud qui la retient,
Il crie aux malheureux que cet espoir soutient :
« *Amis, je viens à vous ; redoublez de courage* ».
Alors, fendant le fleuve, & défiant sa rage,
Sur le dos de la vague on le voit suspendu ;
Dans le fond de l'abîme on le croit descendu ;
Il remonte ; & le flot que la rame sillonne,
Etonné d'obéir, autour de lui bouillonne.

A l'audace, à l'ardeur, à l'intrépidité
Qu'inspire à ce mortel la simple humanité,
On s'écrie, en tremblant d'espérance & de joie :
« *Est-ce un ange, un sauveur que le ciel leur envoie ?*

*C'est* LÉOPOLD, *c'est lui, c'est ce jeune Héros* ».
Et la barque à l'instant disparoît sous les flots.

Un lamentable cri frappe le ciel & l'onde.
Tous les yeux, attachés sur la vague profonde,
Redemandent BRUNSWICK au terrible élément.
Dans des sillons d'écume il paroît un moment;
Il nage, il se débat, il s'épuise, il succombe. —

Ah! que du moins les flots le rendent à la tombe.
Avec un saint respect sur le bord recueillis,
Que ses restes sacrés y soient ensevelis.

Et vous, que des vertus la mémoire intéresse,
Accourez, éloquente & sensible Jeunesse,
Venez tous rendre grace, au nom des malheureux,
A celui qui daigna vivre & mourir pour eux;
Venez tous révérer, au nom de la Nature,
Celui qui de l'orgueil abjurant l'imposture,
Et de ses devoirs d'homme occupé constamment,
S'exerça dès l'enfance à ce grand dévoûment.
Dites par quelle aimable & tendre inquiétude,
Fuyant de son palais la froide solitude,
Il venoit dans la foule, ami sage & discret,
A l'indigent timide arracher son secret;
Dites à son aspect, quel rayon de lumière
Sembloit au laboureur éclairer la chaumière;
Dites, à son aspect, quelle noble chaleur
Du soldat, sous la tente, animoit la valeur;

Et, de l'humanité religieux organes,
Puissiez-vous, au tombeau, faire entendre à ses mânes
Les regrets dont pour lui tous les cœurs sont émus !
LÉOPOLD est pleuré comme Germanicus.
Voyez ce deuil profond, ce silence, ces larmes,
Ces Soldats, d'un air morne, appuyés sur leurs armes;
Ces Héros recueillis dans leur sombre douleur;
FRÉDÉRIC méditant ce qu'eût fait sa valeur,
FRÉDÉRIC attendri, fixant un œil de père
Sur ce tombeau, qu'un peuple en gémissant révère;
Quel spectacle ! Et jamais un plus illustre prix
A-t-il, Enfans du Pinde, enflammé vos esprits ?

Pour chanter LÉOPOLD, PHILIPPE(1) vous rassemble.
Ah ! qui l'honore ainsi, sans doute lui ressemble;
Et celui qui de fleurs veut couvrir son tombeau,
Ne voit pas sans envie un dévoûment si beau.
Loin de nous désormais, loin des tems où nous sommes
Ce dur mépris des Grands pour le reste des hommes.
L'Humanité sacrée a recouvré ses droits.
Les Peuples ne sont plus étrangers à leurs Rois;
Et je crois ne plus voir, dans cet âge prospère,
Que d'heureuses Tribus, dont le chef est le père.

---

(1) Monseigneur Comte D'ARTOIS.

# DAPHNÉ.

## ROMANCE.

L'AMOUR m'a fait la peinture
De Daphné, de ſes malheurs.
J'en vais tracer l'aventure.
Puiſſe la race future
L'entendre, & verſer des pleurs.

Daphné fut ſenſible & belle,
Apollon ſenſible & beau :
Sur eux l'Amour, d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De ſon dangereux flambeau.

Daphné, d'abord interdite,
Rougit voyant Apollon :
Il approche, elle l'évite ;
Mais fuyoit-elle bien vîte ?
L'Amour aſſure que non.

Le Dieu qui vole à ſa ſuite,
De ſa lenteur s'applaudit.
Elle balance, elle héſite :
La pudeur hâte ſa fuite ;
Le deſir la ralentit.

Il la pourſuit à la trace,
Il eſt prêt à la ſaiſir.
Elle va demander grace:
Une Nymphe eſt bientôt laſſe,
Quand elle fuit le plaiſir.

Elle deſire, elle n'oſe.
Son père voit ſes combats;
Et par ſa métamorphoſe,
A ſa défaite il s'oppoſe.
Daphné ne l'en prioit pas.

C'eſt Apollon qu'elle implore:
Sa vue adoucit ſes maux;
Et vers l'amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore
En ſe changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendreſſe
De ce malheureux vainqueur!
C'eſt un arbre qu'il careſſe.
Mais ſous l'écorce qu'il preſſe,
Il ſent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point ſévère;
Et ſon dernier mouvement
Fut, ſi l'Amour eſt ſincère,
Un reproche pour ſon père,
Un regret pour ſon amant.

PÉTRARQUE

# PÉTRARQUE.

## ROMANCE.

En s'éloignant de sa Muse,
L'amant de Laure, en ces mots,
Du rivage de Vaucluse
Fit retentir les échos:
« O toi, qui plains le délire
Où Laure a plongé mes sens,
Rocher, qu'attendrit ma lyre,
Redis encor ses accens.

En répondant à mes plaintes,
Echos, vous avez appris
Quels sont les vœux & les craintes
D'un cœur tendre & bien épris.
N'oubliez pas ce langage;
Et si Laure quelquefois
Vient rêver sur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui que de ses charmes
Tous mes sens sont occupés,
Dites-lui que de mes larmes

Tous mes vers ſeront trempés.
Ma voix ne chantera qu'elle,
Mon ſouvenir ne ſera
Qu'un miroir toujours fidèle
Où l'Amour me la peindra.

Dites-lui que ſon image
Me ſuivra dans le ſommeil,
Et recevra pour hommage
Le ſoupir de mon réveil :
Que mon oreille attentive
Croira ſans ceſſe écouter
Les airs que ſa voix plaintive
Vous fit cent fois répéter.

Jurez-lui qu'en vain les Graces
Viendroient pour me conſoler,
Que les Amours ſur mes traces
Loin d'elle auroient beau voler.
A leur troupe enchantereſſe
Je dirois dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendreſſe,
Ou laiſſez couler mes pleurs.

Inſenſible à tout loin d'elle,
Rien ne flatte mes deſirs.
Je me croirois infidèle
De goûter quelques plaiſirs.

Sur une rive étrangère,
Où le destin me conduit,
Une espérance légère
Est le seul bien qui me suit.

Mais si Laure m'est ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie
Quand j'aurai perdu l'espoir.
Puisse la Parque appaisée,
Me laisser, après ma mort,
Préférer à l'Élisée
Les ombrages de ce bord! »

# LA BERGERE DES ALPES.

## ROMANCE.

Sous ces gazons, depuis deux ans, repoſe
Mon ſeul appui, mon amant, mon époux.
De ſes malheurs c'eſt moi qui fus la cauſe.
Je l'aimai trop; le ciel en fut jaloux.
De mille pleurs tous les jours je l'arroſe;
Et ce ſont-là mes plaiſirs les plus doux.

Quand ſes drapeaux voloient à la victoire,
Je le retins dans ce fatal ſéjour.
C'eſt dans mes bras qu'il oublia ſa gloire:
Pour s'en punir, il s'eſt privé du jour;
Et ſon trépas, préſent à ma mémoire,
Expie en moi le crime de l'amour.

## VERS

*Imités d'une Idylle de* KLEIT, *Poëte Allemand.*

ELLE fuit ; un eſpace immenſe
Dérobe Thémire à mes yeux :
Ici même, ô cruelle abſence !
Ici j'ai reçu ſes adieux.
Viens-tu d'auprès d'elle, ô Zéphire ?
Oui, ſans doute, elle t'attiroit.
Viens, approche, & que je reſpire
Le ſouffle qu'elle reſpiroit.
Ruiſſeaux, ſur les pas de Thémire
Coulez à flots précipités,
Et dites-lui que tout ſoupire
Dans les vallons qu'elle a quittés.
Dites-lui que de la prairie
Son abſence a ſéché les fleurs,
Que des bois la feuille eſt flétrie ;
Que je languis, que je me meurs.
Quel heureux vallon ma Bergère
Orne-t-elle de ſes appas ?
Foulé par ſa danſe légère,
Quel gazon fleurit ſous ſes pas ?
Quel eſt-le fortuné boccage,
Que ſes accens font retentir ?
Quelle fontaine a le plaiſir
De lui retracer ſon image ?

# ÉPITHALAME

*Pour le mariage de Mlle D. L. S. célébré à G. chez Madame M.... son amie.*

Dieux des hameaux, venez, rassemblez-vous.
L'Hymen, l'Amour, l'Amitié vous convie.
Enfin l'Amour, abjurant sa folie,
A de l'Hymen appaisé le courroux :
C'est l'Amitié qui les reconcilie ;
Et c'est ici le lieu du rendez-vous.
Plus de dépit, plus de coquetterie,
Plus de caprice, & plus d'étourderie :
Foi mutuelle, & jamais de ces coups
Que le beau monde appelle espiéglerie :
Douceur d'agneau, & dans la bergerie,
Au grand jamais, nul accès pour les loups.
Dieux des hameaux, &c.

De l'âge d'or cette belle férie,
L'accord parfait des penchans & des goûts,
Se reproduit : Suzanne se marie ;
Son cœur lui-même a choisi son époux :
Mortel heureux, s'il en fut dans la vie !
Une ame tendre, un esprit sage & doux,
Où l'enjoument à la bonté s'allie,

Et mille attraits, & mille encore, & tous
Sont les trésors que l'Hymen lui confie.
Dieux des hameaux, &c.

A tes côtés, fille aimable & chérie,
Vois ce bon père, honoré parmi nous,
Lui qui des arts éclairant l'industrie,
Fut quarante ans utile à sa patrie,
Et dont la gloire a fait tant de jaloux!
Vois cette mère, agitée, attendrie,
Verser des pleurs si touchans & si doux;
Vois ton amant embrasser leurs genoux.
Que de tourmens pour les yeux de l'Envie!
Dieux des hameaux, venez, rassemblez-vous.
L'Hymen, l'Amour, l'Amitié vous convie.

Amours, posez la couronne fleurie
Sur ce front calme où siège la pudeur.
Ah! si les lys expriment la candeur,
Jamais couleur ne fut mieux assortie.
Mais épargnez la tendre modestie
De la victime: elle est chère à son cœur,
Cette vertu qui protégea ses charmes:
Cette vertu, qui n'est pas sans alarmes,
Court aujourd'hui les dangers les plus grands.
Ne hâtez pas ses soupirs & ses larmes:
Il faut toujours respecter les mourans.

# CHANSON

*Pour Mme MARMONTEL, le jour de Sainte Adélaïde sa fête.*

Air : *De la Baronne.*

D'ADÉLAÏDE
Que la fête a pour nous d'attraits !
La ſimple Nature y préſide,
Et l'Amour y vient ſous les traits
D'ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE
M'a dit le ſecret du bonheur.
Quand mon cœur nageoit dans le vuide ;
Qu'eſt-ce qui manquoit à mon cœur ?
ADÉLAÏDE.

QU'ADÉLAÏDE
A bien mis le comble à mes vœux !
Qu'on me relègue en Thébaïde,
Je n'y voudrai, pour être heureux,
Qu'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Les charmes triomphent du Tems;
Elle en ſuſpend le cours rapide,
Et je me retrouve au printems
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Qu'avec plaiſir je ſuis les loix!
Un eſprit doux, ſage & ſolide
Eclaire le mien par la voix
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
La candeur a tout déſarmé:
Juſqu'à l'Envie au teint livide;
Tout dit du bien, tout eſt charmé
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Avant d'avoir vu les appas;
J'avois en ſonge une Sylphide;
La Sylphide n'approchoit pas
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Vous aimez l'air ſimple & décent;
Mais c'eſt dans le cœur que réſide
Le charme le plus raviſſant
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Je n'ose parler qu'à demi :
L'Hymen eſt diſcret & timide ;
Mais heureux l'époux & l'ami
D'ADÉLAÏDE !

## CHANSON

*Pour M. l'Abbé M. le jour de S. ANDRÉ ſa fête.*

Air : *Chanſons, chanſons.*

Du Lycée avec le portique,
Tout le débat philoſophique
Fut du caquet ;
Et dans les antiques uſages
On ne reconnoît les vrais ſages
Qu'à leur banquet.

C'eſt-là qu'oubliant tout ſyſtême,
Et de la Nature elle-même
Prenant leçon,
Le vin grec couloit dans leur coupe :
Et chacun régaloit la troupe
D'une chanſon.

Ils chantoient l'amour Platonique,
Quelquefois même un peu physique,
Mais innocent.
Pour moi, tout me le persuade;
Et ce qu'on dit d'Alcibiade
N'est pas décent.

Sur l'art de penser & de vivre
Ces gens-là parloient comme un livre,
Le verre en main.
Le vrai mal étoit la tristesse;
Le vrai bien, une jeune hôtesse,
Et du bon vin.

Si de l'un d'eux c'étoit la fête,
Les autres couronnoient sa tête
De pampres verts.
L'Amitié, pour lui rendre hommage,
Entre la poire & le fromage,
Faisoit des vers.

L'on vantoit sa noble franchise,
Sa fierté modeste & soumise
Aux loix du sort,
Sa vertu doucement austère,
Son esprit & son caractère
Toujours d'accord.

Par un mélange ineſtimable,
On voyoit en lui l'homme aimable
Dans le ſavant;
Et la louange étoit complète,
Lorſqu'on lui donnoit l'épithète
De bon vivant.

Alors dans un heureux délire,
A ſon tour, il prenoit la lyre
D'Anacréon,
Ou la lyre encor plus charmante
Que faiſoit ſoupirer l'amante
Du beau Phaon.

Que n'imitons-nous cet exemple?
De l'Amitié voici le temple
Le plus ſacré;
Et ſi de la ſageſſe antique
La doctrine eſt miſe en pratique,
C'eſt par ANDRÉ.

Des Philoſophes de la Grèce
Il a ſu prendre avec adreſſe
Tout le meilleur.
Mais ſon école favorite
Eſt celle de ce Démocrite,
Si fin railleur!

Comme lui, sans croire aux atômes,
Il s'est délivré des fantômes
Du noir Léthé ;
Et du rieur suivant les traces ;
Lorsqu'il écrit, il voit les Graces
A son côté.

Quelquefois au bout de la ligne,
Il regarde la plus maligne
Qui lui sourit.
Il en est une plus timide,
Qui l'a pris lui-même pour guide ;
Et qu'il chérit.

---

## CHANSON.

*Pour M^me^ de M..^lt^ le jour de sa fête.*

Air : *Depuis que j'ai vu Nanette.*

L'AMOUR ayant pris la lyre,
Dit aux Muses l'autre jour :
Je me sens dans le délire ;
Je veux chanter à mon tour.
Vénus crut voir le mystère,

Et dit à l'Enfant ailé :
Tu vas donc chanter ta mère ? —
Non, maman, c'est mon Églé.

Aux accords qu'il fait entendre,
A leur mouvement léger,
On croit voir sur l'herbe tendre
Une Nymphe voltiger.
C'est sur moi, dit Terpsicore,
Que ce portrait est moulé.
Non, répond l'Amour encore,
Cette Nymphe est mon Églé.

Bientôt sa voix ravissante
Célèbre un talent nouveau.
On voit la rose naissante
S'animer sous le pinceau.
La Muse de la Peinture
Dit : rien n'a mieux ressemblé ;
C'est mon art d'après nature. —
Non, c'est l'art de mon Églé.

Il peint la sagesse unie
Aux graces de l'enjoument,
Et tous les dons du génie
Joints à ceux du sentiment.
Ah ! c'est Minerve qui chante ;

Le ſecret eſt révélé. —
Non, Minerve eſt moins touchante ;
Et c'eſt toujours mon Églé.

Alors Vénus en colère :
Ingrat ! c'eſt toi qui te plais,
Pour faire oublier ta mère,
A raſſembler tant d'attraits.
Pour lui donner ſur mes charmes
Un triomphe plus parfait,
Va mettre à ſes pieds tes armes. —
Maman, je l'ai déjà fait.

## LA CEINTURE DE VÉNUS.

Air : *Il étoit une fille.*

SAVEZ-VOUS l'aventure
De ce fripon d'Amour,
Quand Célimène vint au jour ?
De Vénus la ceinture
Se perdit ce jour-là ;
Son fils la lui vola.... ah !

Qui m'a fait cette niche,
Dit-elle avec douleur ?
Je veux qu'on trouve le voleur;
Je veux que l'on affiche
Que Vénus baisera
Qui le découvrira.... ah!

Pour distinguer ce voile;
Ce voile qu'on m'a pris,
Il faut savoir qu'il est sans prix.
Dans les plis de la toile
Sont cachés mille appas
Qui ne s'imitent pas.... ah!

Les charmes que recèle
Ce beau tissu de fleurs,
Sont des liens pour tous les cœurs.
En approchant de celle
Que mon voile ornera,
Un chacun l'aimera.... ah!

Sérieuse ou badine;
La raison, l'enjoument;
En elle tout sera charmant;
Une grace divine
Toujours se mêlera
A ce qu'elle fera.... ah!

Tandis qu'elle eſt en peine ;
Son voile eſt déjà loin :
De le cacher l'Amour a ſoin.
Ce fut à Célimène
Que ce Dieu l'apporta,
Et ce don lui reſta... ah !

D'abord de ſon enfance
Il orna le berceau,
Puis il fut mis dans ſon trouſſeau ;
Vénus de cette offenſe
Tout de bon ſe fâcha,
Et l'Amour dénicha.... ah !

Sur les bords de la Seine
Le voyant s'envoler,
Sa mère eut beau le rappeller ;
Auprès de Célimène
Lui-même il s'exila ;
Il n'a bougé de-là.... ah !

# VERS

## *A M. B** le jour de S. MICHEL sa fête.*

IL fut un tems où le jour de ta fête,
Ami charmant, je priois Saint Michel
De t'envoyer quelque jeune conquête,
Belle sans fard, simple comme Rachel.
S'il court, disois-je, après des infidelles,
Et si leur cœur lui vouloit échapper,
Beau Messager, prête-lui tes deux ailes
Pour les atteindre & les mieux attraper.
S'il rencontroit quelque fière tigresse,
Quelque démon qui ne fût que tenter,
Quelque dragon de vertu, de sagesse,
Enseigne-lui comme il faut le dompter.
Qu'il soit aimé, car c'est-là la folie.
Qu'il soit trompé du moins sans le savoir.
Si par Églé, Constance ou Rosalie
Il est quitté, car il faut tout prévoir;
Pour le sauver d'un cruel désespoir,
Fais qu'il en trouve une encor plus jolie.

Telle autrefois étoit mon oraison;
Mais j'ai changé de style, & pour raison.

Au ciel pour toi déformais je demande
Des plaifirs doux, tranquilles, innocens:
C'eft ton verger que je lui recommande,
Tes bois touffus, tes efpaliers naiffans;
Tels font les vœux que j'adreffe à ton ange;
Ceux-là font purs, généreux, fans mélange,
C'eft pour toi feul qu'ils lui font adreffés.
Mais en voici de plus intéreffés :
C'eft qu'au-delà des jours que je dois vivre,
Par la fanté les tiens foient prolongés;
Qu'ils foient fereins, paifibles, dégagés
Des noirs foucis que j'ai vus te pourfuivre;
Que de ton cœur les ingrats foient exclus;
Que de ce cœur jamais rien ne m'efface;
Et, s'il fe peut, que la première place
Y foit donnée à qui t'aime le plus.

# ÉPITAPHE
## DU MARÉCHAL DE SAXE.

A Courtrai Fabius, Annibal à Bruxelles ;
Sur la Meuſe Condé, Turenne ſur le Rhin,
Au Léopard farouche il impoſa le frein,
Et de l'Aigle rapide il abattit les ailes.

# VERS

*Écrits in-promptu dans le pavillon du palais Bourbon ;*
*ſur la table du cabinet.*

Ainsi Mars deſcendant du char de la Victoire ;
Dans les bras de Vénus reſpiroit à Paphos.
C'eſt la loi du deſtin favorable aux Héros ;
Que pour eux les plaiſirs ſoient le prix de la gloire :
Les Arts doivent à leur repos
Le même ſoin qu'à leur mémoire.

# VERS

*A Mme la Marquise de M**, chez qui j'avois laissé ma canne.*

Deux aveugles vous sont connus.
L'un d'eux va sans bâton, c'est celui de Cythère ;
Et qu'il suive M**, ou qu'il suive Vénus,
Il croit toujours suivre sa mère.
Mais quand il auroit ses deux yeux,
Il s'y tromperoit encor mieux.
L'autre aveugle, c'est Bélisaire.
Il avoit un bâton, qu'à son Historien
Il a légué, n'ayant plus rien
Qu'il pût lui donner pour salaire.
Or son imprudent légataire
A laissé ce bâton au palais des Plaisirs ;
Et la perte n'est pas légère.
Mais comme il emportoit des regrets, des desirs ;
Le reste ne l'occupoit guère.

## L'AMOUR VENGÉ,

*VERS à Madame de M**.*

L'AMOUR plaisanté par les Graces
Pour un cœur qu'il avoit manqué,
De leur mépris fut si piqué,
Qu'à l'instant il cessa de voler sur leurs traces.
J'ai partagé, dit-il, tous mes dons entre vous,
Mes regards, mon sourire, & mon tendre langage;
Mais de ces dons cessez de tirer avantage:
Je n'ai, pour vous punir, qu'à les rassembler tous.
De cette vengeance sévère
Quel fut le fruit? Tu vis le jour.
Églé, qui croiroit que l'Amour
T'auroit fait naître en sa colère?

## RÉPONSE

*A une Epigramme de PIRON contre Bélisaire.*

LE vieil auteur du cantique à P***,
Le cœur contrit s'en alloit à la Trape
Pleurer les maux qu'il avoit fait jadis.

Son Directeur lui dit : bon Métromane ;
C'est bien assez d'un plat *De profundis* (1).
Rassure-toi : le bon Dieu ne condamne
Que des vers doux, faciles, arrondis
Et faits pour plaire à ce monde profane.
Ce qui séduit, voilà ce qui nous damne.
Les Rimeurs durs vont tous en Paradis.

# VERS

*Ecrits du château de L. T.*

NON, ne croyez pas que la vie
Soit si douce aux lieux où je suis.
On n'y connoît pas les ennuis ;
Mais on y connoît bien l'envie !
C'est-là le péché favori
Et du Parnasse & de Cythère ;
Et moi-même, à ne vous rien taire,
Je suis plus jaloux d'un mari,
Que Le Franc ne l'est de Voltaire.

(1) Piron venoit de faire une paraphrase du *De profundis*, insérée dans le Mercure.

# VERS

## *Sur Mesdemoiselles d'Escajeul*

Des trois Graces un jour je traçois le tableau ;
Et variant les traits de ce groupe si beau,
A l'une je donnois un air tendre & sensible ;
A l'autre un air piquant & fin,
Et ce sourire imperceptible
Qui décèle un esprit malin ;
A l'autre un air vif & folâtre ;
Mais à toutes les trois de si touchans attraits,
Qu'en voyant sous ma plume éclorre ces portraits,
Nouveau Pigmalion, j'en étois idolâtre.
Eh quoi ! me dit l'Amour, tu crois être le seul
Qui te fais de mes sœurs une image fidelle ?
Leurs trois vivans portraits sont peints chez d'Escajeul ;
Et Vénus pour la mère a servi de modèle.

# VERS

## *A M. de L. P. le jour de S. Alexandre, sa fête.*

## 1748.

VIVE à jamais, vive ALEXANDRE!
Non celui que l'Asie en cendre
Par crainte éleva jusqu'aux cieux.
Il est mort; des cieux on le chasse:
Ce n'est plus qu'un ambitieux
Qui n'eut de grand que son audace,
Plus digne de remplir sa place
Au rang des fous qu'au rang des Dieux.
Non celui dont nos bons aieux
Ont canonisé la grimace.
Il fut Pape, il est saint, tant mieux.
Mais ce saint-là n'est pas des nôtres;
Et dans le ciel eût-il l'honneur
D'être assis parmi les Apôtres,
Ce qu'il a fait pour son bonheur,
N'est rien pour le bonheur des autres.
Mais vive un ALEXANDRE attentif, complaisant,
Héros de l'amitié, Pontife de la table,
Qui fait sa gloire d'être aimable;

Son bonheur d'être bienfaisant.
Pour lui pas un mot de légende,
Pas une niche au Panthéon ;
Mais ceint de la double guirlande
De Térence & d'Anacréon,
Sans bataille & sans oraison
Le plaisir le mène à la gloire.
Sa maison sert de temple aux filles de mémoire ;
Leur temple devient sa maison.
Au diable le brigand terrible
Qu'en tremblant encor nous nommons,
Que l'Alexandre des sermons
Reste au ciel oisif & paisible.
Vive l'Alexandre sensible
Qui nous aime & que nous aimons.

---

## CHANSON

*A Mademoiselle C***.*

1748.

J'AI vu de notre Roi
La Cour & l'équipage.
Tiens, Lisette, avec toi,
J'aime mieux le village.

Loin du brillant fracas
De la grandeur suprême,
Ton berger, dans tes bras,
N'est-il pas Roi lui-même ?

Qu'on s'enivre à loisir
D'une gloire importune:
Nous avons le plaisir;
Il vaut bien la fortune.

Ceint des myrthes fleuris
Que tu cueillis toi-même,
Je vois avec mépris
Le plus beau diadême.

L'art s'épuise à la Cour
Pour les plaisirs du maître;
La Nature & l'Amour
Sous nos pas les font naître.

Mon Louvre est un berceau,
Mon sceptre une houlette,
Mon empire, un troupeau
Et le cœur de Lisette.

Je vis loin des grandeurs,
Mais près de ma maîtresse:
Je n'ai point de flatteurs,
Mais son chien me caresse.

# CHANSON.

Il faut aimer. Une triſte ſageſſe
Pourſuit une ombre en cherchant le vrai bien:
Ce bien ſi doux, qu'elle promet ſans ceſſe,
Pour le trouver il n'eſt qu'un ſeul moyen:
Il faut aimer, &c.

Le ſeul amour donne un prix à la vie:
On n'en jouit que ſous ſes douces loix.
Bergers amans, un Roi vous porte envie;
Vous n'enviez jamais le ſort des Rois.
Le ſeul amour, &c.

Avant d'aimer on ne vit point encore:
Dans le repos le cœur eſt engourdi.
Du vrai bonheur le deſir eſt l'aurore,
Et le plaiſir en eſt le plein midi.
Avant d'aimer, &c.

Froide Raiſon, eſt-ce à tort qu'on t'oublie,
Pour ſe livrer au délire amoureux?
Comment peut-on accuſer de folie
L'art d'être aimable, & le ſoin d'être heureux?
Froide Raiſon, &c.

Il faut aimer. La Nature indulgente
Nous donne à tous cette ſage leçon.
Au fond du cœur, Iris, ſa voix touchante
Vous dit tout bas, bien mieux que ma chanſon ;
Il faut aimer, &c.

## CHANSON.

VOILA le prix
Des ſoins que de l'Amour j'ai pris ;
Quand il eſt venu,
Comme un enfant inconnu,
Nu.
« Je ſuis un orphelin,
( Me diſoit en pleurant le malin ) ;
Prends pitié de mon ſort,
Vois mes pleurs,
Je me meurs,
Je ſuis mort ».
A cette voix
Je m'attendris, je le reçois :
Mon crédule cœur
N'a point, de ce Dieu trompeur ;
Peur.

Sans carquois, ſans flambeau;
Il étoit ſi touchant & ſi beau!
Pour m'en impoſer mieux,
Il avoit un bandeau ſur les yeux.
Je m'y livrai,
De ſon poiſon je m'enivrai;
Depuis ce jour-là
Un feu caché me brûla,
Là.

# CHANSON

*Sur un air de Muſette.*

ON dit que l'Amour me guette
Pour me voler mon bien,
A moi qui n'ai que ma houlette,
Mes troupeaux & mon chien;
Mais l'Amour eſt un enfant,
Et Colin qui me défend,
Ne me laiſſe point ſeulette;
Mon fidèle Berger,
Si ce petit Dieu m'inquiète,
Promet de me venger.
Pour me garder de l'Amour,
Il veillera nuit & jour

Sur le trésor de Lisette ;
Ce trésor est le sien.
Moi, mes moutons & ma musette,
Tout n'est-il pas son bien ?

# CHANSON

## *Pour la fête d'une* SUSANNE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

LES Dieux buvant à table ronde,
Amis, dit l'un d'eux, voulez-vous
Reprendre faveur dans le monde,
Et qu'on y parle un peu de nous ;
Aux plus aimables des mortelles
Faisons tous quelque joli don.
L'on n'y réussit que par elles,
Et leur voix y donne le ton.

Moi, dit l'Amour, à la plus belle
Je fais présent d'un de mes traits,
Et d'une fraîcheur naturelle
Qui rende immortels ses attraits.

L'Amitié dit qu'à la plus tendre
Elle donnoit ses nœuds de fleurs,
Et qu'elle auroit, sans y prétendre,
Le choix & l'empire des cœurs.

Vénus à la plus amusante
Fit présent des plus doux appas,
Et d'une grace complaisante
Pour accompagner tous ses pas.
Minerve offrit, pour la plus sage,
Un égide où les traits du sort
S'émousseroient tous au passage,
Et se briseroient sans effort.

A celle dont l'esprit solide
Brille de l'éclat le plus pur,
A celle dont le goût décide
Par le sentiment le plus sûr,
Je veux, dit le Dieu de la lyre,
Adresser mes vœux & mes chants:
C'est le cœur qui me les inspire;
Les plus vrais sont les plus touchans.

Qui fut chargé de ce message?
Ce fut l'aimable Vérité.
De ces dons le juste partage
Fut remis à son équité.

A les placer elle s'empresse ;
Mais bientôt ayant deviné
Qu'ils avoient tous la même adresse,
A Susanne elle a tout donné.

---

# L'AIMANT,

## CHANSON.

De l'amour faire un badinage,
C'est bien la plus sûre façon ;
Mais d'une si bonne leçon
Est-il aisé de faire usage ?
Tout doucement on forme un engagement.
Pour nous la femme est un aimant.

On se fait un plan d'être sage ;
On veut jouir sans se livrer,
Goûter de tout sans s'enivrer,
Servir l'Amour sans esclavage ;
Tout doucement ce beau projet se dément.
On sent l'attrait de son aimant.

On a vu Thémire au passage ;
Sans le vouloir on s'en souvient.

Le ſoir ſon image revient,
Le matin encor ſon image.
Tout doucement on ſoupire en la nommant;
Le cœur reconnoît ſon aimant.

On veut être admis chez Thémire,
A ſon papa l'on fait accueil;
On va le voir; & d'un coup-d'œil
On peint ce que l'on n'oſe dire.
Tout doucement le deſir en mouvement
Voltige autour de ſon aimant.

On affecte un ton de ſageſſe;
A la mère on parle raiſon:
On eſt l'ami de la maiſon;
Au petit chien l'on fait careſſe.
Tout doucement, ſous l'air de l'amuſement,
L'on attire à ſoi ſon aimant.

D'une main timide & tremblante
De Thémire on preſſe la main;
Deux ſoupirs, croiſés en chemin,
Font rougir l'amant & l'amante.
Tout doucement l'on dit un mot ſeulement.
L'on voit s'émouvoir ſon aimant.

Laiſſez-moi, vous dit la friponne,
Conduire le fil du roman;

Faites votre cour à maman,
Et ménagez ſur-tout ma bonne.
Tout doucement on attend l'évènement.
L'eſpoir eſt un nouvel aimant.

Sur Thémire en vain chacun veille;
Elle échappe à l'œil le plus fin:
Argus s'endormit à la fin;
Mais l'Amour jamais ne ſommeille.
Tout doucement il arrive au dénoûment.
Le cœur s'attache à ſon aimant.

# PAROLES

## D'UN DUO DE LA GARDE.

*Sur un air de chaſſe.*

Eh quoi ! tout ſommeille !
Amis, qu'on s'éveille.
Au bruit du cor
Peut-on dormir encor ?
Dieu de la molleſſe,
Sommeil, je te laiſſe :
Pour un Chaſſeur
Tu n'as point de douceur.

Eſt-il, pour un cœur,
Rien que n'efface
L'amour de la chaſſe ?
Plein de ſon ardeur,
On franchit les guérets,
On parcourt les forêts,
On eſt toujours frais.
Qu'elle a d'attraits !
Eh quoi ! tout ſommeille ! &c.
De Vénus même
La Beauté ſuprême,

Au Chaſſeur qu'elle aime
Donne en vain des loix.
La trompe ſonne ;
Il part, l'abandonne,
Et ſourd à ſa voix
Il eſt dans les bois.
Eh quoi ! tout ſommeille ! &c.

C'eſt lorſque nous avons mis le cerf aux abois,
Qu'il faut entendre
Vanter nos exploits.
Qu'Amour en ce moment vienne dicter ſes loix ;
On devient tendre,
On cède à ſa voix.
La Beauté, de ſes droits
Ne perd rien pour attendre ;
Un Chaſſeur vigoureux
N'eſt point un amant langoureux.

# PAROLES

## D'UN DUO DE LA GARDE.

AIMONS, buvons
Tandis que nous vivons
La Parque file, & de ſa main
Le fuſeau peut tomber demain :
Le tems qui paſſe en vains deſirs,
Eſt un larcin fait aux plaiſirs.
C'eſt à Bacchus, c'eſt à Cypris
Que nos beaux jours doivent leur prix.
Sans cet accord,
On ne vit plus, on rêve, on dort.
Dans la langueur
Dois-je laiſſer mon cœur ?
Pourquoi ne me couronner pas
Des fleurs qui naiſſent ſous mes pas ?
Si des ſens l'uſage eſt un mal,
Le ciel nous fit un don fatal.
Non, s'il défendoit d'en uſer,
Il eût ſu nous les refuſer.
Aimons, buvons, &c.

# AGAR ET ISMAEL,

## DRAME LYRIQUE

### FAIT POUR LE CONCERT SPIRITUEL.

# ARGUMENT.

*Sara voyant le fils d'Agar, l'Égyptienne, jouer avec son fils Isaac, dit à Abraham : « Chassez d'ici cette servante & son enfant ; car le fils de ma servante ne doit point partager votre héritage avec mon fils ». L'amour d'Abraham pour le fils d'Agar souffrit impatiemment ce langage. Mais Dieu lui dit : « N'accuse point Sara de dureté envers ton fils & ta servante ; écoute, & fais tout ce qu'elle dira ; car ce sera son fils Isaac qui donnera son nom à ta postérité. Quant à l'enfant de ta servante, j'en ferai le Chef d'un grand Peuple, à cause qu'il est ton sang ». Abraham se leva au point du jour, il prit un pain & une urne* (1) *remplie d'eau, & en ayant chargé l'épaule d'Agar, il lui remit son fils & la renvoya.*

*Agar s'en alloit, errant dans la solitude de Bersabée ; & l'eau de l'urne étant consumée, elle laissa son enfant sous un arbre, & s'éloignant de lui, elle alla s'asseoir à une portée de flèche ; car elle disoit en elle-même : « Je ne veux point voir mourir mon enfant ». Mais se tenant vis-à-vis de l'arbre, elle pleuroit & jettoit des cris. Dieu fut touché des plaintes de l'enfant ; & un Ange, du haut du ciel, appela Agar, & lui dit : « Que fais-tu Agar ? Ne crains rien ; car de ce lieu où est ton enfant, sa voix s'est élevée jusqu'au ciel, & Dieu l'a entendue. Lève-toi, prends ton fils, & le conduis par la main ; car il est destiné à être le Chef d'un grand Peuple ». Alors, Dieu ayant ouvert les yeux d'Agar, elle vit une source d'eau ; elle y alla puiser, & donna à boire à son fils. Depuis ce moment elle fut avec lui, l'éleva, le vit croître ; & dans la solitude, où il habitoit avec elle, il devint un chasseur.* (Gen. ch. 21.)

(1) Le texte sacré dit, *une Outre.*

# AGAR ET ISMAEL.

## PREMIÈRE PARTIE.

### SCENE PREMIERE.

ABRAHAM, *seul.*

L'INSTANT fatal approche. O mon cher Ismael!
Et toi, sa mère, & toi, femme sensible & tendre,
Sans mourir pourrez-vous l'entendre
Cet adieu pour vous si cruel?
Toi, qui de leur exil m'as porté la sentence,
Soutiens mon ame, ange du ciel.
Du foible cœur d'un père affermis la constance.

### SCENE II.

ABRAHAM, AGAR.

ABRAHAM.

FIDELLE Agar, il faut nous séparer!
Je cède en gémissant aux larmes d'une épouse.

AGAR.

De son esclave, hélas! peut-elle être jalouse?

ABRAHAM.

Le Ciel en sa faveur vient de se déclarer.

AGAR.

Il est donc vrai, cruel ? il faut nous séparer !

ABRAHAM.

Eloignez cet enfant, dont la foible innocence
N'a plus que le ciel pour appui.

AGAR.

Que je vais pleurer sa naissance !

ABRAHAM.

Dieu veillera sur vous, Dieu veillera sur lui.

AGAR.

*AIR.*

Ce Dieu veut-il qu'on délaisse
L'innocence, la foiblesse ?
Ah ! nos jours sont dans sa main ;
Attendez qu'il en dispose.
Est-ce lui qui vous impose
Le devoir d'être inhumain ?
Non, il n'est pas possible
Que le ciel inflexible
Se plaise à mon malheur.
Non, il n'est pas possible
Qu'il vous rende insensible
Aux cris de ma douleur.

ABRAHAM.

Sans interroger sa justice,
C'est à nous de fléchir, c'est à nous d'adorer.
Des rigueurs de ses loix il permet qu'on gémisse;
Mais il défend d'en murmurer.

AGAR.

O mon fils! mon cher fils!

ABRAHAM (*à part.*)

Je me sens déchirer.

*DUO.*

ABRAHAM.

Enfant d'une mère
Qui me fut bien chère,
Reçois de ton père
Ce dernier adieu.

AGAR.

Enfant de colère,
Quelle est ta misère!

ENSEMBLE.
Tu n'as plus de père,
C'en est fait, ô Dieu!
ABRAHAM.
Reçois de ton père
Ce dernier adieu.

AGAR.

Hélas ! en quel lieu
Te conduit ta mère !

ABRAHAM.

Reçois de ton père
Ce dernier adieu.

AGAR.

Quel funeste adieu !

ABRAHAM.

ENSEMBLE.
A ta loi sévère
Je cède, ô mon Dieu !

AGAR.

Pour sa tendre mère
Quel supplice, ô Dieu !

---

## SCENE III.

AGAR, & autres Esclaves d'Abraham.

AGAR.

Il s'éloigne, il me livre à ma douleur profonde.
Que deviendrai-je, hélas ! me voilà seule au monde.

CHŒUR.

Quoi ! sans pitié ! quoi ! pour jamais
L'aimable Agar nous est ravie !

AGAR.

A mon deſtin je me ſoumets.
Vous l'avez vu digne d'envie.
Qu'il eſt changé !

CHŒUR.

Quoi ! pour jamais
L'aimable Agar nous eſt ravie !

AGAR.

A mon deſtin je me ſoumets.

CHŒUR.

Qui prendra ſoin de votre vie ?
O tendre mère ! ô foible enfant !

AGAR.

A mon fils on ôte la vie ;
Et de me plaindre on me défend.
Adieu, mes fidelles compagnes.

LES ESCLAVES.

Quoi ! ſans pitié, quoi ! pour jamais !

AGAR.

A mon deſtin je me ſoumets.

CHŒUR.

Tous les échos de nos montagnes
Vont retentir de nos regrets.

AGAR.

Adieu, mes fidelles compagnes,
Il faut vous quitter pour jamais.

## SCENE IV.

ABRAHAM, *seul.*

C'EN est donc fait ! Elle est partie !
Son aimable douceur ne s'est point démentie.

*AIR.*

Ah ! je succombe à mes douleurs.
Tout mon courage m'abandonne.
O Dieu, qui vois le fond des cœurs,
A ma foiblesse, hélas, pardonne !
Ne t'offense pas de mes pleurs.
Plus la victime m'est chère,
Plus elle est digne de toi.
Mais pardonne, je suis père ;
Mes pleurs coulent malgré moi.
Je suis homme, je suis père.
Mes pleurs coulent malgré moi.

# SECONDE PARTIE.

## SCENE PREMIERE.

AGAR & ISMAEL dans la solitude.

AGAR.

DANS cette vaste solitude,
Ah! cher enfant! plus de secours.
Une accablante lassitude
De tes jours & des miens va terminer le cours.
Cette urne est épuisée, & ma soif se rallume;
Un soleil brûlant nous consume;
Et son ardeur a fait tarir
Le sein qui devoit te nourrir.
Les bras défaillans de ta mère
Ne peuvent plus te soutenir.
O mon fils! pardonne à ton père!
Le moment n'est pas loin. Nos tourmens vont finir.
Sous ces tristes cyprès repose-toi, respire.
Son regard me pénètre, & sa voix me déchire!

*AIR.*

Non, je ne puis le voir ſouffrir.
Je m'éloigne avant qu'il expire,
Et loin de lui je vais mourir.
Grand Dieu ! que mon dernier ſoupir
Porte juſqu'à toi ma prière.
Regarde, avec des yeux de père,
Un innocent prêt à perir ;
Et que je meure la première,
Si je ne puis le ſecourir.

---

## SCENE II.

AGAR, ISMAEL, UN ANGE.

L'ANGE.

REVIENS, fidelle Agar, & reprends l'eſpérance.
Dieu protège ton fils : reſpire en aſſurance.
Dieu commande à la Mort ; la Mort va s'éloigner.
Vois jaillir du rocher cette onde ſalutaire.
Que ton enfant s'y déſaltère.
Sur un peuple nombreux cet enfant doit régner.
Au roſeau ployé par l'orage
Dieu ſe plaît à ſervir d'appui.
Les malheureux trouvent en lui
Le port au moment du naufrage.

Au

Au cri plaintif
De l'innocence,
Il eſt nuit & jour attentif;
Sur l'orphelin foible & craintif
Il fait éclater ſa puiſſance.
Au cri plaintif
De l'innocence;
Il eſt nuit & jour attentif.

AGAR.

Ah, cher enfant! tu te ranimes;
Je me ſens revivre avec toi.
Ton père a ſignalé ſa foi;
Mais Dieu pardonne à ſes victimes.
Ah, cher enfant! tu te ranimes;
Je me ſens revivre avec toi.
De mon fils Ange tutélaire,
Portez mes vœux à l'Eternel,
Offrez-lui l'encens d'une mère.

L'ANGE.

Les vœux de l'amour maternel
Sont bien aſſurés de lui plaire!

AGAR.

ENSEM. De mon fils Ange tutélaire,
Portez mes vœux à l'Eternel.

L'ANGE.

Il n'eſt point de vœux qu'il préfère
Aux vœux de l'amour maternel.

Voyez dans ce lieu solitaire
Tout un Peuple accourir sous les loix d'Ismaël.

---

## SCÈNE III.

AGAR, ISMAEL, Peuple de chasseurs.

CHŒUR.

Vivez, aimable enfant,
Roi que le Ciel nous donne,
Vous, que sa main couronne;
Vous, que son bras défend.

Qu'il égale en croissant
Le cèdre des montagnes.
Qu'il soit juste & puissant.
Qu'il soit pour nos campagnes
Comme un astre naissant.

AGAR (*avec le chœur*).
O Dieu juste & puissant!
Tu soutiens l'innocent;
Par-tout tu l'accompagnes.
O Dieu juste & puissant!

*FIN.*

# OUVRAGES

## CONTENUS DANS CE VOLUME.

DISCOURS de M. Marmontel à l'Académie Françoise. Page 1
ESQUISSE de l'Éloge de M. d'Alembert. 40
LETTRE de M. Marmontel sur la Cérémonie du sacre de Louis XVI. 55
DISCOURS en faveur des Paysans du Nord. 65
FRAGMENS de Philosophie morale. De la Gloire. 135
De la Grandeur. 168
Des Grands. 183
ESSAI sur le Bonheur. 196

## MÊLANGES DE POÉSIES.

ODE sur la Bataille de Fontenoi. 235
POEME qui remporta le Prix de l'Académie Françoise en 1746. 244
ODE qui remporta le Prix à l'Académie Françoise en 1747. 249
LES CHARMES DE L'ÉTUDE. 255
ODE contre l'égoïsme d'une fausse Philosophie. 272
VERS au fils de Madame la Comtesse de C... 279
VERS à Madame.... 281
LE MIROIR DE VÉNUS. 283
LE SONGE VÉRIDIQUE. 287
DISCOURS en vers sur la force & la foiblesse de l'esprit humain. 290
ÉPITRE à Mlle Guimard. 304
ODE à la louange de Voltaire. 308
ÉPITRE AU ROI sur l'incendie de l'Hôtel-Dieu. 317
ÉPITRE de M. de Voltaire à M. Marmontel. 324

# TABLE.

RÉPONSE de M. de Marmontel à M. de Voltaire. 337
DISCOURS en vers sur l'Éloquence. 341
DISCOURS sur l'Histoire. 363
DISCOURS sur l'espérance de survivre. 384
VOUS AVEZ TORT, avis aux Gens de Lettres. 393
LÉOPOLD DE BRUNSWICK, Poëme. 399
DAPHNÉ, Romance. 407
PÉTRARQUE, Romance. 409
LA BERGÈRE DES ALPES, Romance. 412
VERS imités d'une Idylle de Klein. 413
ÉPITHALAME pour le mariage de M^lle D. L. S. 414
CHANSON pour M^me Marmontel. 416
— Pour M. l'Abbé M.... 418
— Pour M...^lle de M... 421
LA CEINTURE DE VÉNUS. 423
VERS à M. B... 426
ÉPITAPHE du Maréchal de Saxe. 428
VERS écrits in-promptu dans le pavillon du palais Bourbon. ibid.
VERS à Madame la Marquise de M... 429
L'AMOUR VENGÉ. 430
RÉPONSE à une Epigramme de Piron contre Bélisaire. ibid.
VERS écrits du château de L. T. 431
VERS sur Mesdemoiselles d'Escajeul. 432
VERS à M. de L. P. 433
CHANSONS. 434 & suiv.
PAROLES D'UN DUO DE LA GARDE. 444 & 446
AGAR & ISMAEL, Drame lyrique. 447

*Fin de la Table.*

00101958

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018